

PAGES  
MANQUANTES

# W. LEGAULT

**Horloger, Bijoutier et Opticien**

Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations : celles des montres est une spécialité de l'établissement.



Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

**PRIX MODERES,**

626, Parc Lafontaine, Montréal.

**LE SECRET DE LA**

## Perfection du Buste

**et de la TAILLE**



**Envoyé Gratuitement**

Le Système Corsine Français de M<sup>de</sup> Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple, garantissant le buste de six pouces; il remplit aussi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est

employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société. Livre contenant des renseignements complets

envoyé gratuitement. Il est très bien illustré de photos photographées avant et après avoir employé Corsine. Toute lettre absolument confidentielle. Incluez deux timbres et votre adresse.

**Madame Thora Toilet Co.,**

**TORONTO Ont.**

# NULLE PART AILLEURS

Vous ne trouverez des renseignements aussi nombreux, aussi nouveaux, aussi sûrs, aussi utiles, aussi clairs et aussi variés que dans le

## Grand Almanach Illustré Du "Samedi"

Nulle part, non plus, vous ne trouverez plus d'articles humoristiques ou intéressants que dans cet almanach si différent de tous les autres.

Comme certaines personnes ne peuvent plus s'en procurer dans leur voisinage, elles n'ont qu'à nous envoyer dix cents et leurs nom et adresse.

## Le Samedi

Commencera bientôt un feuillet dit de "détective" dû au fameux William LeQueux, le romancier le plus populaire de la Grande-Bretagne et le plus chèrement payé. C'est en même temps une délicieuse histoire d'amour.

Ne manquez pas cette lecture; vous le regretteriez.



Nos DENTS sont très belles, naturelles garanties  
**Institut Dentaire Franco-Americaln,** (Incorporé)  
162, St-Denis, Montréal.





## Voici février

Si j'en crois le calendrier,  
Voici revenu février,  
Et voilà tout juste une année  
Que, par un beau jour tout pareil,  
Mêlé de neige et de soleil,  
A toi mon âme s'est donnée.

Un an! Qui l'eût cru de nous deux?  
Pareil bail est bien hasardeux  
Quand l'amour ne fait que d'éclorre!  
Or, voici le bail terminé...  
Pour longtemps qu'il nous soit donné  
De le renouveler encore!

Un an! Où presque chaque pas,  
En dépit des nombreux fracas  
Dont cette existence est semée,  
Je n'eus, pour trouver le bonheur,  
Qu'à chercher au fond de mon cœur  
Ta chère image bien-aimée.

Un an! Douze mois, s'il vous plaît!  
Un an bien rempli, bien complet,  
Sans en ôter une semaine;  
Un an bien et dûment passé,  
Pendant lequel tu m'as versé  
Beaucoup de joie, un peu de peine.

Un an! Pour moi, je n'en crois rien:  
Malgré le printemps, ce vaurien  
Qui déjà presse sa venue,  
Le calendrier est moqueur,  
Car, si j'en juge par mon cœur,  
C'est hier que je t'ai connue!

Jacques Normand.



# La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 3, No 2, Montréal, Fév. 1910

## Notre Collaboration

DEPUIS l'apparition de son dernier numéro, la **Revue Populaire** a perdu, en la personne de Françoise (Robertine Barry) une collaboratrice aimée. Son éloge comme écrivain et comme penseuse a été général, éloquent, ému. Nous n'y ajouterons rien, sachant que chacun de nos lecteurs en pense autant que nous.

Comme compensation à cette perte, voici que la **Revue Populaire** peut présenter dès aujourd'hui des collaborateurs nouveaux et de réelle valeur.

C'est ainsi que dans ce numéro, vous allez lire une nouvelle très attachante et supérieurement établie: "La vengeance de Bob," par M. Alex. Villandray, un journaliste avantagement connu.

On trouvera ensuite sous le titre: "Un accroc à la Règle d'Or (la Golden Rule), un charmant et piquant récit par "Un vieux Zouave", un Montréalais.

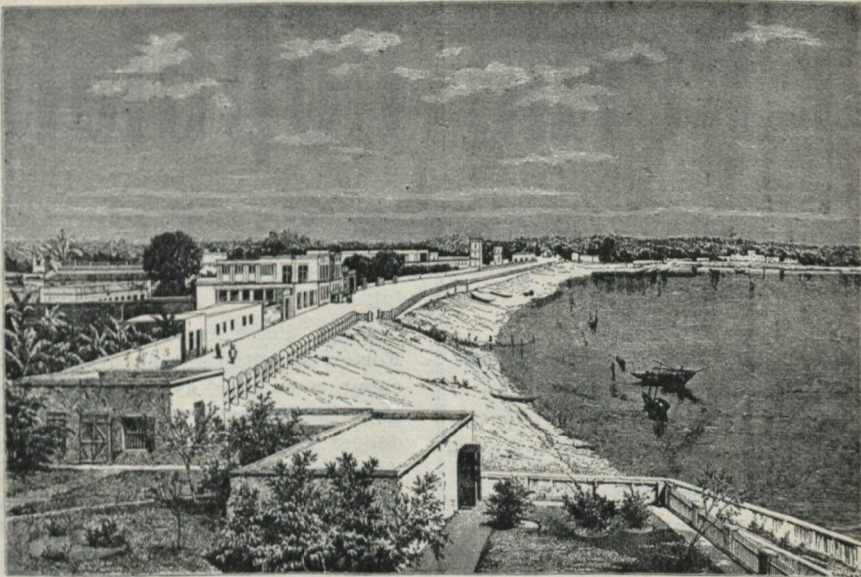
Et ailleurs ce sera un article d'un compatriote présentement dans l'Inde: M. Au-

guste Fortier. Un ami de notre publication, qui connaît bien ce collaborateur lointain, nous donne d'intéressants détails sur lui.

Avant d'être explorateur, M. Auguste Fortier fut étudiant en droit, journaliste, même romancier, ayant publié "Les Mystères de Montréal", roman qui a fait les délices de plus d'une de nos charmantes lectrices. On se rappelle encore les intéressantes réunions qui avaient lieu chez Auguste Fortier, alors que, vers 1897, il réunissait ses amis pour causer littérature; là se passèrent plus d'une joyeuse scène de la vie de bohème. Après avoir obtenu ses degrés de Bachelier-ès-Lettres, et de Bachelier-en-Loi, à l'Université Laval, M. Auguste Fortier se rendit à Paris, où il vécut pendant plus de cinq années. En 1903, il quitta le gai Quartier Latin pour aller parcourir l'Amérique du Sud, comme secrétaire de l'explorateur Jules de Pontaine. Il traversa le Brésil, l'Uruguay et la République Argentine, se rendant jusqu'à Mendoza, au pied des Andes. Deux ans plus tard, nous trouvons M. Auguste Fortier, dans l'intérieur de Madagascar, la grande île africaine. Atteint par le climat redoutable de cette terre lointaine, il fut ramené à la côte par une caravane de Musulmans qui trafiquaient avec les Malgaches. Comme marque de reconnaissance, le jeune Canadien adopta les coutumes de ceux qui lui étaient venus en aide, et il fut amené à l'île Maurice où il rédigea le journal "L'Islamisme", organe des Musulmans de l'Océan Indien. En 1908, il fut envoyé dans l'Inde, pour apprendre de la bouche même des savants de l'Islam, la langue et les doctrines des disciples de Mahomet. Peu après, cependant, M. Auguste Fortier renonça aux pratiques musulmanes, et maintenant il habite Calcutta.

D'Argenson.





CHANDERNAGORE.

## Une Ville Française de l'Inde

Par Auguste Fortier

(Pour la "Revue Populaire")

**S**OUS Louis XV, la France perdit non seulement le Canada, mais elle dut aussi renoncer à ses prétentions dans l'Inde. Là, cependant, elle fut plus heureuse que sur les bords du Saint-Laurent, car elle conserva cinq petites villes. L'une d'elles est Chandernagore, qui nous rappelle les noms glorieux de La Bourdonnais et de Duplex, de même que Québec nous rappelle ceux de Champlain et de Montcalm.

Cette petite ville est située sur la rive droite du Gange, à 21 milles au nord-est de Calcutta. De ce dernier endroit, on peut s'y rendre de deux manières: par eau et par voie ferrée.

Le chemin de fer cependant ne va pas en terre française et il dépose ses passagers à deux milles de la ville.

Le territoire de Chandernagore a une superficie d'un peu moins de quatre milles

carrés, et est enclavé en pays anglais.

La ville est bien entretenue et ressemble quelque peu à Trois-Rivières, bien que le Gange n'ait pas la majesté du Saint-Laurent. Il y a un grand boulevard appelé "Strand", qui longe le fleuve. C'est là que sont les édifices du gouvernement, la résidence de l'Administrateur de la colonie, le couvent de l'Immaculée Conception, dirigée par les Soeurs de Saint Joseph de Cluny, l'Hôtel de France, l'Hôtel This-  
tle, etc., etc.; et un peu plus en arrière, la Cathédrale catholique, l'église Saint-Louis, construite par les Jésuites en 1726, et qui fait penser à notre petite église Bonsecours, à Montréal; tout auprès est le lycée Duplex, qui est quelque chose comme notre collège des Sulpiciens, rue Sherbrooke, mais environ cinq fois moins considérables.

Chandernagore est une ville morte, aus-



## Une Ville Française de l'Inde

si morte que l'est le West End de Montréal, le dimanche matin.

Les rues sont silencieuses, presque dé-



Femmes Hindoues

sertes; les places publiques sont peu fréquentées; les magasins et les marchés sont sans acheteurs; le port est sans navires; et cependant, c'est cette ville qui vers 1740 commandait à tout l'est de l'Inde.

N'est-ce pas là un peu l'histoire de notre vieux Québec, il y a quelques années?

Cette minuscule colonie française a, à sa tête, un Administrateur qui dépend du Gouverneur de Pondichéry, qui est la capitale des établissements français de l'Inde.

En outre il y a conseil municipal de 12 membres, ce qui fait que Chandernagor a beaucoup plus d'échevins que Montréal, proportion gardée, puisque sa population n'est que de 24,000 habitants; 2,000 environ sont des blancs; les autres sont des créoles ou des Hindous.

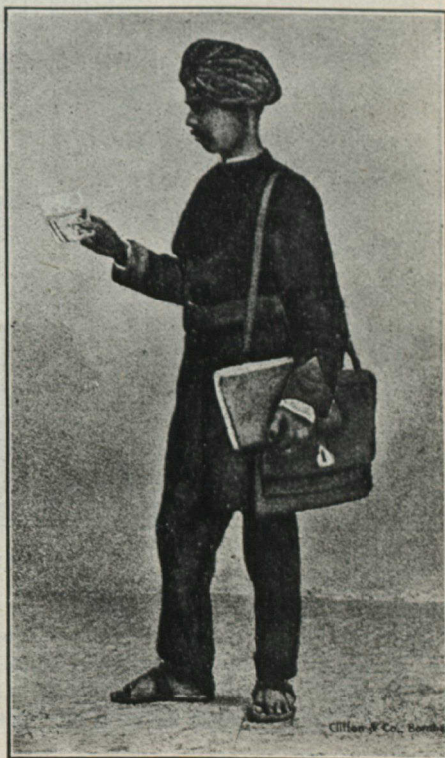
Le français que l'on y parle est de beaucoup inférieur à celui que l'on parle dans nos campagnes canadiennes. Et encore il est très rare que l'on entende cette belle

langue; l'on entend plutôt le Bengali, l'Hindou ou même l'Anglais.

Cette petite colonie possède un régiment de Cipayes Français, habillés à la zouave.

On y voit aussi un hôpital où il y a deux soeurs européennes assistées de trois soeurs indigènes, une église protestante, Saint Jean l'Evangéliste, et en 1899, deux clubs ont été ouverts, le club Européen et le club Indien.

Et je retrouve ici ces nobles filles, les soeurs de Saint Joseph de Cluny. Elles ont à Chandernagor un couvent qui compte plus de deux cents élèves. Mais que le climat du Bengale est fatal à ces vaillantes appelées de Dieu! Parmi elles, la mort fait une ample moisson. Je les ai vues défilér, conduisant à l'église des petites filles créoles; quelle pâleur sur leurs traits! La fiè-



Un Facteur de la Région

vre paludéenne et l'anémie les rongent! Quelques-unes étaient des fantômes vi-



vants, et, pourtant, la plus âgée avait à peine quarante ans.

Un vénérable prêtre des " Missions Etrangères de Lyon ", qui est dans la colonie depuis quelques années, me disait que ces Soeurs sont en partie des Bretonnes et qu'à leur arrivée dans l'Inde, elles étaient toutes robustes!

On sait que la province de Bengale, dans laquelle est situé Chandernagor, est un pays grand producteur d'opium. Or, les autorités anglaises ont passé un traité par

a cessé d'exister, car il ne faisait pas très bien son affaire; en outre les anarchistes Hindous avaient essayé de faire sauter la maison de son rédacteur, qui était le maire de Chandernagor, et qui, en cette qualité, avait interdit les assemblées d'anarchistes sur le territoire français.

Dans cette colonie, la justice est administrée d'après les lois en vigueur en France. La guillotine y fonctionne tout comme à Paris, c'est-à-dire presque jamais. La dernière exécution eut lieu en



Cathédrale Catholique

lequel elles donnent chaque année au gouvernement français trois cent caisses d'opium d'une valeur totale de 60,000 dollars canadiens, à la condition que les habitants de Chandernagor ne cultivent pas d'opium.

La seule industrie qu'il y ait dans la colonie française est une filature de grosse toile, et comme presse il n'y a qu'un journal publié en langue bengale; autrefois il y en avait un en français, mais il

1895. Il n'y a qu'une seule guillotine pour les cinq villes françaises de l'Inde, et on la remise à Pondichéry qui est très loin de Chandernagor, à peu près six fois plus loin que ne l'est Québec de Montréal, aussi on la transporte le moins souvent possible.

Quand arrive le 15 décembre de chaque année, il se tient dans cette petite colonie un " Fancy Fair ", quelque chose comme nos kermesses des bords du Saint-Laurent, et qui dure jusqu'au 15 janvier.



## Une Ville Française de l'Inde

Tous y accourent. La belle Française y coudoie la jolie Créole et la séduisante Hindoue; c'est un rendez-vous de ravissants minois qu'il fait plaisir de voir. Si, par un coup magique d'une baguette de fée, une de nos Canadiennes de Montréal se trouvait transportée à cette fête des bords du Gange, elle ferait bonne figure. Enveloppée dans ses pelletteries, elle y formerait un agréable contraste avec les Chandernagoriennes habillées si légère-

pays.

Comme le climat de la petite colonie française n'est pas aussi mauvais que celui

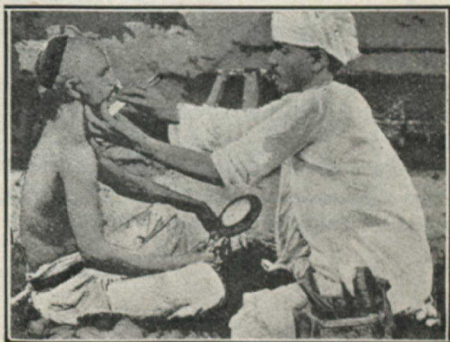


Femme Créole

ment qu'on dirait qu'elles marchent dans un nuage de mousseline!



Il y a quelque dix ans, ce Chandernagor, qui semble si oublié, faillit renaître de ses cendres. C'était à l'époque où l'on contruisait le chemin de fer "East India", qui va de Calcutta à Delhi, dans le nord du



Un Barbier du Pays

de Calcutta, la compagnie anglaise du "East India" songea à faire de Chandernagor un endroit de plaisance et de repos, quelque chose d'à peu près semblable à



M. Aug. Fortier, dans son Costume Hindou

notre Sault-aux-Récollets, d'il y a une quinzaine d'années, aux jours riants, où



les habitants de Calcutta auraient pu aller passer un agréable dimanche.

On voulait y bâtir une gare, des théâtres, des cafés chantants, des villas, etc., etc.

A cet effet, la compagnie anglaise demanda au gouvernement français de lui concéder gratuitement un assez grand terrain afin d'y établir les bâtisses nécessaires.

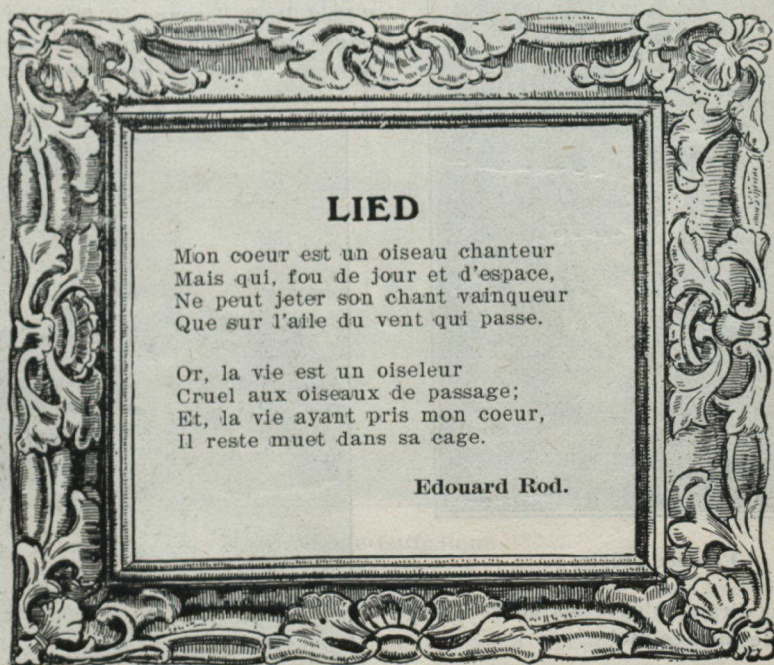
Les autorités françaises répondirent qu'elles étaient consentantes, mais que la compagnie anglaise devait s'engager à

n'employer sur le territoire de Chandernagor que des sujets naturalisés français.

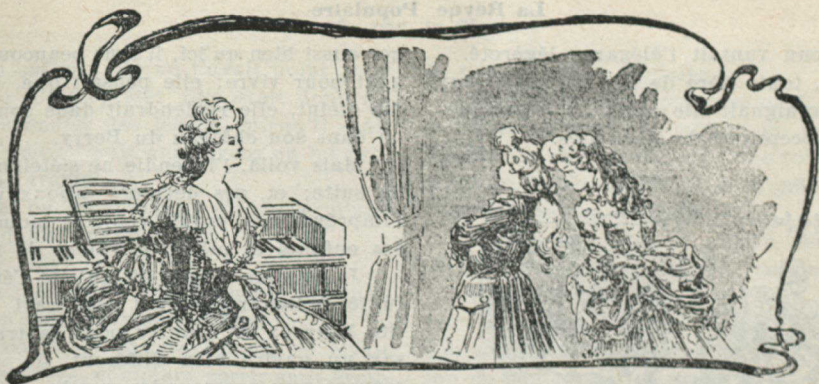
L'"East India Ry" refusa de prendre cet engagement, et les choses en restèrent là.

La compagnie anglaise, pour manifester son mécontentement, a fait passer sa voie ferrée à deux milles de la ville française; et depuis cette époque, Chandernagor, le brillant Chandernagor d'autrefois, vit dans un isolement quasi complet, qui naturellement est loin de lui être favorable.

Calcutta, décembre 1909.







Histoire pour le Carnaval

## Sauvés par le Menuet

—Il me semble avoir entendu Mme Ver-sin se plaindre! remarquait une charmante maman interrogeant du regard un garçonnet d'une dizaine d'années, et deux fillettes un peu plus jeunes.

—Je ne veux pas devenir un danseur! protestait Jean d'Arcy.

—Pourquoi ne pas vous appliquer à votre leçon de danse?

—Oh! si inutile! répliquait encore le révolté.

—Mon enfant, d'abord quand les parents désirent vous voir acquérir un talent — même de pur agrément—vous devez vous soumettre. Et puis, si je vous démontrais que la danse peut servir de gagne-pain?

“Le temps retarde votre promenade, venez avec moi, je vous conterai une intéressante histoire.

L'intelligente mère, qui n'aimait point à sévir, recourait toujours à la persuasion, avant de réprimander sévèrement.

Son “trio chéri” — comme elle l'appelait—la suivait dans le salon, où d'ordinaire, il n'était pas admis à se récréer.

Mme d'Arcy s'installait dans une bergère sous un beau portrait de femme à la chevelure ennuagée de poudre; ses enfants assis à ses pieds sur des tabourets, elle désignait la séduisante aïeule.

—On vous a souvent dit que cette gra-

cieuse Mme d'Ingrandes, votre arrière-grand'mère, avait été témoin des événements de 1789. On ne vous a point appris que son talent de danseuse l'avait préservée, elle, sa mère et son frère, de la misère dont ont souffert tant d'“émigrés.”

“Jean sait déjà que l'on nomme ainsi ceux qui avaient fui hors de France au moment de la grande Révolution.

“Vers 1787, mon aïeule était une charmante enfant qui, ainsi que vous, mes mignonnes, avait un frère aîné, son compagnon de jeux et d'études.

“A cette époque, toutes les mamans n'étaient pas de vraies mamans; aujourd'hui on vous gâte, on vous chéie, on vous drolote, il n'en était point de même.

“Mon arrière-grand'mère faisait exception. Tandis que son mari, après avoir guerroyé longtemps au-delà des mers, trouvait la mort en combattant aux côtés de Washington, elle gardait ses enfants tout près d'elle, se paraît de leur grâce, de leur joliesse.

“Les danses d'alors étaient plus difficiles que celles que l'on vous enseigne.

“Qu'aurais-tu dit, Jean, si l'on t'avait astreint aux petits pas rythmés du menuet ou à la marche si grave de la pavane?

“Le frère de mon aïeule s'y appliquait pour plaire à sa maman et à sa soeur



dont chacun vantaît l'élégante légèreté.

« Aussi, toute fière de ses mignons, leur mère ne craignait-elle point de les emmener aux réceptions de ses amies.



Elle jouait la danse que ses enfants exécutaient...

« C'était une chose jugée extraordinaire! Mais quand on voyait la jolie maman assise au clavecin,—encore un peu en honneur, malgré la récente apparition qui allait le détrôner,—qu'elle jouait la danse que ses enfants exécutaient, on ne songeait plus à s'étonner; on admirait.

« Des belles dames ne redoutaient pas de froisser leurs magnifiques robes de soie, d'ébranler l'édifice de leur coiffure, pour caresser les danseurs.

« Ces fastueuses réunions prenaient bientôt fin; un jour les gentils enfants voyaient passer sous les fenêtres de l'hôtel qu'ils habitaient une foule hurlante de gens qui avaient d'autre souci que de soigner leur toilette, que de briller dans une fête.

« La Révolution éclatait. On vous a appris ce qu'est l'éruption d'un volcan?

—Oui, ces torrents de flammes qu'une montagne rejette par une ouverture appelée cratère.

—Parfait, chéri! Mes enfants, c'est ce qui se passait.

« Le feu avait couvé longtemps, l'incendie n'en était que plus violent. Et le feu brûle sans distinguer les êtres innocents des coupables!

« Affolée, mon arrière-grand-mère emportait loin de France ses enfants adorés.

« Elle ne réfléchissait point qu'à l'étran-

ger aussi bien qu'ici, il faut beaucoup d'argent pour vivre; elle pensait que, l'incendie éteint, elle reviendrait dans son hôtel, ou dans son château du Berry.

« Mais voilà, l'incendie ne s'éteignait pas de suite; et, ses derniers bijoux vendus, l'imprévoyante voyait venir le moment où ses enfants et elle mourraient de faim.

« Je ne vous ai pas dit qu'elle s'était réfugiée à Londres, ce qui avait ravi les petits heureux de monter pour la traversée sur un navire bien différent du batelet servant aux promenades sur la rivière du domaine berrichon!

« Pourtant, ils ne tardaient pas à trouver la capitale de l'Angleterre triste et sombre. Ils y logeaient au dernier étage d'une maison humide, froide, et encore on les gardait par charité dans deux pièces à peine meublées de lits et de chaises. Plus d'élégants costumes! Plus de goûter friands! La maman, naguère si jolie, avait toujours les yeux rouges, et lorsqu'elle embrassait ses chéris, les mignons sentaient leur front mouillé de larmes.

« Grand-mère ne parlait jamais de ces mauvais jours sans avoir envie de pleurer.

« L'amour maternel inspire toutes les vaillances; d'ailleurs, comme la plupart des émigrés, notre aïeule ne jugeait point le travail humiliant. Bonne musicienne, elle espérait réussir à avoir des élèves et à gagner de fortes sommes.

« Seulement, il fallait trouver ces élèves, et elle s'exprimait bien difficilement en anglais.



—Maman! nous ne déjeunerons pas, gémissait le garçon

—All right! s'écriait Jean, l'empresé interrupteur.



## Sauvés par le Menuet

—Mon enfant, elle ne t'avait point pour lui servir d'interprète! Elle était donc réduite à mendier des leçons puisqu'il était entendu qu'on ferait une faveur en lui procurant du travail.

“Enfin, on lui indiquait l'adresse d'une grande dame anglaise...”

—Une lady!

—Une lady qui voulait étudier la musique et en même temps le français.

“Un matin, la pauvre femme se levait de bonne heure, comptant sortir sans éveiller ses enfants. Mais les petits, dont l'estomac était tiraillé par l'insuffisance de la nourriture, avaient le sommeil léger.

—“Maman, vous partez? Nous ne déjeunerons pas!” gémissait le garçonnet.

“Devinant les tortures de sa mère, la fillette ne réclamait rien; son regard, d'une expressivité précoce, était navrant.

“Et la malheureuse marquise n'avait plus un morceau de pain!”

—“Si vous le préférez, venez avec moi; nous ne déjeunerons qu'en rentrant. Mais jusque-là, vous ne me demanderez pas à manger!”

“La distraction, pensait-elle, ferait un peu oublier la suppression du premier repas; et si elle interdisait les plaintes, c'est qu'elles lui enlevaient les forces qui lui étaient nécessaires.

“Certes, le garçonnet avait faim, mais il était courageux comme un petit Français, et, sautant en bas de son lit, il promettait de ne pas tourmenter sa mère.

“Alors surgissait une autre difficulté; les vêtements des enfants étaient dans un état piteux; mais mieux valait se résigner à emmener quand même ces chers déguenillés...”

“A la porte de la somptueuse demeure, un palais, la marquise hésitait; pourtant comment abandonner les enfants aux dangers de la rue?”

“Des valets très raides jetaient un coup d'oeil dédaigneux au groupe lamentable. Mais la lady donnait l'ordre d'introduire immédiatement auprès d'elle la noble marquise émigrée.

“Cet ordre était muet au sujet des enfants que, discrète, la mère laissait dans une antichambre précédant le boudoir de

la grande dame anglaise.

“La lady n'avait point calculé les lenteurs de l'artiste qui mettait en valeur les boucles de sa chevelure et, une fois dans le boudoir, la Française se morfondait avant l'instant de son audience.

“Juchés sur une banquette, les petits attendaient larmoyantes et transis.

“Enfin, le son très doux d'un clavecin parvenait jusqu'à eux; la tendre maman soumettait à la hautaine lady un échantillon de son talent, et jouait le menuet préféré de ses enfants.

“Et ceux-ci, dégringolant de leur banquette, se mettaient à danser avec la grâce naïve dont leur mère s'était tant enorgueillie. Le contraste des vêtements défraîchis, usés, des traits tourmentés, souffreteux, avec la joyeuse harmonie des attitudes, était poignant.

“Tandis que les pieds migons effleuraient à peine le parquet, de pâles sourires entr'ouvraient les lèvres décolorées.

“Voilà que Dieu, protecteur des bonnes mères, amenait là le mari de la lady.

—Un lord!

—Un lord très grand seigneur qui contemplait les gentils danseurs.

“Il les interrogeait; oubliant leçons et recommandations, le petit garçon révélait leur pauvreté.

“Le lord rejoignait sa femme; tous deux malgré leur apparente froideur, étaient très généreux, l'intéressante famille ne fut plus malheureuse.

“Vous pensez bien que mon arrière-grand'mère n'aurait pas accepté d'aumône, mais le succès des danseurs de menuet devint une source de bénéfices.

“On les invitait dans des salons, et ils étaient largement payés pour exécuter la danse que Louis XIV avait, dit-on, le premier importée à sa cour.

“Je n'ajouterai point que grand'mère dut à sa grâce célèbre un bonheur plus grand encore: il suffit que vous sachiez qu'elle et son frère avaient préservé leur mère de la plus dure épreuve, celle de voir souffrir ses chéris.

—Maman, nous prendrons bien notre leçon de danse! promettait au nom du trio une délicieuse blondinette.





Actualité

## Les Vieux Valentins

Par Tante Pierrette

DANS la première jeunesse, on n'a que faire de rechercher le pourquoi, l'histoire des choses. On accepte en bloc et avec enthousiasme les fêtes et les coutumes, s'efforçant d'en tirer le plus d'amusement et de profit. On est très jeune, on agit en jeune—c'est du bonheur sans mélange.

Quand nous avons été d'âge à prendre notre part des joyeusetés qu'amène la saint-Valentin, nous n'avons pas, un seul instant, cherché à savoir si cette fête était d'origine française ou anglaise; si nos ancêtres en avaient apporté la tradition sur le sol où ils allaient fonder une nation, ou s'ils l'avaient empruntée, comme tant d'autres, aux nouveaux maîtres que le sort leur donna.

Nous n'avons su que beaucoup plus tard que saint Valentin était un évêque qui n'avait jamais rien fait justifiant la façon de célébrer sa fête.

Et avec le temps encore, nous avons compris que le vrai personnage de l'institution, c'est l'omniprésent dieu de l'Amour.

Puis (ici je parle de ceux de ma génération), nous avons vu, comme tant d'autres fêtes, celle de la saint Valentin perdre de sa gaité, de sa splendeur, de sa popularité, surtout sa simplicité.

On ne s'amuse plus qu'aux choses maniérées, compliquées et coûteuses.



Je dis: coûteuses. En effet, la grande dé-



## Les vieux Valentins

cadence du valentin est attribuable au fait que, au lieu de ne fabriquer et de ne



mettre en vente que des "billets illustrés" de prix raisonnables, on a mis à la mode l'envoi de choses trop chères pour la bourse des jeunes.

Les beaux valentins n'ont pu être échangés qu'entre personnes à l'aise ou disposées à s'imposer, à leur intention, quelques sacrifices.

Une autre cause de décadence, c'est l'abus du valentin taquinard, sottisier.

Certains d'entre eux étaient devenus des véhicules de libelles, de calomnies, de médisances souvent atroces.

Certaines de ces images ont causé des blessures morales graves, même des désastres.

C'était la lettre anonyme sous une autre forme.

La caricature fut poussée, quelquefois, jusqu'à l'absolue tyrannie, jusqu'au chantage.

Evoquez vos souvenirs personnels, vous vous rappellerez ces valentins affreux, méchants, déloyaux, assouvisseurs des rancunes, des jalousies, des haines.

Peut-être en avez-vous, vous-mêmes, quelques-uns sur la conscience.



J'ai consulté quelques marchands d'images, de ceux qui se tiennent le plus à l'affût des désirs des jeunes demoiselles et des jeunes messieurs qui se servent du valentin pour échanger des sentiments d'une façon discrète, délicate, ingénieuse et tolérée par les parents.

Le premier m'a dit: Le valentin n'est pas mort, non, mais il n'y a à peu près que la jeunesse de langue anglaise qui l'utilise. Et pourtant, on était fort disposé, en France, à nous fournir de jolies choses dans ce genre-là, tant comme oeuvre d'art que sous le rapport du texte ou de la légende, prose ou vers.

Un autre m'a assuré qu'il y avait une légère tendance de réaction en faveur du valentin.

Un troisième m'a confié que l'on allait revenir au valentin d'autrefois, que le succès en serait plus grand à mesure que la déchéance de la carte postale illustrée serait plus avancée.

Cette confiance m'a donné l'idée de rechercher quelques spécimens d'anciens valentins.

Je vous en offre quatre avec cet article. Il est bien entendu que la gravure ne



saurait bien rendre ni les tons, ni les détails, ni les textes. Mais, tels qu'ils sont.



ces spécimens permettent de former un jugement assez documenté.



Comme l'écrivit Millicent Olmsted dans



son étude sur les valentins: Nos mamans et nos grand'mamans se préoccupaient plus du sentiment que de l'art.

Une simple fleur, un oiseau avec une branchette dans le bec, un coeur ou deux, deux mains l'une dans l'autre ou toute autre chose aussi simple, aussi peu compliquée, imprimée tant bien que mal, suffisaient amplement.

Mais il fallait un mot, un sentiment, une déclaration bien tournés, "parlant bien".

Le suprême du genre était que le papier fut dentelé, de façon à former un cadre attrayant à l'image et au "parlé".

Ces dentelures, ces perforages, ces "claire-voies" étaient l'objet d'un travail soigné et peu rémunéré. Il est vrai qu'il ne tarda pas à être fait à la machine.

C'est à cette époque, aussi, que nous n'aurions pas voulu écrire notre compliment du Jour de l'An autrement que sur du papier dentelé.

On n'écrit plus de compliments aujourd'hui sur papier dentelé ou autre.

Shake hand! puis vogue de nouveau la galère sur les eaux de l'indifférence, de la routine.

Et si peu que le shake-hand soit, peut-être même s'en dispensera-t-on bientôt.

On a déjà commencé en plusieurs familles où les fêtes spéciales, où les anni-

versaires passent inaperçus, sans la moindre effusion, sans une petite échappée de la routine journalière.



A certaine époque, le valentin consista en un cadeau.

Les uns envoyaient un petit rien, un simple souvenir, le plus souvent une fleur ou deux.

Les autres, en Ecosse, par exemple, présentaient des choses utiles.

Mais cela aussi a été gâté, par l'excès, comme toujours.

Les cadeaux ont pris une telle importance, une valeur si exagérée, que la plupart des gens se sont retirés du "jeu".

Précisément ce que je disais dans mon article, dans notre précédent numéro, sur la crise des étrennes.

A en vouloir trop tirer d'oeufs d'or, on



a ruiné la poule.

L'excès produit fatalement une réaction mortelle.

Dans nos amusements de famille, c'est



## Les vieux Valentins

toujours l'excès qui a été le grand ennemi.

Tout le monde veut agir et vivre au-dessus de ses moyens, de son savoir-faire, de son éducation, de son milieu; résultats: faillite de nos traditions, malaise financier, retraite de ceux qui n'ont ni le goût, ni les moyens de se gêner, de se ridiculiser ou de se ruiner à singer les autres.

Singer les autres! Singer ceux d'à côté, singer ceux d'en haut, singer ceux d'une autre classe, ceux d'une autre race, voilà la maladie générale chez nous.

Et cette maladie est savamment entretenue par les carnets mondains publiés par certains journaux désireux de s'assurer plus de clients.

Il n'y a plus de mesure. On se croit lancé, socialement, si un journal a (moyennant paiement) appelé bal ce qui n'était qu'une sauterie; s'il a donné comme un

"five o'clock" la réunion de trois ou quatre commères qui ont bu quelque chose et croqué quelque autre chose; s'il a sorti le vénérable cliché de "la table ployant sous le poids des mets" ou s'il a fait connaître aux gens la liste des cadeaux que d'autres gens ont reçus.


Faire de l'épate, voilà tout le souci, toute l'ambition, tout le tourment.

On veut, non pas se distinguer, mais être distingué, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Mais, chères folles et chers fous, si vous tenez absolument à ne pas être confondus avec vos voisins, avec vos concitoyens, avec vos compatriotes ou avec tous les gens du monde entier, restez donc à quatre pattes, quand vous vous y mettez dans votre adoration de plus haut que vous.







## La Chanson du froid

Hiver, méchant hiver, fait de neige et de glace,  
Ciel toujours obscurci, qui nous cache en jaloux  
L'astre dont les rayons bienfaisants sont si doux,  
Bise du Nord, qui de souffler n'est jamais lasse;

Hiver, méchant hiver, aux jours sans horizon,  
Fait de pluie et de deuil; grêle qui nous flagelle,  
Neige qui tourbillonne et sous le vent se gèle,  
Enveloppant le monde entier sous sa toison;

Hiver, méchant hiver, aux heures tant moroses,  
Qui nous montres la vie à travers un brouillard,  
Tu rends triste l'enfant, la femme et le vieillard,  
Tu donnes le regret du soleil et des roses.

Soleil, gentil soleil, qui nous chauffait jadis,  
L'hiver a six longs mois régné sur notre sphère;  
Par ton ciel printanier, il est temps qu'on l'enterre:  
Les oiseaux chanteront un gai **De profundis**.

Amélie Mesureur.



# La Fée des Coquillages

par M. André Silleray

COTOYANT les bords de la Durdent, une jeune fille trotinait dans le verdoyant sentier qui traverse les prés et va de Veulettes à Paluel.

Elle pouvait avoir seize ans et était jolie, jolie.

Une expression candide, ingénue et quelque peu sauvage animait la charmante figure de la petite Normande, car elle était d'une taille au-dessous de la moyenne.

On était au mois de mai, et les pommiers chargés de fleurs, semblables à de merveilleux bouquets d'un blanc rosé, exhalaient dans l'air leur pénétrant parfum.

Rien n'est beau comme la Normandie quand ses gazons et ses vertes prairies sont émaillées de fleurs, quand la brise attiédie, fait neiger ses beaux arbres, quand les haies ont leur manteau d'épine fleurie. Par cette douce matinée de printemps, la nature avait un air de fête, les oiseaux chantaient dans les buissons, les papillons se poursuivaient tour à tour en butinant les fleurs de liserons; le chant saccadé des cailles parlant de joie et d'amour.

La petite rivière coulait rapide et claire, encaissée entre ses rives gazonnées; à gauche, sur la hauteur, on apercevait la chapelle de Janville et derrière, les hautes falaises qui s'étendent depuis Veulettes jusqu'à Saint-Valery.

—Le beau temps, la belle journée, oh! qu'il fait bon vivre, se disait Marielle en regardant avec complaisance les monts, les prés et les arbres, puis relevant gracieusement autour d'elle son jupon de toile grise, qui pourtant était déjà court, ce qui

laissa voir de petits pieds chaussés de souliers rustiques et le bas d'une jolie jambe, elle marcha en plein dans l'herbe et se dirigea vers une vanne qui donnait de l'eau à volonté aux prairies.

Mais il y avait sans doute longtemps que cette vanne avait fonctionné car la petite porte de bois moussue refusa de manœuvrer et Marielle eut beau la secouer par la poignée, elle ne put parvenir à la lever.

— Quel ennui, dit-elle en s'arrêtant, les joues animées par l'effort qu'elle venait de faire.

Elle regarde si elle n'apercevra pas quelqu'un dans les prés voisins, mais non, elle est seule dans le tranquille vallon.

Elle recommence à agiter la vanne, sans plus de succès et s'écrie avec dépit.

— C'est trop fort... Je ne puis pourtant pas rester là jusqu'à ce soir, il faut qu'avant la marée j'aie été ramasser des coques... j'ai eu tort de dire à André que je me chargeais d'aller ouvrir la vanne, il se moquera encore de moi et me dira:

“C'était pas un travail pour tes menottes de duchesse, petite.”

Elle s'interrompt et regarde la route qui passe au bout des prairies.

A travers les branches des haies, elle entrevoit quelqu'un et ce quelqu'un a une pioche sur l'épaule, ce ne peut être qu'un homme du pays, un voisin sans doute, et Marielle lui crie:

— Hé, là-bas!... l'homme à la pioche, venez un peu par ici, j'ai besoin de vous pour ouvrir la vanne.

Il y a justement une barrière de bois de ce côté des prés et elle n'est fermée qu'au loquet, mais le paysan n'a point



fait attention à l'appel de la petite pêcheuse et continue sa route. Pourtant la barrière s'ouvre, un jeune homme, mis avec élégance, s'approche à grands pas.

Elle le regarde venir rougissante et confuse.

—Vous avez besoin d'aide, mademoiselle, dit-il avant même d'être près d'elle.

—Oui, monsieur, la vanne s'est accrochée quelque part et je ne puis en venir à bout, mais croyez bien que ce n'est pas vous que j'ai appelé, balbutia-t-elle en baissant les yeux.

—Je n'en suis pas moins heureux de pouvoir vous rendre service... Voyons que faut-il faire?...

—Oh! non... non... vous vous saliriez les mains...

—Le beau malheur... je les laverai dans la belle eau claire de la Durdent, dit-il souriant, puis d'un accent plus résolu: "Voyons, mademoiselle, est-ce comme cela qu'il faut agir?..."

Déjà, il a saisi la poignée à deux mains et la secoue de façon à faire trembler le vieil édifice en bois verdi.

Après une minute de résistance, la vanne glissa enfin dans ses coulisses gonflées par l'humidité et un flot clair jaillit et l'éclaboussa de la tête aux pieds, puis l'eau s'en alla dans les rigoles avec un gazouillement joyeux, pendant qu'il se secouait en riant.

—Je ne sais comment vous remercier, monsieur, mais vous voici tout mouillé maintenant, dit-elle timidement, n'osant lever les yeux sur lui.

—Quelques gouttelettes sur des vêtements de drap, cela ne traverse pas et ce beau soleil m'aura vite séché, ne vous inquiétez pas de moi, mademoiselle Marielle, et dites-moi que vous ne m'en voulez pas trop d'être venu; quoique ce ne fut pas à moi que s'adressait votre appel.

Tout en parlant, il la regardait avec une satisfaction évidente.

—Vous en voulez, fait-elle avec un regard furtif du côté du jeune homme, il faudrait que je fusse bien ingrate, puis, hésitante, elle l'interroge:

—Mais vous savez donc comment je m'appelle, monsieur?...

—Croyez-vous que j'ai pu voir sans m'informer la gracieuse pêcheuse qui venait au château apporter du poisson et des coques, non mademoiselle Marielle Lebrun, je sais tout ce qui vous concerne, je sais que vous êtes orpheline, que vous avez été recueillie et élevée par la veuve Morierre qu'on appelle la Michelette ou mère Michelette, parce que son mari avait nom Michel, et que vous habitez, avec cette femme et son fils André, une maisonnette sur la côte à l'abri de la falaisette... Savez-vous bien, mademoiselle Marielle, qu'il est heureux cet André et que j'envisage son sort...

—Son sort... C'est celui de tous les pêcheurs de cette côte... beaucoup de mal et peu de profit.

—Oh! repartit Georges d'une voix grave et triste, ce que je lui envie, ce n'est pas son dur labeur, son métier de pêcheur, non, c'est le bonheur de vivre sous le même toit que la fée des coquillages.

La jeune fille secoue doucement la tête, et lui, continue avec émotion:

—Oui, j'envie cet homme... j'envie son bonheur...

—Pauvre André, murmure-t-elle.

—Il est heureux, pourquoi le plaiguez-vous... pourquoi ne plaiguez-vous pas plutôt ceux qui souffrent... lui, n'a-t-il pas le bonheur de vous voir chaque jour... de pouvoir vous dire qu'il vous aime...

—Je ne peux savoir s'il m'aime, reprit la jeune fille en rougissant, il ne m'a jamais dit un mot qui puisse me faire croire à son amour.

—En vérité... mais vous... vous Marielle...

—Oh! moi, repartit la fillette en souriant, après Dieu et mère Michelette, c'est pour André que j'ai le plus d'amitié.

—D'amitié... oh Marielle... Marielle, que vous me rendez heureux.

Les intonations caressantes de cette voix tendre auxquelles ne l'avaient guère habituée les gens de la côte, charmaient son être comme l'eût fait une délicieuse musique, et les regards de la petite Normande disaient à son insu à Georges de Valréaz qu'elle le trouvait très bien.

Tout en causant, ils avaient été s'abri-



## La Fée des Coquillages

ter des rayons du soleil à l'ombre d'un pommier tellement chargé de fleurs qu'on n'en distinguait plus les branches.

Georges de Valréaz a grande envie de dire à Marielle qu'il l'adore, mais il craint de l'effaroucher par un aveu trop prompt et se contente de laisser parler ses yeux; jamais il n'a contemplé tant de fraîcheur et de grâce.

Marielle est charmante en effet, et semble peu faite pour le dur métier de pêcheuse de coques que la destinée lui a dévolu.

Rien n'avait plus d'attrait que la fluidité aérienne de ses cheveux châtains, que la langueur incertaine de ses yeux de pervenche, la grâce ingénue de sa bouche aux dents petites et blanches, la grâce, la candeur, le charme qui apparaissaient dans tous ses traits; on ne saurait comparer Marielle qu'à ces suaves esquisses que le crayon jette en glissant sur un papier satiné.

Il y avait quelque chose de vaporeux dans ce visage que le soleil avait doré.

Ses petites mains brunies, pendantes le long de sa jupe, la jeune fille regardait ce qui l'entourait, le coeur plein de pensées confuses et très douces, ses yeux se levaient parfois vers l'azur du ciel.

—Une barque, dit le jeune homme, en indiquant une voile blanche, qui s'engageait dans l'espace ouvert devant eux.

—Ce n'est pas celle d'André, répondit la jeune fille.

—C'est quelqu'un de Paluel, peut-être, qui vient de pêcher au large, dit Valréaz.

Peu leur importait ce qu'ils disaient, c'était le son de leur voix qui leur était doux d'entendre.

Une tiédeur montait des herbes chauffées par le soleil, l'odeur des fleurs des arbres flottait dans l'air; autour d'eux, un calme profond que troublait seul le bruit léger des eaux courantes.

Qu'on était bien là!

Georges, qui avait souvent ri des larmes que l'amour fait verser, avait les paupières humides quand il prit congé de la petite pêcheuse.

—Ah! ça, se disait-il en mordillant sa fine moustache, vais-je donc aimer sérieusement cette fée des coquillages.

Immuable, le suivant des yeux magnétisée pour ainsi dire, Marielle regardait le jeune homme s'éloigner d'un pas égal et souple.

—Oh! murmura-t-elle, quelle table élégante... qu'il est doux... il me semble que mon âme s'ouvre quand il me regarde, quand il me parle...

Elle reste quelques instants songeuse, puis secouant la tête:

—Allons, je ne dois pas rester ici, les occupations de chaque jour me réclament, la mère Michelette se fait vieille... j'ai perdu bien du temps à causer.

Elle reprend vivement le sentier qu'elle a parcouru pour venir.

## II

A quelque distance de Veulettes et avant d'arriver au petit village de Paluel se trouve un petit sentier qui serpente entre des ajoncs, des genêts et des bruyères.

Ce sentier conduit au raccourci à une maison d'assez bonne apparence, bâtie sur le genre des chalets suisses, que les gens du pays désignent sous le nom pompeux de château.

Maison, chalet ou château, la vérité était qu'on y jouissait d'une très belle vue sur toutes les campagnes environnantes et aussi sur la Manche.

De ce côté, sur la terrasse qui domine au loin la mer, six jeunes gens étaient à table et achevaient leurs cigares en prenant le thé. Ils sont en villégiature chez leur ami, Jules Beaussard, le fils du riche banquier de la rue de Provence, à Paris.

Tous ces jeunes gens n'avaient, pour la plupart, d'autre mérite que d'être des fils de famille et ne savaient que dépenser largement l'argent que leurs pères amassaient par des spéculations de toutes sortes.

Il y avait des fils de magistrats et des fils de commerçants ou d'industriels; aucun d'eux n'avait voulu embrasser la carrière paternelle; deux d'entre eux cependant eussent pu revendiquer le titre d'avocat, mais ils n'avaient jamais plaidé



d'autre cause que la leur, soit aux pieds de quelque beauté, soit pour désarmer le courroux paternel quand quelque escapade leur amenait une mercuriale cent fois méritée.

Parmi eux était le jeune homme que nous avons vu lever la vanne et causer avec Marielle.

Il se nommait Georges de Valréaz et était le fils d'un magistrat de Bordeaux.

De taille moyenne, mince et vigoureux à la fois, il avait une imagination pleine de fraîcheur et une volonté pleine d'énergie, ses traits un peu pâles étaient doux et délicats comme ceux d'une femme, mais ses grands yeux bruns brillaient d'une ardeur toute virile.

Comme ses compagnons, il était vêtu avec une grande élégance.

—Eh bien! tu sais Valréaz, ce n'est pas chic... quoi, l'idée de cette excursion est de toi et tu nous lâches, fit un grand jeune homme blond.

—Oui, reprend un autre, c'est vous, mon cher, qui avez émis le projet, que nous avons adopté à l'unanimité, de visiter entièrement le littoral de Normandie et de Bretagne... nous ne comptons encore que cinq ou six étapes et déjà vous en avez assez.

—Cette plage ignorée, ce petit coin de terre me semble si joli que je désire y rester encore quelque temps, répondit de Valréaz d'un air embarrassé.

—Eh! dit Julien, le fils d'un financier, petit jeune homme aux cheveux rares, ne taquez donc pas Valréaz, il est un peu artiste, vous savez, et il désire peindre notre petit domaine sur toutes ses faces, et sous tous ses aspects, la nuit, le jour, effets de soleil et de lune, d'ombre et de lumière.

—Je ne lui connaissais pas ce talent, objecta l'un d'eux.

—J'ai bien envie de me dévouer et de rester à lui tenir compagnie, dit celui qui avait parlé le premier.

—Gardez-vous en bien, ami Gontran, l'air n'inspire ce cher Georges que dans la solitude, et il l'aura complète, car mon père est déjà de retour à Paris et nous partons ce soir, fit le jeune châtelain d'un

air entendu.

—Alors ça ne contrariera pas ton père que je reste chez toi?...

—Pas du tout, cher ami, pas du tout, il en est enchanté seulement, comme domestiques, il faudra que tu te contentes du petit nombre qui reste ici.

—Oh! je ne suis pas exigeant et Etienne, mon valet de chambre, me suffirait même, à la rigueur.

—C'est possible, mais la cuisine qu'il te ferait laisserait à désirer, auprès de celle que te confectionnera Véronique, qui n'a pas sa pareille pour certains mets.

—Je m'en suis aperçu, répond Valréaz en se levant, puis, prenant sur un banc sa lunette marine, il s'éloigne de quelques pas et regarde dans la direction de Veulettes.

—Moi, reprit Gontran à voix basse, on ne m'ôtera pas de l'esprit que Valréaz est amoureux et que sa dulcinée habite ces parages.

—Et quand cela serait, riposte Jules Beaussard, chacun de nous ne l'a-t-il pas été, plus ou moins.

—Quelle serait donc celle qui enflamme le cœur du beau Valréaz, demandent plusieurs voix.

—Ah! pour cela, mystère complet, fait Gontran.

—Il n'est pas vraisemblable qu'il se soit épris d'une fille de ces côtes, paysanne ou pêcheuse, quoique quelques-unes d'entre elles aient de bonnes joues bien fraîches et les lèvres vermeilles.

Jules Beaussard se mit à rire.

—Tu en sais quelque chose, toi...

—Peut-être...

—Est-ce qu'il revient quelque dame blanche dans ton château? interroge-t-on.

—Pas que je sache, répond Jules.

—Il faut qu'il y en ait une qui se soit révélée à Georges, car il a trop de goût pour s'éprendre d'une grossière paysanne, lui, le lion à la mode.

—Ah! répondit étourdiment Beaussard, celle qu'il recherche serait l'objet de votre admiration à tous, si vous la voyiez vêtue chiquement.

—Vraiment... et le nom de cette beauté?...



## La Fée des Coquillages

—Comment se fait-il que s'il existe une perle à Veulettes nous ne l'ayons pas remarquée?...

—C'est, messieurs, que vous vous êtes arrêtés à l'extérieur, et que celui de la jeune fille en question est des plus simples. Oui, continue Jules d'un ton sentencieux, oui, messieurs les boulevardiers, si vous aviez rencontré sur la plage de Veulettes un minois chiffonné, des yeux malins et un sourire agaçant, le tout sous un chapeau effrontément planté, vous auriez déclaré n'avoir rien vu d'aussi joli, et tous vous l'auriez adorée, tandis que vous passez indifférents près d'une beauté accomplie, indiscutable, simplement parce que ses pieds menus sont chaussés de sabots et que son costume rustique n'a rien de l'élégance de vos Parisiennes.

—C'est bien possible, fit Gontran, et cette perle, ce trésor, Valréaz l'a remarqué, lui.

Coup d'oeil d'artiste, répartit Jules, puis, montrant Georges qui tient toujours la lunette marine, si l'un de vous désire connaître Marielle, la petite pêcheuse de coques, prenez la place de Valréaz, elle est au bout de la lunette.

—Quoi, il est amoureux d'une pêcheuse, firent les jeunes gens.

—Oui, mais cette fée des coquillages est digne de l'amour d'un roi.

—Bigre... quel enthousiasme... es-tu donc pincé toi aussi?...

Jules Beaussard haussa légèrement les épaules et répondit:

—Laisserais-je mon domaine à Valréaz pour qu'il y dresse ses batteries si j'étais amoureux de Marielle?...

—C'est vrai...

Et Gontran, qui était le porte-parole de ses amis, continua d'un ton persifleur:

—Dis donc, Jules, s'il la voit toujours à cette distance, le coeur de la petite ne court guère de danger... mais nous... nous courons le risque de voir Georges s'éterniser sur cette plage, et ce serait dommage.

Valréaz se rapprochait et l'on fit silence.

Les Parisiens allèrent tour à tour à l'extrémité de la terrasse, et chacun appliqua à son tour l'oeil à la longue vue, en ayant

l'air d'explorer la mer et la plage.

Gontran qui était décidément le plus bavard ne put s'empêcher de s'écrier:

—Jules a raison... je n'ai rien vu d'aussi délicieux que cette petite... quel dommage que nous partions ce soir, j'aurais certainement fait sa connaissance... si je restais...

En ce moment un domestique parut, les six jeunes gens firent silence.

—Que veux-tu, Jean, nous n'avons pas appelé, dit le fils du banquier.

—Monsieur, c'est André le pêcheur qui m'envoie prévenir ces messieurs que la marée est assez haute pour partir et qu'il attend.

—A-t-on fait porter mes valises dans sa barque?

—Oui, monsieur.

Le valet s'éloigna.

—Allons, messieurs, en mer, nous coucherons ce soir à Fécamp, s'écrie Jules.

Les jeunes gens se levèrent et prirent en riant et devisant le chemin qui menait du château à la plage.

Valréaz accompagna ses amis jusqu'à la mer.

—Je ne vous donne pas huit jours que vous ne soyez venu nous rejoindre, vicomte, lui dit Gontran, en lui serrant la main.

—Avant cela, il aura assez de son existence d'ermite, dit un autre.

Jules se pencha à l'oreille de son ami et murmura:

—Bonne chance et plein succès près de la fée des coquillages.

—Merci, répondit Valréaz.

On arrivait au bord de la mer.

Une barque se balançait à quelque distance; en apercevant les Parisiens, l'homme qui la montait se leva et manoeuvra pour accoster.

C'était un grand gaillard dont la taille dépassait cinq pieds dix pouces, taillé en hercule, au visage large, ouvert, haut en couleur, hâlé par le vent de mer.

Sa physionomie à la fois attrayante et énergique a un caractère remarquable de bonté, de franchise et de résolution, tout révèle chez le jeune pêcheur cette exubérance de sève que l'on doit à la pureté de la vie agreste.



André Morrière, en un mot, représentait au physique l'image de la jeunesse, de la force et de la santé; au moral, l'image de la loyauté et de l'énergie.

Son regard était franc, son sourire doux, son attitude simple et dégagée, il se mouvait à l'aise dans ses grossiers vêtements de pêcheur.

Mais la mer montait rapidement, il fallait s'en aller, chacun sauta dans la barque après avoir serré la main de Valréaz.

— Bonne chance et à bientôt.

— Monsieur ne part donc pas, demanda André, qui, pour la première fois de sa vie, sentit soudain un sentiment d'inquiétude et de jalousie se glisser dans son cœur.

— Non, s'empressa de répondre Jules, mon ami reste chez moi pendant quelque temps encore... c'est un artiste, il a des vues à prendre dans ce pays.

Le pêcheur regarda à nouveau l'élégant jeune homme, ses yeux gris eurent une expression de méfiance et de défi.

Cette expression fut fugitive; dès que Jules Beaussard fut embarqué, André, s'appuyant sur la gaffe, poussa vivement le bateau, il fallait ramer tant qu'on serait dans la passe et même plus loin car le vent n'était pas favorable au départ, la mer montait et refoulait la barque vers la terre, mais André était vigoureux, et moins d'un quart d'heure après, la voile fut hissée au mât, puis le pêcheur prit le gouvernail.

La mer était belle, une brise fraîche soufflait du nord-ouest, soulevant de petites vagues, qui reflétaient un ciel d'un bleu magnifique.

Le soleil s'abaissait lentement à l'horizon, colorant d'un rose vif de légers et vaporeux nuages.

Qu'on était bien à voguer sur ces eaux calmes, sous ce ciel clément.

Les Parisiens, si bruyants au départ, devenaient peu à peu silencieux et recueillis, impressionnés par cette grande paix.

### III

Dans un repli de terrain d'une petite

colline qu'on nomme la Falaisette, on trouve une maison basse, de peu d'apparence, bâtie en moellons blancs reliés par du ciment grossier, couverte de chaume, à pans très inclinés; à gauche, une petite cour qu'entoure une haie vive et dans laquelle picorent une dizaine de poules; à droite, un jardin potager bien entretenu où l'on voit s'élever quelques arbres fruitiers et aussi plusieurs buissons de roses et des touffes de romarin.

La maison se compose de trois pièces et d'un réduit où est le lit d'André.

On entre d'abord dans la cuisine, dont les ustensiles, peu nombreux, brillent d'une extrême propreté, ainsi que le carrelage de larges pavés.

Quelques escabeaux, une table et un bahut en merisier meublent cette pièce éclairée par l'ouverture du battant supérieur de la porte et par une étroite fenêtre.

Un filet de pêcheur étendu au dehors, dérobe au regard de vieux ceps de vigne qui couvrent une partie de la façade.

Marielle Lebrun est seule au logis.

Elle est debout devant une commode au-dessus de laquelle est placé un miroir; elle est dans sa chambrette.

Pour pénétrer dans cet appartement, il faut passer par la chambre de la mère Michelette.

La jeune fille est en train de rassembler avec effort dans sa petite main la masse de ses cheveux pour les tordre sur sa tête, puis elle se regarde avec satisfaction.

Elle s'est approchée si près du petit miroir que sa pure et fraîche haleine a terni d'une légère buée la surface de la glace: alors, elle trace de son doigt fuselé un nom sur l'humide vapeur.

Ce nom est celui de Georges.

Elle relit ce nom et murmure:

— Georges... il va venir... il faut que je sois belle pour lui plaire... est-il vrai qu'il m'aime comme il me le dit, mon Dieu, un tel bonheur est-il réservé à une humble enfant comme moi... Mais pourquoi douterais-je de lui... son sourire est aussi franc que son regard est doux... est-ce que je serais si heureuse s'il mentait... non... il dit vrai... l'amour lui



est venu au cœur comme il m'est venu à moi-même, sans le vouloir, sans le pressentir... Je l'ai aimé à son premier regard, tout s'est effacé dans mon cœur quand il a paru, ou du moins, j'ai encore de la bonne amitié pour André et sa mère... mère Michelette, il me semble que je l'aime autant, plus même, mais il n'en est pas de même d'André... Maintenant je redoute sa présence, je le fuis le plus possible, je me sens coupable envers lui car il m'aime aussi... pauvre André...

Elle ajoute en levant les yeux au ciel.

—Oh! mon Dieu, vous savez combien j'ai voulu résister, comme je me suis défendue contre cet amour qui envahissait mon être... vous le savez, mon Dieu, je ne voulais pas être ingrate, je me disais:

« André est beau, brave, courageux, sa mère a été la mienne; tout enfant, il a travaillé pour me nourrir, c'est lui que je dois, que je veux aimer, mais mon cœur n'a pas obéi à ma volonté et partout sur ma route je le revoyais, lui, triste et suppliant... Un jour est venu où je n'ai plus eu le courage de le fuir, où je l'ai laissé me parler de son amour, me donner de doux noms... Suis-je vraiment une fleur, une sensitive comme il me le dit, une enfant céleste bien au-dessus des gens qui m'entourent qui ne peuvent comprendre mes sentiments et que lui seul m'aime comme je mérite d'être aimée.

Il doit avoir raison, car depuis que je le connais, que je le compare à tous les autres jeunes gens, je le trouve de beaucoup supérieur. Tout me plaît en lui.

Elle interrompit ses réflexions pour écouter.

Quelqu'un venait d'ouvrir la porte de la cuisine.

Ce ne peut être la mère Michelette; comme chaque jour, elle est partie pour Cany, avec la laitière pour vendre la pêche et André était en mer; depuis quelque temps, il reste absent des cinq ou six nuits, il n'est parti que de la dernière, ce ne peut être lui, est-ce donc déjà Georges?

Elle traverse vivement l'appartement de la veuve Morrière et pénètre dans la cuisine.

—André! s'écrie-t-elle avec une sorte d'effroi à la vue d'un homme qui tient son béret à la main et s'essuie le front car il a marché rapidement.

—Eh bien! est-ce ainsi que tu me reçois, Marielle, dit le jeune pêcheur avec une certaine amertume, puis s'avançant:

—Viens m'embrasser, mignonne.

Elle lui tend son front sur lequel il dépose un fraternel baiser en disant:

—C'est aujourd'hui le vingt-trois juin, veille de la Saint-Jean, et j'ai pensé que la mère serait contente que je sois là pour la fête.

Marielle rougit.

Elle avait oublié que sa mère adoptive se nommait Jeanne.

Une terrible inquiétude s'empara d'elle. Georges de Valréaz doit venir... il ne faut pas qu'il se rencontre avec André... il faut le prévenir du retour du marin...

—Je vais courir demander un bouquet à Véronique, elle ne me refusera pas, dit-elle, ici nous n'avons que quelques roses, et mère Michelette n'aime pas que l'on dégarnisse ses rosiers.

Déjà, elle se dirige vers la porte.

—Attends donc, c'est à Cany que tu dois aller, dit-il en tirant un petit sac de toile de la poche de son pantalon, la saison a été bonne, j'ai été plusieurs fois vendre ma pêche à Dieppe ou à Fécamp et j'ai fait ma réserve.

Il atteint quatre pièces de cinq francs, puis reprend:

—La mère a besoin d'une jupe, voilà de l'argent... Lesouf à qui je viens de parler est parti atteler sa brique pour te conduire à Cany... tu achèteras aussi une brioche ou des biscuits, enfin une chatterie quelconque à ta fantaisie pour faire la fête, moi, pendant ce temps, je pousserai jusqu'à Paluel pour une commission que j'ai à faire à Gorlin, en route, je demanderai des fleurs à Véronique.

Marielle se tranquillisa.

Quand même André rencontrerait le Parisien dans le chemin de la Falaisette, il croirait qu'il descend à la mer, et sachant le pêcheur de retour, Georges ne viendrait pas à la maison où s'il y venait frapper après leur départ à tous deux, ce serait



sans danger, il n'en résulterait pour lui que le désagrément de remettre son entrevue avec elle à un autre jour.

Peut-être allait-elle l'apercevoir, la route qui conduit à Cany traverse Paluel et longe la côte par laquelle il descend de Janville.

Tout en se livrant à ces réflexions, Marielle avait posé son petit bonnet sur sa chevelure.

— Me voici prête, viens-tu André, demanda-t-elle, il y aura place pour toi dans la carriole de Lesouf, puisque tu vas à Paluel.

— Je préfère aller à pied, il y a longtemps que je n'ai exercé mes jambes; j'en profiterai pour donner un coup d'oeil aux prairies en passant.

— Comme tu voudras.

Elle ouvre la porte; personne ne se montrait ni dans le sentier qui descend sur la plage, ni dans celui qui monte sur la côte.

Elle se baissa pour renouer ses souliers qui n'en avaient nul besoin, mais elle ne pouvait se décider à quitter la maison en y laissant André.

Celle-ci parut sur le seuil.

— Dépêches-toi donc, Marielle, tu vas faire attendre Lesouf.

En disant ces mots, il eut l'air de s'engager dans le sentier tortueux qui montait au sommet de la Falaisette.

Marielle le regarda s'éloigner et quand il eut disparu, elle descendit en courant vers la mer.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que le pêcheur se montrait, il avait certainement guetté de loin le départ de la jeune fille.

En quelques grandes enjambées, il fut devant la maison.

— Enfin, murmure-t-il sourdement en repoussant la porte, elle est partie, et lui, il va venir... depuis que je l'ai vu sortir d'ici, quelle souffrance j'ai éprouvée.

De père en fils, les Morrière avaient été pêcheurs, de braves et honnêtes gens qui avaient toujours travaillé pour gagner le pain de chaque jour, car on ne s'enrichit guère à ce dur métier, mais on vit tranquille, tant que Dieu et la mer le permet-

tent, les moeurs de la plupart des pêcheurs sont simples et pures. Ils vivent, ne s'occupent de rien que de ce qui se mêle constamment à leur vie, la mer, le temps, les marées.

Le beau spectacle qu'ils ont sans cesse sous les yeux leur élève l'âme à leur insu et il est très rare qu'un vol ou une action déshonorante se commette parmi ces hommes au coeur loyal, aux façons brusques, tandis qu'au contraire ils se dévouent volontiers quand l'un d'eux est en péril.

S'ils parviennent à le sauver, c'est une joie, une allégresse dans tout le pays, trop souvent hélas ils ne reviennent pas, mais les autres pêcheurs viendront en aide à la veuve et aux orphelins.

Maintenant que ces belles grèves ont été découvertes par les touristes, que les baigneurs y viennent et que les côtes se couvrent de chalets en sera-t-il toujours ainsi; le contact des riches et des heureux de la terre ne gâtera-t-il pas les pauvres habitants des plages?

#### IV

On a frappé doucement.

André ouvre la porte et attire violemment à l'intérieur la personne qui se présentait puis refermant cette porte, il s'y adosse.

Il y eut un instant de silence entre les deux hommes qui se mesurèrent du regard.

L'extérieur des deux jeunes gens offrait un contraste saisissant.

L'un, d'une simplicité rustique, robuste comme le Dieu de la force, l'autre, distingué, élégant et d'un physique agréable, même joli.

André et Georges étaient doués d'avantages physiques tellement dissemblables que l'on ne pouvait établir entre eux de comparaison.

Homme du monde et par conséquent plus maître de ses impressions que le pêcheur, Valréaz dit d'un ton dédaigneux:

— Vous avez, monsieur, une singulière manière d'introduire les visiteurs.

En disant ces mots, il rajustait sa cra-



## La Fée des Coquillages

vate et lissait les revers de son vêtement.

—Nous avons à causer, fit Morrière d'une voix altérée.

—Vous pouvez quitter cette porte, je n'ai nulle envie de m'enfuir.

Et s'asseyant près de la table, le parisien ajouta.

—Je vous écoute.

—Monsieur, reprit André, à qui le calme de Valréaz faisait regretter sa brusquerie, je ne sais pas comme vous de grands mots, mais je suis incapable d'une mauvaise action, et vous en commettez une, vous, en voulant plaire à Marielle... Marielle si aimante et que j'aime avec passion.

Son père et le mien étaient voisins et amis, ils ont péri dans la même tempête.

Restée veuve, la mère de Marielle vint habiter notre maison avec sa fillette qui n'avait que trois ans.

Quinze jours après la catastrophe dans laquelle Lebrun et mon père avaient péri, la mère de Mariette mettait au monde un enfant mort, et allait rejoindre au ciel celui qui l'y avait précédée; la pauvre femme avait eu un trop violent chagrin, elle n'avait pu le supporter vu sa position.

La veuve de Michel Morrière avait aussi bien de la peine, elle pleurait tout en travaillant, mais elle avait deux enfants à élever et il fallait qu'elle remplace le père jusqu'à ce que je sois un peu plus grand, car j'étais trop jeune encore pour aller en mer.

Déjà je lui venais en aide et tout en m'occupant de la petite, j'allais aux crevettes, aux moules, les jambes et les pieds nus, un semblant de pantalon me couvrant à peine les genoux, la poitrine à l'air ainsi que les bras, je vivais autant dans l'eau que sur terre, nageant comme un poisson.

Jamais je ne boudais à la peine, s'il m'arrivait parfois un moment d'humeur, mère Michelette n'avait qu'à me dire:

“C'est pour la petite que tu travailles.”

Et je partais aussitôt le coeur joyeux pour la besogne commandée; ma récompense, mon bonheur étaient de la porter dans mes bras et d'aller me promener avec elle le long des falaises... Chère pe-

tite Marielle... qu'elle était gentille, alors, comme elle a grandi depuis, en qualités comme en beauté, car je l'ai vue grandir... mais ce que je vous raconte-là ne peut vous intéresser... J'ai voulu vous parler, vous dire que c'est un crime de la détourner de moi, car elle m'aimait avant de vous connaître, elle ne désirait rien, n'imaginait pas autre chose que l'existence de travail que je puis lui offrir et quelques rudes que fussent la pêche des coques ou les travaux de la maison, elle les trouvait doux, elle était satisfaite de prendre sa part du labeur; peines ou plaisirs, tout nous était commun... oh! ces souvenirs sont présents à ma pensée...

Sa voix s'était attendrie, il fit une pause.

M. de Valréaz grave et silencieux lui fit signe de continuer.

André reprit:

—Tenez, l'année dernière et au commencement de ce printemps, j'étais heureux comme un roi, comme un Dieu. Le dimanche, quand il faisait beau temps, nous avions pris l'habitude d'aller nous asseoir au pied du grand marronnier près duquel on passe en venant ici, là, je restais longtemps à la contempler, sa main s'appuyait souvent sur la mienne, nous parlions d'avenir, sans avoir parlé d'amour, je croyais en son coeur comme elle pouvait croire au mien.

Elle était frêle, je me disais:

“J'attendrai ses dix-huit ans pour me marier.”

Une larme brilla dans les yeux d'André qui continua:

—Pourquoi êtes-vous venu?... nous étions si heureux!...

Cela fut dit d'un accent si déchirant que Georges très ému se leva en disant:

—Mon ami, vous pourrez encore être heureux.

—Mais si elle ne m'aime plus... si c'est vous qu'elle aime... et il faut qu'elle vous aime pour mentir, pour se cacher de nous, enfin... depuis la semaine dernière que j'ai découvert cela je suis malheureux comme une frégate échouée... Tenez, continua-t-il d'un ton courroucé, rien ne m'ôtera de la tête que vous êtes resté ici, à vous ennuyer comme un marsouin



sur le sable, rien que dans l'idée de faire la cour à la petite... je sais bien que vous dites que vous êtes artiste... paysagiste... je ne sais quoi... j'en ai vu quelquefois dans le pays de ces messieurs-là, ils avaient toujours avec eux un tas d'attributs, qu'on ne vous voit jamais à vous.

Morrière s'animait en parlant et couvrait Georges d'un regard ardent.

—Qu'en savez-vous... me faites-vous espionner? demanda Valréaz.

—Et après... est-ce espionner que d'observer l'ennemi... vous voulez bien, sans scrupule, vous emparer de Marielle... oui, ajouta-t-il avec une colère croissante, depuis un mois, vous rôdez autour de la fillette comme le chat autour de la souris qu'il veut saisir... vous voulez profiter de son inexpérience, de la naïve tendresse qu'elle vous témoigne pour être aimé, et vous repartirez vers votre Paris sans vous soucier des chagrins que vous laisserez derrière vous, car vous n'épousez pas les paysannes, les pêcheuses sans le sou, vous, les messieurs de la ville, il vous faut pour femmes des demoiselles à grosse dot et bien éduquées... eh bien! s'écria-t-il en frappant sur la table de son poing fermé, cela ne sera pas... il faut que vous quittez le pays sans chercher à revoir Marielle ou sans cela, il arrivera un malheur.

Et André se dressa devant Georges de Valréaz de toute sa haute taille, mais le Parisien n'eut pas peur et plus irrité que troublé, il sentit se transformer l'attendrissement, qu'il avait d'abord ressenti au naïf récit du pêcheur, en hostilité.

—Des menaces!... vous osez me menacer...

—Oui, car si vous ne quittez pas ce pays, je vous tuera... oui, sur mon salut éternel je vous tuera...

Il avait saisi dans sa main large et nerveuse le poignet de Georges et le secouait rudement.

M. de Valréaz pâlit et cherchant à dégager sa main, il demanda:

—Quoi, vraiment!... vous voulez devenir assassin?...

—Assassin!... moi!... fit André en reculant avec un geste d'effroi.

—C'est vous qui le dites, mon cher... ne voulez-vous pas m'assassiner.

Puis, voyant l'abattement dans lequel était André, il continua d'un ton méprisant:

—Vous êtes un rustre, un brutal, mon cher et Marielle a raison de ne pas vous vouloir pour mari... vous la briseriez dans vos colères.

Puis, ouvrant la porte, il ajouta:

—J'aurais pu avoir pitié de vous, de cet amour si vrai, mais si je parlais maintenant, vous croiriez que j'ai peur et... je reste...

Il disparut et André, les poings crispés, s'écria:

—Il me faut la vie de cet homme que Marielle aime... oui je frapperai au coeur celui qui a brisé dans le mien l'affection sacrée qui était ma vie... c'est fatal...

Il se laissa tomber sur un escabeau avec accablement et cachant sa tête dans ses mains, il murmura:

—Il a raison... je suis un rustre, un brutal, il était ému, il allait me tendre la main... il serait parti et Marielle eût été sauvée... maintenant, elle est perdue pour moi, car plus que jamais, il cherchera à lui plaire, et moi, malheureux insensé, ai-je le droit d'oublier ma pauvre mère Michelette?...

Mon Dieu!... mon Dieu!... fit-il en dévorant ses larmes, c'est horrible d'aimer, la jalousie me dévore, me déchire et moi, qui d'ordinaire ne ferait pas de mal à un moineau, je me sens des fureurs de fauve contre ce jeune homme... je voudrais l'écraser, l'anéantir... je ne trouve pas d'autre moyen de préserver Marielle de ses roueries.

Il reste plongé dans d'amères réflexions, puis secouant la tête, il reprend:

—Marielle aurait horreur de moi, si elle pouvait deviner les sinistres projets qui roulent dans ma pauvre tête et me font rougir de honte.

Il y a des êtres qui ont de la chance, à qui tout sourit.

Marielle et moi, notre amitié date de l'enfance, je l'ai toujours aimée, protégée, et lui qui n'a rien fait, qu'elle ne connaissait même pas, il n'a eu qu'à paraître



pour lui plaire... il est vrai que c'est un beau monsieur et que moi, je ne suis qu'un pêcheur, un paysan, il a de beaux habits, qui sentent bon, et je n'ai que des hardes qui exhalent la marée... à elle ça lui plaît les colifichets, et c'est parce que ça lui plaisait que je me privais de fumer une pipe ou de m'acheter un foulard ou une cravate parce que je me disais :

“Economise le tabac et le reste, André fais mettre une pièce à ta vareuse au lieu de la remplacer par une neuve et elle durera encore cette année... avec l'argent, tu feras cadeau de quelques chiffons à ta petite amie... tu lui donneras une jupe, de fins brodequins pour aller danser avec toi aux fêtes des environs.”

Il s'attendrit.

—C'est que ma parure à moi, c'était elle... la voir gaie, c'était tout mon bonheur. Quand elle me disait :

“Oh! merci, André, regarde comme je serai belle avec ça.”

Je me sentais le ciel dans le coeur, et elle aussi était heureuse, plus même que maintenant; depuis que ce Parisien s'est abattu sur notre village, comme le malheur, Marielle est devenue grave et soucieuse, et dimanche, lorsque je lui ai donné mon dernier présent, un ruban bleu, pour mettre à ses cheveux, elle l'a à peine regardé, c'est que, ce que peut lui offrir André le pêcheur n'est plus assez beau désormais pour Marielle, il lui faut de plus beaux rubans, de ceux dont se parent les dames de la ville et qu'on paie si cher.

Il cache sa tête dans ses mains, des larmes muettes coulent à travers ses doigts.

V

Georges de Valréaz était sorti très irrité de la maison de la Falaisette.

La menace d'André avait détruit la gênéreuse impression qu'il avait un instant ressentie.

Les sentiments vrais et profonds le trouvaient toujours favorable et sympathique.

L'amour du pêcheur l'avait vraiment touché.

Maintenant, grâce à la maladresse d'André, il était résolu à ne tenir aucun compte ni de sa peine, ni de ses menaces.

Les jours qui suivirent sa conversation avec André Morrière, Valréaz avait rencontré Marielle plusieurs fois, et après bien des prières avait obtenu d'elle de venir causer dans un endroit peu éloigné de Veulettes, qu'il affectionnait par une de ces fantaisies poétiques particulières aux âmes romanesques.

Il rentra au château très satisfait de la promesse obtenue.

Il éprouvait une sensation délicieuse à la pensée que le lendemain il serait avec la mignonne Marielle, que nul ne viendrait déranger leur doux tête à tête.

—C'est aujourd'hui que Marielle me rejoindra à Port-Lucette, se dit Valréaz en s'éveillant, pour tromper mon impatience, je vais aller jusqu'à Sassetot, une promenade à cheval me fera du bien, puis je m'acquitterai en même temps de ce que Jules m'a demandé de faire dans sa dernière lettre, et qui est de visiter plusieurs de ses fermiers dont le bail finit à la Saint-Michel, de m'enquérir s'ils le renouvelleront; Jules m'a donné carte blanche pour promettre les réparations que je jugerai nécessaires, je dois me rendre compte si les récoltes s'annoncent bien, enregistrer les plaintes et doléances des fermiers, toucher chez l'un d'eux un arriéré de six cents francs.

Après s'être habillé et avoir pris un léger déjeuner, Georges donna l'ordre de seller un cheval, puis il prit la route de Malleville-les-Grés, où Jules Beaussard possédait une ferme.

Il était près de midi quand il arrivait en vue de Sassetot-le-Mauconduit, là, il consulta son carnet, s'informa où se trouvait la ferme de M. Beaussard, exploitée par Siméon Anquetil.

—C'est à Saint-Martin-aux-Buneaux, lui répondit-on.

Il fait prendre à Raph le chemin qu'on lui indiquait, mais l'arrête bientôt et regarde autour de lui.

Là-bas, l'église, sur le côté un rideau de peupliers, puis ces maisonnettes, ce moulin perdus dans la verdure, sont d'un ef-



fet charmant.

—Si j'étais peintre, dit-il tout haut, je prendrais un croquis.

Devant lui, à quelque distance, de grands marronniers forment une voute sombre, il rend la main à son cheval et s'engage sous cette voute où règne une délicieuse fraîcheur.

Au bout de cette avenue, Georges vit se dresser devant lui les bâtiments de la ferme de Siméon Anquetil.

Celui-là était à son aise, et si Jules Beaussard avait voulu, il aurait acheté les terres qu'il exploitait depuis si longtemps, mais les Beaussard ne voulaient pas vendre; c'était du bien de famille, ils y tenaient.

Devant la porte, assis dans un grand fauteuil de paille, Siméon Anquetil regardait d'un air indifférent l'étranger qui descendait de cheval.

Dans la cour, les poules picoraien, le chien aboyait, et les garçons de ferme dételaien leur attelage.

Georges s'approcha du vieillard et exposa le but de sa visite.

—Monsieur Jules Beaussard nous fait toujours le plaisir de déjeuner à la ferme quand il vient, j'espère que vous nous ferez cet honneur, dit Siméon.

—Certes, répond Valréaz, dont l'estomac criait famine, j'accepte votre gracieuse invitation, votre bon air de Normandie m'a donné appétit.

—Moi, c'est cette savoureuse odeur de soupe qui m'ouvre l'estomac, fit Siméon, en tournant la tête du côté de la cuisine.

Il se leva péniblement, car il était très vieux et n'était plus que le maître honoraire de la ferme; c'étaient ses fils qui commandaient tous les travaux.

Un petit domestique avait pris le cheval de Valréaz et l'avait conduit à l'écurie.

Dans la cuisine, Simonne, la femme du fils aîné de Siméon, allait et venait, donnant à la servante des ordres clairs et précis, vite exécutés, car la jeune femme savait se faire obéir.

En l'honneur de l'étranger on mit une nappe et on se servit des assiettes fleuries.

Chacun vint prendre sa place, et Simonne apporta la lourde soupière remplie d'un

potage fumant que le Parisien mangea avec un appétit de laboureur, grâce à sa promenade matinale.

Chacun quitta la table et Siméon Anquetil lui-même avait tenu à montrer à Valréaz les terres les plus proches de la ferme.

—Voilà de beaux blés et de belles avoines, la récolte promet d'être abondante, disait le vieux fermier en contemplant ses champs d'un oeil satisfaisant, et il énumérait avec complaisance ce que pourrait produire de quintaux cette avoine et ce froment.

Georges de Valréaz ne contemplant la nature que par son côté artistique, les champs remplis de récoltes ne charmaient son regard que par la variété des tons, quant au grain qu'elles pouvaient produire, il s'en souciait peu, aussi était-ce distraitement qu'il écoutait le paysan.

Depuis quelques minutes, il ne prêtait même plus aucune attention à ce que lui disait celui-ci, il regardait une femme qui s'avancait à pas lents dans l'étroit sentier qu'ils suivaient eux-mêmes et qui traversait les champs.

Malgré la pâleur et la maigreur de son visage, elle était encore belle, mais rien de vivant n'animait ses traits, ses yeux étaient fixes et sans éclat; elle était bizarrement vêtue d'une robe de toile noire et blanche, un morceau de rideau de mouseline couvrait sa tête commè un voile.

—Quelle est cette femme?... demanda le Parisien quand elle ne fut plus qu'à quelques pas d'eux.

—C'est Lory la folle, répondit le paysan, puis s'adressant à elle:

—Bonjour Lory, bonjour ma fille, tu vas à la ferme...

—Ah! fit Valréaz avec compassion, c'est une pauvre folle, mais comment se fait-il qu'on la laisse ainsi errer sur les routes, sa famille ne veille donc pas sur elle.

—Elle est inoffensive, elle n'a jamais fait de mal à personne, quant à sa famille, la pauvre fille n'avait que son père et il est mort.

—Où habite-t-elle?... qui la nourrit?...

—Ma bru n'oublie jamais de mettre de côté la part de Lory qui était une de ses



compagnes, et quand la pauvre fille est un jour ou deux sans venir à la ferme, Simonne lui porte ou lui envoie par une servante, du pain, des oeufs, des provisions enfin.

Pendant que les deux hommes échangeaient ces quelques mots, la folle s'était arrêtée devant eux.

Elle regardait le jeune homme soudain, son regard eut un éclair, sa physionomie s'anima, on voyait à la contraction de ses traits qu'elle faisait des efforts pour réveiller dans sa mémoire des souvenirs endormis, car elle murmura en s'approchant davantage encore, au point de palper les vêtements de Georges.

—Comme il est joli... comme il lui ressemble... oh! oui, c'est lui... lui, mon bel ami...

Elle se pressa contre Valréaz.

—Elle est donc devenue folle par amour, fit-il en repoussant doucement l'insensée.

—Abandonnée par un homme de la ville, la malheureuse a perdu la raison, dit le vieux paysan avec tristesse.

Puis il ajouta en essayant d'entraîner la pauvre femme dans la direction de la ferme:

—Allons, Lory, tu gênes monsieur, il ne te connaît pas... va manger plutôt, va, tu as faim...

—Faim... c'est vrai... Lory a faim, dit-elle en inclinant la tête d'un geste brusque, puis, relevant les yeux sur le jeune homme, elle reprit d'un ton tendre et mélodieux:

—Léon! Léon! vous étiez bon et quand j'étais vivante vous m'aimiez... vous me promettiez de m'aimer tant que la mer battra le pied de nos falaises, tant que le ruisseau coulera dans la prairie... la mer vient chaque jour caresser la base de nos roches, le ruisseau coule toujours et vous êtes parti... et vous m'avez oubliée c'est pour cela que je suis morte.

Elle continue en étendant les bras vers Valréaz qui commençait à être ennuyé de la scène inattendue qui avait lieu.

—Ne te souviens-tu pas que nous devions échanger nos anneaux à l'autel de Notre-Dame-de-Sassetot, comme nous avions échangé nos coeurs sur la falaise le jour

de la fête de la Vierge.

—Je ne l'ai jamais entendue en dire si long, fit Siméon.

Lory poursuivit avec lenteur:

—As-tu oublié tes promesses, tes serments... et la maison du douanier, ce frais abri garni de fleurs, où tu aimais à te reposer et que tu disais être plus précieux pour toi qu'un pavillon d'or et de marbre... Je me souviens de toutes tes paroles:

“Lory, me disais-tu, si Dieu m'avait fait roi, c'est sur ton front radieux que je voudrais déposer ma couronne.”

Et tu avais des larmes de tendresse dans les yeux, pourtant tu as tout oublié pour voler à d'autres amours, et moi, j'ai pleuré toutes mes larmes, car il faut souffrir pour en mourir, vois-tu, et j'ai bien souffert puisque je suis morte... Tu es toujours jeune et beau, toi, et ton front sans rides est entouré de boucles de soie...

Regarde mes joues creuses et mes yeux sans éclat.

Tu ne me dis rien, Léon, ne reconnais-tu plus Lory Périn et ne reviens-tu pas pour la conduire à l'autel.

Elle sanglote et enlace le jeune homme de ses bras.

—Revenez à vous, pauvre femme, je ne suis pas votre Léon, fit Valréaz en essayant de dégager son bras que l'insensée a repris.

—Allons, laisse-nous Lory, va-t-en, tu n'es pas morte, ma fille, c'est ton père que le chagrin a tué, prononce le vieux paysan.

Les bras de la folle retombent le long de son corps.

—Ah! s'écrie-t-elle, mon père est mort et je suis seule... seule désormais...

Elle cache sa tête dans ses deux mains et s'accroupit dans l'herbe en pleurant.

—Si cette femme avait les soins d'un savant aliéniste, elle retrouverait la raison, murmure Valréaz.

—Peut-être bien, fait le vieillard, reste à savoir si ce serait un bien pour elle.

—Pourtant...

Un signe du paysan arrête la réflexion du jeune homme.

La folle s'était redressée, ses yeux étaient redevenus fixes et ternes, son esprit était



retombé dans les ténèbres de la nuit.

Elle drapa les plis de son étrange voile autour de ses cheveux bruns et reprit le sentier en disant :

—Lory va chercher du pain chez Simonne, Lory a faim... Lory a bien faim...

Valréaz la regarda s'éloigner d'un air pensif, puis, quand elle eut disparu au détour du sentier, les deux hommes reprirent leur marche dans la direction opposée.

—La position de cette pauvre fille est navrante, et, malgré vos bontés pour elle, elle n'a pas des soins que nécessiterait son état; elle a certainement eu un éclair de lucidité quand vous lui avez parlé de son père... elle n'a pas plus de vingt-cinq ans et à mon avis ce serait un crime de ne point tenter de la guérir.

—L'arracher à ses falaises, c'est la tuer sûrement.

Et Siméon Anquetil ajouta :

—Nous avons essayé de la garder à la ferme pendant les grands froids de l'hiver, mais inutile, si vous voyez comme elle est agitée et chagrine quand on l'empêche d'aller et venir où elle veut; coûte que coûte, il fallait qu'elle aille le long des falaises, et puis, l'on n'est pas heureux dans ces maisons-là; dans notre village au moins, elle a des amis, si elle faisait du mal, je comprendrais, mais elle est douce comme un agneau.

—N'en parlons plus, quoique je pense que, rendre la raison à un fou, c'est lui redonner la vie, c'est ressusciter un mort, mais laissons cela et dites-moi... celui qu'aimait cette pauvre fille n'a jamais reparu ici... comment l'avait-elle connu?...

—Ah! fit Siméon en riant, vous grillez d'envie d'entendre l'histoire de Lory Périn, je vais vous conter ce que j'en sais; ce n'est ni long, ni bien intéressant.

—Elle m'intéressera, j'en suis sûr.

Tout en causant, les deux hommes avaient gagné un petit tertre qu'ombrageaient de gros tilleuls.

—Ça fait du bien de se reposer un peu, opina le fermier en s'asseyant avec satisfaction et, s'épongeant le front avec son mouchoir à carreaux rouges et jaunes.

—On est bien là pour écouter, répondit Valréaz, en s'étendant de tout son long

sur l'herbe courte et verte comme un frais gazon.

Siméon Anquetil toussa, se moucha et commença son récit.

VI

Auguste Périn était douanier, mais un douanier dont la réputation de finesse et d'habileté était connue bien loin.

Il avait perdu sa femme et vivait seul avec sa fille, Lory, dans une petite maisonnette sur la falaise.

Lory avait alors dix-sept ans, et chacun dans le pays parlait de la beauté de la fille de Périn; plus d'un garçon de Saint-Martin n'avait d'autre promenade, le dimanche, que de grimper sur les falaises dans l'espoir d'apercevoir un instant la jolie fille du douanier.

Lory ne semblait pas savoir qu'elle était belle, elle ne faisait pas attention aux amoureux, elle ne pensait qu'à être agréable à son père, à raccommoder son linge, ses effets.

La propreté et l'ordre régnaient dans la demeure de Périn; la jeune fille trouvait toujours quelque chose à donner aux pauvres qui s'adressaient à elle, on vantait sa timidité, son chaste maintien, enfin, tout le monde n'avait qu'une voix pour la louer et en dire du bien.

Mon fils Octave rougissait et pâlisait quand on prononçait devant lui le nom de Lory et je me disais :

“ J'aurai une bien jolie bru... car la petite venait à la ferme chercher du lait, des oeufs, et quand Octave était là, c'était toujours à lui qu'elle s'adressait de préférence.

Auguste Périn était un ami, il était rare que nous n'allions pas faire, le dimanche, notre partie de piquet ou de bésigue, pendant que Lory brodait ou travaillait à quelque colifichet comme affectionnent toutes les femmes, en babillant avec ma fille et Simonne, ses deux plus chères compagnes, mais, voyez-vous, monsieur, l'homme ne peut jamais compter sur rien ici-bas; marier Octave et Lory, eût été notre satisfac-



## La Fée des Coquillages

tion, à Périn et à moi, dit Siméon Anquetil d'un ton sentencieux.

—Votre fils est-il marié? demanda Georges de Valréaz.

—Il s'est établi au loin, après avoir été soldat, et Lorry est folle.

Il soupire et reprend:

—Comme je vous l'ai dit, la maison de Périn était seule, et isolée, sur la falaise, aussi la jeune fille y était presque toujours seule.

Comment fit-elle la connaissance de l'étranger... je l'ignore...

Etant en villégiature aux petites Dalles, avait-il entendu parler de la jolie fille du douanier et avait-il voulu la voir?... c'est possible...

Parcourait-il simplement en touriste nos falaises, quand le hasard lui fit rencontrer Lory, toujours est-il que le bruit se répandit dans Sassetot que la petite Périn avait un amoureux, et que cet amoureux était un beau monsieur, un étranger, un citadin qu'on rencontrait chaque jour sur nos falaises.

D'abord je ne voulus pas le croire; comme la chasse venait d'ouvrir et que le jeune homme avait toujours un fusil et un chien, ça pouvait être le gibier très abondant dans ces parages qui l'attirait.

La jeune fille avait beaucoup d'admirateurs, le jeune étranger eût beaucoup d'envieux, on guetta, on observa, et on fut bientôt convaincu que Lory aimait.

Ce bruit parvint aux oreilles du terrible douanier, sa colère fit trembler, car Périn, assez bienveillant d'ordinaire, devenait comme un lion en courroux, quand il était irrité, et il n'entendait pas que sa fille se laisse faire la cour avant qu'il n'eût lui-même choisi et présenté un promis; il comptait sur une obéissance passive de la part de Lory, comme il avait eu jadis de ses soldats; il avait servi.

Un jour qu'on le croyait parti au loin, il revint et trouva près de sa fille le jeune homme qu'il menaça de tuer comme un chien enragé; il accabla Lory de reproches, lui défendit sous peine de malédiction de revoir son amoureux, et, à partir de ce moment, il devint très dur pour l'enfant qui n'avait jamais connu que sa ten-

dresse.

Ce fut une grande faute de Périn, car Lory trouva sa conduite injuste et cruelle, elle croyait en la loyauté, en la pureté de l'amour et des intentions de Léon qui parlait de demander sa main.

D'abord, elle aimait et on ne peut éteindre l'amour dans un coeur comme on éteint le feu dans l'âtre.

Semblable à l'arbre qui jette dans le sol des racines plus profondes quand les vents se déchainent plus furieux contre sa cime, l'amour qu'on lui défendait n'en devint que plus ardent.

Elle avait espéré que la colère de son père s'éteindrait et qu'elle pourrait plaider la cause de Léon, mais elle dut bientôt abandonner cet espoir; Périn refusa impitoyablement d'entendre seulement prononcer le nom de l'homme qu'il détestait.

Malheureusement, Périn ne pouvait pas veiller sur sa fille quand il était à son poste et Léon savait l'heure où Lory était seule.

Elle dut d'abord essayer d'obéir à la volonté paternelle, refuser d'entendre à nouveau cette voix qui lui faisait battre le coeur, mais Léon ne tarda pas à lui persuader qu'il mourrait de douleur s'il cessait de la voir.

Cet amour devint pour elle une source de douleur; il était facile de voir que le chagrin lui rongait le coeur, ses yeux étaient souvent noyés de larmes, et on ne retrouvait plus sur ses lèvres son sourire si charmant.

C'est que la pauvre fille regardait comme une faute grave sa désobéissance aux ordres de son père, pourtant la pensée ne lui venait même pas de cesser de voir le bien aimé.

Léon! c'était le rayon de soleil qui venait égayer sa vie, qui compensait bien des jours sombres.

Quelques temps se passèrent ainsi, Périn témoignait plus d'amitié à sa fille et ces doux rayons de tendresse paternelle réchauffaient le coeur de la pauvre enfant qui prit la résolution de se jeter aux pieds de son père et de lui révéler le secret de ses amours.

Nous laisserons Siméon Anquetil conti-



nuer son récit à Valréaz et nous expliquerons les événements qui s'étaient passés, événements dont tous les détails n'étaient pas connus du fermier.

L'hiver venait et les visites du bel étranger se faisaient plus rares.

Inquiète, Lory lui dit dans une de leurs entrevues :

—Dieu seul jusqu'à présent a été témoin de nos serments, l'amour te fait un devoir de demander ma main... mon père m'a rendu sa tendresse, il ne te la refusera plus.

Mais Léon se récria :

—Y penses-tu... affronter de nouveau la colère de ton père... oh non...

—Je l'affronterai seule et le jour où tu te présenteras ici, mon père te tendra la main.

—Ne lui révèle rien avant de me revoir, reprit Léon, car avant de te demander à ton père, il faut que j'obtienne du mien l'autorisation de t'épouser... et je ne dois pas te cacher que mon père est très ambitieux pour mon avenir... je ne sais vraiment pas comment lui dire que je veux pour femme la fille d'un douanier.

En entendant ce langage nouveau, Lory était devenu pâle comme la mort, les larmes inondaient son visage.

Elle se leva, grave et digne, puis refoulaient ses pleurs, elle dit :

—C'est la première fois que vous me parlez ainsi, Léon; rien, disiez-vous, ne devait, de votre côté, s'opposer à notre bonheur.

—Mais, ma chère enfant, je ne pouvais pas te dire, j'ignorais, moi-même, que mon père voulait me marier à sa pupille...

Lory l'interrompit, vibrante d'émotion et de douleur :

—Vous ne pouviez ignorer les idées de votre famille... vous les connaissiez parfaitement... ne dites pas non... vous mentiriez... Comment nommez-vous alors votre conduite envers moi... vous ne pouvez m'épouser, mais comment nommez-vous votre refus après m'avoir fait perdre l'affection de tous ici.

—Calmez-vous Lory... calmes-toi, je t'aime toujours et je tiendrai mes serments, donne-moi du temps... rien ne presse... pourquoi parler sitôt à ton père.

—Par pitié, Léon, je ne puis plus vivre ainsi, je vous le jure, il faut... je veux parler à mon père... parles au tien, obtiens son consentement... dis-lui combien je t'aime, combien nous nous aimons, dis-lui qu'il n'y a jamais eu de tache dans notre famille, que mon père est un ancien soldat...

—Dans dix jours, je reviendrai... Je te demande dix jours pour obtenir le consentement de mon père, puis nous nous jetterons ensemble aux pieds du tien.

—Soit, pendant dix jours encore, je garderai le silence, mais pas plus, n'est-ce pas, car sa tendresse s'alarme de mon teint pâle et des larmes qu'il surprend dans mes yeux; c'est qu'avant de te connaître, vois-tu, j'étais joyeuse, je chantais du matin au soir comme l'alouette légère chante en s'élevant dans le ciel bleu.

Pauvre père! il s'inquiète, il m'interroge et il faut mentir... toujours mentir... cela devient pour moi un supplice au-dessus de mes forces... oh! Léon, fais que je n'aie plus à lui cacher notre amour... notre amour dont je serais fière si je pouvais m'appuyer à ton bras...

Le jeune homme lui fit de nouvelles promesses, puis il partit.

Lory le regarda s'éloigner triste et sombre, songeant avec angoisse à l'avenir de son amour; le profond soupir qui s'échappa soudain de sa poitrine témoignait assez du peu d'espoir qu'elle avait de voir le ciel s'éclaircir pour elle.

La journée qui devait ramener Léon s'était passée; la nuit qui suivit, Lory, la passa priant et pleurant, étouffant ses sanglots pour ne point troubler le repos du vieux douanier, qui se réjouissait de passer une nuit dans son lit, ce qui lui arrivait rarement.

Ce fut heureux pour la jeune fille que Périn partit dès le matin pour les Petites-Dalles où il devait rencontrer le lieutenant de la douane, son chef direct, car il se fut certainement aperçu et alarmé, du



## La Fée des Coquillages

visage bouleversé de Lory.

Elle était donc seule au logis quand on lui remit une lettre.

Le coeur lui battait bien fort, à la pauvre fille, en déchirant fébrilement l'enveloppe.

Elle pressentait un malheur.

Voici ce que l'infidèle lui écrivait :

“ Ma famille n'a rien voulu entendre et “ a disposé de moi, je dois me résigner à “ épouser ma cousine.

“ Pardonnez-moi, Lory, et au lieu de “ maudire votre malheureux ami, suivez “ son conseil.

“ Ne dites pas un mot à votre père de “ moi... donnez-lui plutôt la satisfaction “ de vous marier, selon son désir, à un “ habitant de Sassetot.

“ Je vous aimais, moi aussi, mais la “ raison parle aujourd'hui plus haut que “ mon amour et je vous dis adieu, ma “ chère Lory...”

Après la lecture de cette lettre cruelle, Lory resta quelques instants muette, une sueur glacée mouillait ses tempes, elle passa la main sur son front moite et murmura d'un accent brisé :

— Oh ! non... non... je n'accepte pas de vivre après cet abandon...

Eperdue de douleur, les yeux brillants de fièvre d'exaltation, elle sortit de la maison et se mit à courir, descendant la falaise comme une biche craintive, puis se glissa dans l'escalier taillé en plein roc, qui est une des curiosités de Saint-Martin-aux-Buneaux.

Quelques secondes après, elle était au bord de la mer.

Celle-ci descendait.

Lory marche sur les pierres couvertes d'épais varech, jusqu'à ce que la vague soit assez forte pour l'emporter, alors, levant ses bras au ciel dans une ardente supplication, elle s'écria :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! pardonnez-moi et protégez mon père... faites qu'il ne me maudisse pas...

Au moment où Lory disparaissait roulée, par les vagues, un cri avait retenti poussé par un tout jeune homme de dix-sept ans environ, qui pêchait au filet et dont la barque venait de paraître.

Il se jeta à la mer, plongea et ramena Lory dans son bateau.

Elle était sans connaissance.

Des pêcheurs de moules de Saint-Martin, qui arrivaient à cet instant, aidèrent le brave enfant à reporter la jeune fille, toujours inanimée, dans sa demeure.

Quand elle revint à elle, elle était folle.

Le récit de Siméon Anquetil avait intéressé le Parisien.

— Pauvre fille, murmura-t-il.

Il y eut un silence, puis Georges de Valréaz demanda :

— Et ce Léon, qu'est-il devenu ?

— Je l'ignore... ce que je sais, c'est que Périn est mort de chagrin sans le connaître, et avec le regret de n'avoir pu venger sa fille.

Après ce malheur, mon pauvre ami avait donné sa démission, il s'était fait le gardien de la folle, et la suivait partout comme un chien fidèle.

— Dans sa folle, Lory n'a jamais renouvelé sa tentative de suicide ? questionna Georges.

— Jamais...

— Il y a longtemps que son père est mort ?

— Nous arrivons dans la cinquième année... maintenant je vous ai narré l'histoire de la jolie fille du douanier, nous allons rentrer, dit Siméon, en s'aidant de son bâton pour se remettre sur ses jambes.

Le Parisien était déjà debout.

— Cette histoire est bien triste... pauvre fille !...

Et Georges, atteignant quelques pièces d'or, les tendit au fermier en disant :

— Vous voudrez vous charger de lui procurer quelques douceurs, soit des vêtements, soit du bois pour l'hiver... j'ignore ce qui peut être utile à cette malheureuse.

— J'accepte pour elle, merci, fit le paysan en recevant les pièces d'or dans sa large main, mais j'y songe... vous devez connaître celui qui a repêché Lory.

— Moi !...

— Oui, c'est un habitant de Veulettes, son père a péri en mer, il se nomme André Morrière.



Valréaz eut un léger tressaillement.

—André Morrière, répéta-t-il, en effet, je le connais...

—C'est un bon garçon, reprit Siméon qui ne remarqua pas l'hésitation de Georges, un bon fils, car bien jeune il a travaillé pour sa mère..., il vient de temps en temps voir Lory, il apporte ou envoie du poisson à la ferme pour elle, et je me souviens que ce pauvre Périn me disait peu de temps avant d'aller faire le grand voyage.

"Ami Siméon, j'ai plus d'un regret en partant; le premier de tous, c'est de quitter ma Lory, puis de partir sans avoir pu récompenser le brave garçon qui l'a retirée de la mer; si j'avais de la richesse, je lui aurais certainement fait sa part."

"Il ne vous demande rien, que je lui répondais."

"Non, mais justement parce qu'il est fier et courageux, parce qu'il se débat bravement contre la misère, je voudrais pouvoir lui aplanir un peu les aridités de l'existence, la vie des pêcheurs est rude, ils n'arrivent guère à donner l'aisance à ceux qu'ils aiment, à moins qu'on ne leur aide un brin."

Tout en parlant, les deux hommes étaient arrivés à la ferme.

Une demi-heure plus tard, Valréaz sautait en selle et reprenait au galop la route qu'il avait suivie le matin.

### VIII

Georges de Valréaz arriva le premier au rendez-vous, à Port-Lucette.

Il était sombre, pensif, une tendre mélancolie baignait ses yeux, qui étaient très beaux et lui donnait un charme de plus.

Il s'assit au penchant de la falaise et resta longtemps dans une attitude méditative, le regard perdu vers l'immensité de la mer.

Les premières étoiles se levaient dans le ciel quand Marielle arriva, essoufflée et tremblante, toute rose de la course rapide qu'elle venait de faire.

—Je vous ai fait attendre, dit-elle, mais

je n'ai pas voulu m'éloigner avant que mère Michelette ne soit endormie.

Et elle ajouta:

—Je ne vais pas rester longtemps, car c'est très mal ce que je fais là... je n'aurais pas dû venir... mais j'ai eu peur de vous faire trop de peine... vous semblez attacher un si grand prix à ce rendez-vous...

Georges lui avait pris les mains avec tendresse, et doucement, à petits pas il la conduisit à l'abri de la maisonnette.

Il la fit asseoir sur un tertre de gazon et s'assit à ses pieds.

S'il eut levé les yeux vers le haut de la petite maisonnette qu'il croyait inhabitée, il eût aperçu à l'étroite lucarne, une tête d'homme dont les yeux brillaient d'une sombre résolution et dont la main était armée d'un gros pistolet à deux coups.

Quoique vieille et ancienne, cette arme n'en était pas moins dangereuse dans une main adroite et robuste comme celle d'André Morrière.

—Marielle, dit Georges gravement, je vous avais attirée ici, loin de tous, pour vous dire combien je vous aimais, et pour vous faire des serments mensongers.

—Que voulez-vous dire, fit la jeune fille en se reculant un peu.

—Remettez-vous, chère enfant, et causons comme de vieux amis... vous me croyez votre ami, n'est-ce pas? demanda-t-il, lui reprenant la main.

—Si je le crois, répartit la fillette avec un sourire, serais-je ici sans cela... tenez ma présence à cette heure du soir, en ce lieu isolé, vous dit-il, mieux que des paroles, toute votre influence, car elle prouve que votre volonté est ma foi et que les autres amitiés n'ont plus de pouvoir sur moi... Je ne trouve pas comme vous des mots pour vous dire que je vous aime; ce que je sais seulement, c'est que je donnerais ma vie pour vous épargner une douleur, un chagrin...

—Pauvre Marielle! soupira Valréaz dont les joues pâlirent et dont les yeux se mouillèrent.

—Eh bien! fit-elle avec un sourire espiègle, c'est tout ce que vous trouvez à me répondre, vous qui me parlez avec tant



d'éloquence, qui me dépeignez l'amour si beau...

—Oui, Marielle, il est beau quand il est sincère, mais non quand il n'exprime que des lâchetés.

—Que dites-vous, mon Dieu...

Et Marielle regarde le jeune homme avec un peu d'effroi.

Lui, reprend avec effort

—Oui, c'est une lâcheté que de tromper une enfant pure et innocente comme vous, heureuse d'un bonheur qui venait de Dieu, et de lui ravir ce bonheur...

—Oh! fait-elle, comme suffoquée.\*

—Ecoutez-moi, petite amie... Vous êtes si fraîche, si jolte, que votre beauté m'a donné le désir de vous plaire et de vous tromper; c'est dans ce but que je vous ai attirée ici.

La jeune fille le regardait d'un air stupéfait.

Valréaz poursuivit:

—Sans la rencontre bizarre que j'ai faite à Sassetot, d'une pauvre jeune fille...

—Lory, la folle, interrompit la petite pêcheuse.

—Oui, Lory la folle, eh bien! sans cette rencontre qui m'a fort impressionné je vous aurais fait des serments comme elle en reçut.

A Paris, au sein de ma famille, je vous eus vite oubliée et vous n'eussiez été dans ma vie qu'un souvenir fugitif...

—Mon Dieu! Mon Dieu! c'est horrible... est-ce bien vous que j'entends, s'écria Marielle en couvrant son visage de ses deux mains.

Georges reprit d'une voix qui tremblait un peu:

—Chère enfant... vous allez m'en vouloir de vous faire souffrir, vous croyez peut-être que je vous torture à plaisir... non Marielle, et je souffre moi-même, je vous assure, de vous faire ces aveux, mais j'obéis à un sentiment de loyauté, d'honneur, dont vous apprécierez plus tard la noblesse et la générosité.

—Croyez-moi, Marielle, défiez-vous des habitants des grandes villes, oiseaux de passage qui, comme les papillons qu'attirent les suaves parfums de la rose, viendront tourbillonner autour de votre beau-

té.

Comme le papillon, eux aussi ont des ailes et volent de fleur en fleur.

—Oh! vous n'avez pas besoin de me dire: défiez-vous, fit Marielle avec amertume, maintenant je douterai de tout ici-bas.

Valréaz repartit vivement.

—Que Dieu vous garde de douter de l'amour, Marielle; L'amour, il existe fort et puissant pour vous dans le coeur d'un honnête homme, dans le coeur du compagnon de votre enfance... il vous aime lui, et vous n'avez pas à craindre jamais son abandon, il n'aspire qu'à vous donner son nom comme il vous a donné son coeur.

—Pauvre André, soupira la jeune fille.

Il continue d'un accent tendre et vibrant.

—Oui, il vous aime de cet amour profond, immense qui s'empare de toute la vie... ne doutez pas de l'amour d'André, Marielle, plus que vous ne doutez du soleil qui le matin tire les falaises de la nuit, qui au milieu du jour les anime de ses rayons ruisselants et qui, le soir, dore encore leurs sommets en leur disant: adieu... Devenez sa compagne, la mère de ses enfants... Dieu vous offre le bonheur dans la réalité, ne le cherchez plus dans de vaines chimères...

André est beau, brave, courageux, si quelque chose vous froisse dans ses manières brusques et rudes, dites-le lui franchement, il vous aime assez pour modifier ce qui peut vous déplaire.

—Je me souviendrai de vos conseils, monsieur, dit la jeune fille d'une voix brisée, retenant difficilement les sanglots qui lui montaient à la gorge, et si je ne parviens pas à vous oublier, je vous promets de ne chercher le bonheur qu'au village... adieu, monsieur, adieu... quoique vos paroles m'ont fait bien du mal, je ne vous en veux pas et le souhait de Marielle est que vous soyez heureux.

—Merci, Marielle, adieu, car je pars demain.

Elle pleure.

Georges fait un mouvement, aussitôt réprimé pour attirer contre sa poitrine l'adorable fillette, puis prenant la main qu'elle lui avait tendue, il la presse sur ses lè-



vres avec attendrissement.

La nuit étendait ses voiles autour d'eux, les falaises n'étaient plus éclairées que par la vague lueur des étoiles.

Il reprit doucement :

—Maintenant que je ne veux plus être qu'un ami pour vous, un ami sincère, permettez-moi de vous accompagner jusqu'à la route de Paluel, je ne voudrais pas vous laisser aller seule à cette heure tardive sur les falaises.

—Je n'aurais pas peur ce soir, murmura-t-elle.

Elle se met à gravir la colline, Georges marchait à ses côtés.

Ils parcoururent ainsi, sans échanger une parole, le sentier étroit qui domine la mer et qui conduit de Port-Lucette à Veulettes.

Arrivés au bas de la dernière colline, là où commence la plage de Veulettes, Marielle dit tristement :

—La petite pêcheuse de coques se souviendra encore de vous lorsque vous l'aurez déjà oubliée, à Paris... adieu, monsieur... adieu pour toujours...

Elle sanglota et s'enfuit en courant.

Georges la suivit de loin encore quelques minutes, puis il s'arrêta et la regarda s'éloigner.

Il lui semblait que son cœur s'élançait vers elle pour la ressaisir, car lui aussi l'aimait.

Marielle avait repris le chemin de la Falaisette, Georges revint alors lentement sur ses pas pour reprendre la route de Paluel et regagner Janville.

Debout sur la haute falaise, dominant la vallée, André Morrière, le bras tendu dans la direction de Valréaz, disait :

—Je te haïssais et je rêvais ta mort, mais maintenant... oh! maintenant, foi d'homme et de marin, je donnerais la moitié des années que Dieu m'accordera pour pouvoir un jour acquitter la dette de reconnaissance que je contracte aujourd'hui envers toi...

Un quart d'heure plus tard le pêcheur qui avait dissimulé sa barque au pied d'une roche, non loin de Port-Lucette, la remettait à flot et prenait le large.

On le croyait parti depuis le matin à la

pêche.

Quand il fut en pleine mer, André tira de sa vareuse de laine, le lourd pistolet dont nous avons parlé et le lançant dans les flots :

—Va, je n'aurai plus besoin de toi pour me débarrasser des misères de cette vie.

Puis, appuyant sa large main brunie sur sa poitrine, il continua :

—Quelque chose me crie que je serai un jour aimé... heureux...

.....

Le départ de Georges de Valréaz eut lieu le lendemain, ainsi qu'il l'avait annoncé à Marielle.

Environ un mois après son départ, on remit à André une lettre chargée, ce qui le surprit énormément, car il n'attendait d'argent de personne.

Il l'ouvrit cependant et sa surprise redoubla. La lettre contenait dix mille francs et ces mots :

"Au sauveur de Lory Périn, la folle de Sassetôt le Mauconduit."

Le même jour, la même somme avait été reçue à la mairie de Sassetôt avec cette mention :

"Pour remettre à Siméon Anquetil, pour donner des soins à Lory Périn."

Si celle-ci mourait avant la période de dix années que représentait la somme, le reste devait être distribué, par les soins du maire, aux plus nécessiteux de Sassetôt et de Saint-Martin-aux-Buneaux, si, au contraire, l'existence de la pauvre folle se prolongeait au delà, le généreux donateur devait verser une somme semblable.

Quel était ce généreux donateur ?

Ceci devait rester un mystère, la lettre était signée : Un ami inconnu, et portait le timbre de Bordeaux.

C'est ce qui avait bien étonné André Morrière, qui pensait à M. de Valréaz, il se disait que la lettre eût dû venir de Paris.

Chez Siméon, on croyait que le bienfait venait de l'amoureux infidèle de Lory, de ce Léon qu'elle avait tant aimé.

Ceci, du reste, devait rester mystérieux pour tous.

Celle qui avait été la jolie fille du doua-



nier ne devait jouir que de trois années de bien-être dont son bienfaiteur inconnu avait voulu entourer sa détresse, les sept mille francs restant donc furent distribués aux pauvres.

Quant à Marielle et André, ils s'étaient mariés huit mois environ après le départ de Georges de Valréaz.

IX

Quinze ans se sont écoulés.

Veulettes a maintenant un bel hôtel, et ses collines désertes se sont couvertes de jolis châlets, de charmantes maisonnettes.

Sur la plage, tout près de la falaisette, on remarque un joli magasin de coquillages, d'engins de pêche de tous genres où viennent s'approvisionner, non seulement les pêcheurs de la côte, mais surtout les étrangers qui viennent à Veulettes passer la belle saison, touristes, baigneurs, baigneuses trouvent tout ce qu'ils désirent chez André Morrière, le pêcheur.

André va toujours en mer et sa barque, la belle Lory, pimpante et gracieuse, est connue de tous les pêcheurs.

Il est toujours robuste, dispos et amoureux de sa femme comme au premier jour de ses noces.

On ne peut voir marchande plus gaie, plus avenante, que Mme Morrière, seulement, quand un de ses riches et élégants clients, croient devoir lui faire quelques compliments sur sa beauté, car elle est toujours fraîche et jolie, on remarque un froncement de ses fins sourcils, une teinte de gravité mélancolique se répand sur son visage.

C'est que Marielle se souvient.

Elle aime son mari de tout son cœur et adore ses enfants, une fillette de quatorze ans qui lui ressemble et qui l'aide déjà au magasin, puis un garçon de dix ans, espiègle, mutin, qui promet de devenir un gars robuste comme son père.

La mère Michelette, toujours existante, s'occupe de la cuisine, du ménage.

Tout prospère chez les braves gens, si unis dans leur affection, si modeste dans

leur bonheur.

Le château de Janvilles appartenait toujours à Jules Beausard.

Celui-ci a succédé à son père, puis s'est marié.

Il est maintenant à la tête de la maison de banque et s'enrichit chaque année.

A Veulettes, il a fait construire plusieurs châlets qu'il loue à la belle saison.

Depuis le matin règne une agitation extraordinaire dans le château du riche banquier.

Les domestiques vont et viennent affairés les escaliers retentissent sous les pas des invités qui montent et descendent incessamment.

C'est que ce jour-là on doit faire une grande chasse dans les bois des environs.

Jules Beausard était au comble de ses vœux, ses invités étaient nombreux et de pétulante humeur.

Parmi ceux-ci, était son cher ami Georges de Valréaz, qui pour la première fois depuis quinze ans, revenait à Janville.

Georges était accompagné de sa femme et de son fils, charmant enfant d'une douzaine d'années.

Pendant que les chasseurs faisaient honneur au splendide déjeuner qu'on leur avait servi, le son des trompes et des cors résonne, on entend sur tous les points du parc, le bruit de joyeuses fanfares.

Les chiens, qu'on sortait des chenils, bondissaient en aboyant joyeusement.

—En chasse, s'écria Jules Beausard, vite, mes amis, à cheval... voici les piqueurs... voici la meute...

—En chasse, répétèrent les convives en se levant et sortant tumultueusement de la salle à manger.

Dans la cour, les chevaux bridés piaffaient avec impatience, et vingt minutes après, la cavalcade traversait la plage de Veulettes, écuyers et piqueurs en tête avec la meute aboyante et féroce.

Debout, au seuil de leur demeure, André et Marielle, regardaient le défilé.

Jules Beausard qui chevauchait près de Valréaz, se pencha à son oreille en disant:

—Reconnais-tu la petite pêcheuse de coques dont tu fus amoureux... mais plutôt, comment donc s'est terminé ton idylle,



Je ne l'ai jamais su...

Il s'interrompit brusquement, il vit une larme fugitive glisser sur la joue de son ami.

Cette même journée, madame Jules Beaussard et madame de Valréaz vinrent faire diverses emplettes au magasin de coquillages.

André qui était présent, reconnut cette dernière pour l'avoir rencontrée au bras de son mari, la veille au soir sur la route de Paluel.

Il avait appris par les domestiques du château que Georges de Valréaz était parmi les messieurs que le banquier avait invité, pour la grande chasse.

Pendant que Marielle allait et venait plus légère que la mouette, quand elle rase de ses ailes le galet des grèves, André se disait en regardant la femme et le fils de Valréaz.

"Je regarderais comme une bénédiction de Dieu qu'il me mit à même de payer cette année ma dette de reconnaissance à M. de Valréaz."

X

Par un phénomène assez rare dans nos climats brumeux, l'été avait été sec et brûlant, depuis six semaines il n'avait pas tombé une seule goutte d'eau, le ciel semblait d'airain et les terres se fendaient comme se fend le sol sous les chaleurs du tropique.

Sur les cinq heures du soir, Morrière se rendait à la prairie que nous avons décrite au début de ce récit.

—Bonjour, André, vous allez lever la vanne pour rafraîchir vos terres, elles ont soif, lui crie une voix joyeuse.

—Ah! c'est toi, Grand Louis.

Louis Dourmel était le jardinier du château de Janville.

—Tu n'es donc pas de la chasse, demande le pêcheur.

—On n'a que faire de moi, je ferais un mauvais piqueur; c'est mieux mon

affaire de confectionner des bouquets aux belles dames, qui restent au château.

—Chacun son métier, mon garçon, fit André qui ajouta en souriant:

—C'est comme moi, si je voulais assembler des fleurs, ça ne m'irait pas si bien que de conduire ma barque.

—En parlant de barque on en étreuve une aujourd'hui chez nous.

—Comment cela? interrogea André intéressé.

—Voilà: Il paraît que M. Beaussard, mon maître, avait promis, au petit garçon d'un de ses amis, le petit de Valréaz, de lui donner une jolie barque pour se promener sur la mer, s'il venait à Janville.

M. Beaussard avait acheté la barque depuis quelques temps déjà, mais on ne l'avait pas encore mise à l'eau.

Hier, le petit parisien voulait l'étreuve, mais sa maman lui a dit:

"Pas aujourd'hui, demain, pendant que ces messieurs seront à la chasse, nous irons nous promener sur l'eau, je te le promets."

Ce matin, les domestiques ont conduit la barque à Port-Lucette, et moi, j'arrive de porter des vêtements, des lignes, un petit filet pour le gamin.

—Alors, ils sont en mer en ce moment? demanda André avec un battement de coeur.

—Oui... il a fallu attendre pour embarquer que la mer fut assez haute et ça faisait trépigner le petit garçon... ces enfants-là, c'est trop gâté, trop choyé...

—Sa mère l'aime beaucoup, ça se voit, fit André, ils sont venus tantôt au magasin.

—Sa mère!... et son père donc... c'est un Dieu, un trésor pour lui que son garçon... faut voir ça...

—Vraiment!

—Faut dire aussi que le gamin est gentil à croquer... il a une façon à lui de dire:

"Mon papa... mon petit papa... qui est irrésistible.

—C'est comme mon petit Michel, murmura André, puis il demanda encore:

Et la barque, qui la conduit?

—Jérôme Vallet.



## La Fée des Coquillages

—Tiens, je le croyais malade.

—Il va mieux, mais la maladie l'a bien vieilli... il est tout changé.

—Et puis, il n'est plus jeune ; c'était dans le temps un bon marin, il a navigué, le père Jérôme, il a vu ce que ni toi, ni moi, ne verront sans doute jamais.

—Oh! oui, il en a vu des pays, c'est curieux tout de même d'aller si loin que ça.

Puis après réflexion, le jardinier ajouta :

—Ma foi, moi, j'aime encore mieux rester au pays... voyager ça ne va pas à tout le monde.

Les deux hommes échangèrent encore quelques mots et Louis Dourmel reprit sa marche vers Paluel.

Le mari de Marielle se dirigea vers la plage et se mit à explorer cette vaste étendue d'eau! en ce moment presque déserte.

Pourtant une barque fière et pimpante se voyait au large, les yeux du pêcheur y distinguèrent trois personnes.

—Voilà certainement le petit chasse marée du château, murmura-t-il, il y a longtemps que je n'ai serré la main du père Jérôme, je ne serais pas fâché de le voir, ce pauvre vieux, et aussi d'apprendre comment on nomme cette nouvelle compagne de la Belle Lory... car je suis sûre que c'est l'endroit où je remise ma barque qu'ils auront choisi pour mettre la leur à l'abri, je vais tout doucement gagner Port-Lucette et j'attendrai leur retour en astiquant un peu la " Belle Lory " afin qu'elle n'ait pas moins bon air que sa compagne, qui me fait l'effet de reluire au soleil, comme un banc de harengs.

Tout en monologuant de la sorte André explorait l'horizon.

La mer était unie et bleue comme le ciel, pourtant le pêcheur tressaillit, un pli se forma entre ses sourcils.

Il regarda avec anxiété deux points noirs qui venaient d'apparaître, l'un au levant, l'autre au couchant.

—Par Saint-André, mon patron, voilà deux orages qui s'annoncent... ça va se gâter au coucher du soleil.

Il gagna à grands pas le pied de la colline, se mit à la gravir à grandes enjambées et arriva bientôt au haut des falaises.

Maintenant les deux signes noirs s'éten- dent en formes capricieuses et bizarres ; l'air, la lumière, tout paraît redoutable à André.

Il agite son mouchoir pour rappeler la barque au port, mais le père Jérôme est trop occupé pour jeter les yeux sur les falaises de Veulettes.

Madame de Valréaz, elle ne regarde que son fils, dont elle surveille les moindres gestes et l'attention du petit garçon est tout à ses engins de pêche.

La frêle chaloupe s'éloigne de plus en plus.

Morrière prend sa course pour descendre vers Port-Lucette, il arrive bientôt au bord de la mer, la brise s'élève, les vagues se gonflent déjà.

## XI

Semblables à deux aigles aux ailes déployées, les nuées semblent s'élan- cer l'une vers l'autre, puis, plus rapprochées, elles s'arrêtent comme deux armées qui consultent leurs forces avant d'ouvrir le feu et gardent pendant quelques minutes, une immobilité complète.

Soudain, un coup de tonnerre ébranle l'air, un autre coup de tonnerre lui répond.

L'atmosphère devient de plus en plus brûlante, des éclairs d'une sinistre blancheur traversent l'espace, s'entrecroisent en tous sens.

Maintenant, il y a deux barques sur la mer dont les lames deviennent phosphorescentes, puis sombres.

Une lutte s'engage entre les deux orages, le ciel et la terre semblent embrasés, la tempête soulève des montagnes d'eau qui laissent apercevoir des gouffres effrayants.

Le mugissement des flots se mêle au sifflement de la rafale, la pluie tombe à torrents et la nuit se fait, quoique il devrait encore faire jour.

Les gens de Veulettes, les baigneurs, les habitants des chalets, chacun frissonne et prie en songeant aux malheureux en péril.



Les grondements du tonnerre sont devenus incessants, et retentissent formidables, le roc s'ébranle jusque dans ses abîmes et le sang des hommes se glace dans leurs veines; c'est la lutte des éléments, lutte terrible et sublime.

Malgré cette pluie torrentielle, un groupe s'est formé sur la plage, on reconnaît à leur équipement, à leurs hautes bottes que ce sont des chasseurs.

C'est en effet, M. de Valréaz et quelques amis.

Lui, éperdu de douleur, invoque tout bas la miséricorde divine.

Tout ce qu'il aime est là, sur cette mer en furie.

Sa femme!... son fils!

La chasse, terminée de bonne heure, les chasseurs revenaient gais et contents, quand, en descendant la côte de Mallevilles-Grés, ils avaient vu le temps s'assombrir.

Ils avaient hâté leur course.

Georges subitement inquiet, car il connaissait les projets de sa femme et de son fils, avait même pris les devants pour se rendre au château; là, il avait appris leur absence.

La tempête éclatait alors dans toute sa fureur, aucun pêcheur n'eût consenti à prendre la mer, car c'eût été aller certainement à la mort.

Malgré cela, Valréaz court jusqu'à la maison de Morrière.

En André seul était son espoir, mais le pêcheur était absent et Marielle ne put lui dire de quel côté il pouvait être.

Elle était loin de penser que son mari aussi était en péril, il n'avait pas parlé de prendre la mer ce jour-là, il était sorti de chez lui pour aller donner de l'eau aux prairies et pour faire une course à Paluel, peut-être même, pousserait-il jusqu'à Cany ou André avait à acheter différentes choses.

Il se passait assurément un drame sur la mer, et Marielle, très impressionnée, pressant contre son sein les têtes brune et blonde de ses deux enfants, implorait la miséricorde divine pour la famille de M. de Valréaz, pour tous ceux qui étaient en danger à cette heure terrible.

Elle ne se doutait guère, la pauvre femme, qu'elle implorait aussi pour son André, pour le père de ses enfants.

La mère Michelette aussi priait du fond de l'âme.

Peu à peu l'orage s'est apaisé, quoique la mer soit encore houleuse, ce n'est plus la tempête, ce n'est plus le danger.

Armés de torches, les domestiques du château explorent le rivage.

Jules Beaussard, Georges de Valréaz escortés de quelques habitants de Veulettes parcourent la ligne de rochers où d'ordinaire la marée dépose tout ce qu'elle entraîne.

En fouillant avec un bâton un monceau de varech, quelqu'un met à découvert le lambeau d'un voile déchirée.

A peine Georges l'a-t-il entrevu qu'il sanglote.

Il saisit le lambeau de voile et s'écrie:

—Mathilde!... Mathilde!... c'était ton nom qu'on avoit brodé sur cette toile, hie-gaie et joyeuse, tu me l'as fait remarquer... oh! chère aimée, qu'es-tu devenue maintenant... et Georges... morts tous deux... oh! c'est horrible...

En vain, Jules Beaussard, lui dit que ce n'est qu'un morceau de toile qui a pu être enlevé par le vent, que rien ne prouve que la barque a péri.

L'oeil égaré, sans larmes, Georges a repris sa marche et bientôt ce nom de Mathilde, la lueur d'une torche l'éclaire sur un morceau de bois.

Il n'y a plus d'espoir, la barque a été brisée.

—Ma femme!... mon enfant!...

Fou de douleur, Georges se serait certainement précipité à la mer si Jules Beaussard n'avait veillé sur lui.

—Peut-être ont-ils été recueillis par quelque bateau de Fécamp ou de Saint-Valéry.

—Ca arrive des choses comme ça... c'est des miracles du bon Dieu, fait un brave homme qui marche près d'eux.

—Tu entends, Georges, voyons ne désespère pas encore, rentrons au château, tu n'as plus rien à attendre sur la plage maintenant, dit doucement le châtelain de Janville en essayant d'entraîner son ami.



—Rien, dis-tu... et les corps de ces êtres aimés qui étaient mon bonheur, mon espoir, ma vie, crois-tu donc qu'elle ne les rendra pas, fit-il d'un accent brisé, en étendant un bras menaçant vers la mer.

Interdit et troublé par la peine qu'il ressentait lui-même, et aussi par la violence de la douleur de son ami, Jules Beaussard, a baissé la tête; pourtant on ne peut rester là indéfiniment.

Presque toutes les personnes qui les accompagnaient au commencement de la soirée sont allées prendre un repos bien gagné, et le châtelain voudrait bien pouvoir en faire autant.

—Viens jusqu'au château avec moi, nous reviendrons ensuite, dit-il, nous allons envoyer des exprès dans toutes les plages des environs... Qui sait... Dieu fait encore des miracles quelquefois, et tu aurais tort de ne plus espérer...

—Oh! repartit Georges avec désespoir, ce n'est pas en ces lieux que Dieu eût dû me frapper dans mes affections les plus chères.

XII

Chez les Morrière aussi, l'inquiétude allait croissant.

André n'était pas rentré et jamais, à moins qu'il ne fut en mer, le pêcheur ne passait la soirée hors de chez lui.

On ne s'était pas couché au magasin de coquillages.

La mère Michelette, et près d'elle, Marielle, plus blanche que la mousse des lames expirantes, se tenaient debout sur le pas de la porte. Quand Jules Beaussard et Valréaz passèrent près des deux femmes ils les saluèrent et le châtelain demanda:

—Est-ce que votre mari n'est pas encore de retour, Madame Morrière.

—Malheureusement non, vous nous voyez bien inquiètes, répondit la mère Michelette.

—Oh oui! bien inquiètes, répéta la femme d'André et elle poursuivit:

—Que je voudrais voir poindre le jour pour courir à port Lucette, afin de me con-

vaincre que la belle Lory est au port.

—Le jour est encore loin, fit Jules en saluant les deux femmes et rejoignant Georges qui avait pris les devants.

—Je vais jusqu'à port Lucette, dit Valréaz, moi aussi je veux voir si la barque de Morrière est au port.

Plusieurs hommes s'étaient de nouveau joints aux deux amis.

La lune brillait maintenant dans tout son éclat, la nuit était devenue claire et transparente.

Au moment précis où ils arrivaient, une barque accostait à port Lucette.

—Papa!... mon papa... c'est nous, cria une voix enfantine.

Un jeune garçonnet s'est élancé dans les bras de Valréaz.

—Dieu est bon de nous avoir conservés à toi, dit une jeune femme.

—Mon enfant! ma chère Mathilde, je vous revois enfin...

Georges pleurant et riant à la fois, les presse tour à tour sur son cœur.

—Jamais... jamais vous ne vous exposerez plus ainsi, car pour rien au monde je ne voudrais passer une heure d'aussi terribles angoisses que celles que j'ai subies en vous sachant sur les flots.

—Et mon donc... j'ai bien cru notre dernière heure sonnée.

Le vent venait d'emporter notre voile, une montagne d'eau s'abattit sur nous.

J'avais attaché notre George à moi par sa ceinture, je l'entourais de mes bras et demandais à Dieu de ne pas nous séparer dans la mort, que nos corps enlacés soient rejetés ensemble sur la côte afin que tu puisses pleurer sur nous.

Madame de Valréaz, gracieuse et jolie comme une vignette anglaise, se serre avec effort contre son mari, qui murmure en la pressant contre lui.

—C'était horrible... oh! Mathilde si vous aviez péri, je ne vous aurais pas survécu, mais, continue...

—Je te disais qu'une montagne d'eau s'était abattue sur notre barque, j'étouffais et je perdis à demi le sentiment de la réalité.

Quand je rouvris les yeux, ce fut pour voir la lame monstrueuse emporter au



loin le brave homme qui, un instant auparavant se cramponnait encore au gouvernail.

Le mât avait été brisé par ce coup de mer. Notre barque tournoyait, elle était remplie d'eau, je la sentais s'enfoncer.

J'appuyai mes lèvres sur le front de Georges qui cachait sa tête sur ma poitrine pour échapper au spectacle terrifiant qu'offrait à la fois la mer et le ciel, je murmurai ton nom et t'envoyai ma dernière pensée.

Malgré le fracas de la tempête, il me sembla tout à coup entendre une voix qui me criait: Courage.

En même temps je me sentis enlevée par un bras robuste, puis je fus couchée avec mon fils dans le fond d'une autre barque, pendant que "la Mathilde" disparaissait à mes yeux.

Notre sauveur jeta sur nous une toile goudronnée.

—A celui qui vous a conservés à mon affection, je donnerais ma vie, ma fortune...

—Celui-là, interrompit André, qui s'était approché après avoir attaché la belle Lory, celui-là ne vous demande rien de tout cela, Monsieur de Valréaz.

—André Morrière! je pensais bien que c'était vous...

Georges se dégageant vivement de l'étreinte de sa femme et de son fils, s'élança près de Morrière et lui serre les mains avec transport.

Le pêcheur répond à son étreinte et gravement:

—Il y a quinze ans, je vous ai dû le bonheur de ma vie, je bénis Dieu qui m'a permis aujourd'hui de vous rendre le vôtre.

Alors Georges se tournant vers son fils:

—N'oublie jamais, mon enfant, qu'une bonne action porte toujours bonheur.

—Nous n'en doutons pas, Valréaz, répond une voix joyeuse.

Et Jules Beaussard qui s'était éloigné depuis quelques instants, ajoute:

—Un bon feu flambe dans la cheminée de la maisonnette, des vêtements chauds attendent Madame de Valréaz et son fils.

—Des vêtements! fait Georges étonné,

venez, venez vite, car vous êtes tout trempés, mais ces vêtements, qui les a apportés?...

—C'est moi, par précaution, qui tantôt les ai fait déposer dans cette mesure pour le cas où nous serions mouillés à la pêche, répondit la jeune femme, en prenant son fils par la main.

Tout en parlant, ils étaient arrivés devant la maisonnette.

Au moment d'en franchir le seuil, Valréaz se tourna vers André et prononce avec une profonde émotion:

—C'est ici que j'ai agi en honnête homme en disant à Marielle:

"C'est André Morrière que vous devez aimer" et c'est ici, à port Lucette que j'en trouve la récompense.

Le pêcheur inclina la tête et répondit:

—Moi, c'est ici, que grâce à vous, mon cœur désespéré a pu renaitre à l'espérance, car j'avais entendu votre conversation avec Marielle, j'étais là...

Et André levant la main, montra à Georges l'étroite lucarne de la maisonnette.

—Vous étiez, mon cher André, un terrible amoureux à cette époque, fit Valréaz en souriant.

—Terrible, en effet... la jalousie me torturait... je rêvais alors de meurtre, de vengeance. En renonçant à ma petite Marielle, vous m'avez permis de rester un honnête homme.

—Je ne me doutais guère que vous nous espionnez, ce soir-là...

Il réfléchit une minute et reprend:

—J'ai hâte de serrer à nouveau sur mon cœur, les êtres chéris que votre courage et votre dévouement ont conservé à mon amour.

Puis, gravement, d'un ton solennel en étendant la main, Valréaz ajouta:

—Je vous ai dû aujourd'hui la plus grande joie qu'un homme puisse éprouver en ce monde.

Très ému, André échangea avec Georges une dernière poignée de main, puis embrassant d'un regard attendri le paysage agreste et sauvage que la nuit éclairait de sa clarté blafarde, il dit d'une voix haute avec une intonation vibrante qui venait de l'âme.



### La Fée des Coquillages

—Port Lucette à tous deux nous a porté bonheur.

Il s'éloigne à grands pas.

Georges de Valréaz le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu dans le sombre de la nuit.

—Brave coeur, murmura-t-il.

Sa main essuya une larme fugitive mais nullement amère, car la joie, une joie immense remplissait son coeur, débordait de son être en retournant vers l'humble maison délabrée qui abritait sa femme, son enfant.







L'Ecole Ménagère qui serait idéale.





## FAITS ET ANECDOTES

### LA PREMIERE ORDINATION

**L**E 29 juillet 1657, MM. Gabriel de Queylus, Dominique Galinier, Gabriel Souart, prêtres de Saint-Sulpice, et François D'Allet, diacre, arrivaient à Québec. Un peu moins de deux années plus tard, le 16 juin 1659, Mgr de Laval mettait à son tour pied à terre dans la capitale de la Nouvelle-France. Les biographes de M. D'Allet nous apprennent qu'il reçut l'onction sacerdotale le 15 août 1659, c'est-à-dire deux mois après l'arrivée de Mgr de Laval dans la Nouvelle-France. M. D'Allet a-t-il été ordonné à Québec? Le "Journal des Jésuites", tenu par le supérieur de la mission lui-même, enregistre les moindres événements religieux qui se passent à Québec. Il est peu probable qu'il aurait oublié de noter un fait aussi important que la première ordination faite par Mgr de Laval au Canada. M. D'Allet a dû être ordonné au cours d'un voyage en France.

M. Henri de Bernières est, croyons-nous, le premier prêtre ordonné dans la Nouvelle-France. La vénérable mère Marie de l'Incarnation dit dans une de ses lettres:

"Un neveu de M. de Bernières l'a voulu suivre (Mgr de Laval). C'est un jeune gentilhomme qui ravit tout le monde par sa modestie. Il se veut donner tout à Dieu à l'invitation de son oncle et se consacrer au service de cette nouvelle église, et afin d'y réussir il se disposa à recevoir l'ordre de prêtrise. Ses vœux furent bientôt exaucés, car il fut le premier ordonné à Québec dans l'église paroissiale (13 mars 1660)."

"L'abbé Henri de Bernières, lisons-nous

dans "Les Ursulines de Québec", arriva à Québec avec Mgr de Laval, et pendant quarante ans, il fut par ses vertus sacerdotales, le modèle du clergé, la joie et l'appui du premier pasteur, l'honneur de l'Eglise du Canada. Il avait été le premier prêtre ordonné au Canada, et il dit sa première messe dans notre chapelle avec grande solennité, le 19 mars 1660."

### LES MICMACS

**L**E 24 juin de l'année 1910 ramènera une date mémorable dans l'histoire religieuse de l'une des plus intéressantes tribus sauvages de l'Amérique septentrionale. Il y aura trois cents ans, en effet, que vingt-un représentants de la tribu des Micmacs, le chef Memberton en tête, reçurent, à Port-Royal la grâce du baptême des mains de M. Jessé Fléché, prêtre français du diocèse de Langres, le 24 juin 1610.

Plusieurs autres cérémonies analogues eurent lieu dans le cours de l'année, et ces conversions elles-mêmes furent bientôt suivies de celle de la tribu entière qui, depuis lors, a fait preuve d'une fermeté singulière dans sa foi.

La tribu des Micmacs fait partie de la grande famille des Algonquins qui occupait jadis la moitié de l'Amérique du Nord à l'Est du Mississipi et ne comptait pas moins de 90,000 Sauvages.

Les Micmacs sont aujourd'hui encore au nombre de 4,000. Distribués dans cinquante réserves, ils sont répartis dans la vaste étendue de territoire formée par la péninsule de Gaspé, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse et l'île du Prince-Edouard.



La pêche à la morue en a même attiré un certain nombre jusque dans l'île de Terre-Neuve.

C'est autour du sanctuaire de Ste-Anne de Ristigouche, comté de Bonaventure (Québec), que se trouve groupée la plus importante de ces réserves au nombre de 120 familles sauvages, formant une population totale de 510 âmes environ.

Tandis que le mélange avec les blancs, les guerres et le terrible fléau de "l'eau de feu" ont entraîné peu à peu la décroissance et même la disparition de plusieurs tribus, celle des Micmacs s'est toujours à peu près maintenue au chiffre qu'elle atteignait au temps de Jacques Cartier.

L'on ne peut s'empêcher de voir dans ce fait la récompense providentielle de la double fidélité des Micmacs à la France et à l'Eglise.

Dès les commencements, ils furent les amis et les auxiliaires des Français, dans la paix comme dans la guerre.

#### LES BIDETTES DU CANADA

DANS un vieux numéro de l'"Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux", (1 oct. 1897) sous la signature du comte Le Couteux de Canteleu, je lis:

Depuis quand fait-on des généalogies de chevaux? Les Arabes ont fait des généalogies de leurs chevaux depuis Mahomet, mais on ne peut avoir qu'une confiance très relative dans ces généalogies, et s'il fallait remonter à ces origines, cela serait impossible.

Du reste, deux tribus seules de l'Arabie, les Anézeh et les Chamar, passent pour avoir mis le plus grand soin dans les accouplements de leurs chevaux, tandis que les autres tribus de l'Arabie devenues les marchands de chevaux de l'Inde, comme les Mountefich, ne mettent pas le même soin et la même sévérité à conserver aussi pur le sang de leurs chevaux.—Les Chamar, chassés par les Anézeh, de l'Arabie, il y a environ deux siècles, sont fixés maintenant du côté du Soudan, après avoir

passé par l'Egypte et la Lybie, et ils doivent, à ce que l'on m'a dit, conserver leur race pure avec le même soin; mais, en somme, on ne peut compter sur les généalogies des chevaux arabes et les considérer comme certaines et exactes.

Maintenant, les chevaux de pur sang ont leurs généalogies conservées, dans le Stud-book, avec soin, et remontant à Charles Ier d'Angleterre et même un peu plus haut, et, en somme, tout cheval de pur sang a sa généalogie, qu'il est facile de remonter jusqu'à l'époque de Charles Ier (moyennant les livres "ad hoc", notamment l'excellent Dictionnaire de M. Du Hays, ancien agent supérieur des Haras).

On peut, en ce moment, compter, pour chaque cheval: de 250 à 300 ascendants.—Par conséquent, tous les chevaux de pur sang, en Angleterre, en France et dans toute l'Europe, dans les deux Amériques, l'Inde et l'Australie, et, en somme, dans le monde entier, partout où il s'en trouve, ont leurs généalogies, qu'il est facile de remonter jusqu'aux premières années du siècle dernier, et même un peu plus haut (1670).

Maintenant, les Américains ont fondé un Stud-book pour leurs chevaux de demi-sang trotteurs, remontant aux premières années de ce siècle.—Les premiers croisements avaient été faits avec des chevaux de pur sang, des juments du Norfolk et des bidettes du Canada venant de France, principalement de la Manche, qu'on exportait tous les ans au Canada par le port de Saint-Malo.

Les Russes ont également un Stud-book pour leurs trotteurs Orloff, dont on peut remonter la généalogie jusqu'au milieu du siècle dernier.

Enfin, en France, depuis quelques années, on a établi aussi un Stud-book pour les chevaux de demi-sang et ne peuvent courir sur les champs de course de trot, excepté pour quelques prix internationaux ou du même genre, que les chevaux inscrits au Stud-book.

Pierre Voyer.



ZIG-ZAGS  
par Passepartout

**A** U club des femmes d'Evanston, Illinois, Mme MacCulloch a proposé de voter une résolution aux termes de laquelle l'étude de la boxe doit être obligatoire pour les jeunes filles... Tous les orateurs féminins de l'assemblée ont insisté sur l'utilité de la boxe... pour maintenir la paix dans les ménages...



—Les cheveux, la barbe, quoi?

—Tout ce que vous voudrez pourvu que ça dure le temps de me rappeler la commission que ma femme m'a confiée ce matin.

L'expérience est une flamme qui ne brille pas de loin, elle n'éclaire que ceux qu'elle dévore.

L'âme de la liberté est l'amour des lois.

La moitié du succès est due à notre habileté à comprendre la signification des petites choses

“Partir, c'est mourir un peu”, comme a dit délicieusement Edmond Haraucourt. Etre absent, c'est toujours n'être pas sûr que ce qu'on a laissé survivra.

Aucun argument ne vaut un franc sourire.

L'amour ignore toujours combien il donne et qu'il coûte.

Ce sont les vertus ordinaires qui font les saints extraordinaires.

Lu dans un petit village, sur la porte de la maison d'un notaire, un jour de marché:

“Le public est prévenu que Me H..., a par suite de décès, cessé ses fonctions de notaire”.

Il faut, de temps en temps, faire des triages d'amis, comme on fait des triages de lettres.



Des fois, faut forcer la charité des gens...



On n'est pas né pour la gloire, quand on ne connaît pas le prix du temps.

L'âme n'a pas de secrets que la conduite ne révèle.



—Les cheveux, la barbe, quoi?

—Ce que vous voudrez, pourvu que ça dure le temps de lire les Coups de Piton du " Samedi ".

Qui n'est jamais dupe n'est pas ami.

Quand les gens n'ont pas de rancune, c'est bien moins souvent par bonté que par intérêt.

D'après l'ancien code féodal tout mari pouvait battre sa femme quand elle ne voulait pas obéir à son commandement, ou quand elle le maudissait, ou quand elle le démentait, pourvu que ce fût modérément et sans que mort s'ensuivit.

Le mariage vient après l'amour comme la fumée après la flamme.

Il est parfois bon dans la vie de prendre notre mal en patience: on s'accoutume à un soulier qui blesse.

Tous les mépris sont bêtes; mais le plus bête des mépris est le mépris de la bête!

Les querelles ne dureraient pas longtemps si rien qu'un côté avait tort.

L'amour de l'homme est comme la lune: du moment où il cesse de grandir, il se met à diminuer.

Il a fallu 296 ans pour élever les Pyramides d'Egypte, ce qui frise de près le temps que ça prend pour réparer au complet une rue de Montréal.

Il y a des femmes assez superstitieuses pour refuser d'assister à une vente de " bargains " le vendredi.

On n'est pas un héros parce qu'on a empêché une femme acariâtre de mourir vieille fille.

Huit jours de neige c'est fumure.

Huit au delà c'est pourriture.

Dickens dit que chaque fois qu'il nous arrive de rencontrer une tête trop vieille sur un corps trop jeune, il nous prend envie de taper dessus.



—Ce chat-là a la vie dure... Ça fait vingt balles que je lui envoie dans le corps, et il miaule encore.





### Légende du Nord-Ouest

# L'Éturgeon Royal

(Adaptation de E.-Z. Massicotte)

UNE des plus étranges légendes de l'Ouest est bien celle qui se rapporte à l'Éturgeon Royal, le grand éturgeon de tradition indienne, le monstre mystique qui surveille la pêche du poisson dans le Lac Winnipeg. Cet éturgeon était la terreur des vieux pêcheurs Cris et on ne pouvait se le rendre favorable qu'en lui faisant le sacrifice d'une belle portion de la prise de chaque jour.

Un rédacteur du "Manitoba Free Press" a recueilli cette légende de la bouche même d'un métis appelé Grand père Lalonde, et nous donnons ici la traduction de l'intéressant récit de l'écrivain anglais.

\* \* \*

J'aimerais, dit-il, avoir le talent de vous raconter cette histoire curieuse, aussi originalement que le fit, une nuit d'été, Grand père Lalonde, tandis que nous attendions l'apparition des voiles blanches du navire "Le Castor", vers la pointe élevée de l'Île à l'Élan, mais vous concevez que ce n'est pas possible; je ne pourrais rendre ni le geste, ni la phrase de mon personnage.

Par ailleurs, personne n'ajoutera foi à cette légende, mais cela a peu d'importance. Il suffit que Grandpère Lalonde y ait cru. Ce dernier est à demi Cris de race, mais il l'est complètement de mentalité. Et plus il vieillit, plus le sang français qui coule dans ses veines s'efface devant le sang sauvage dont il a hérité de sa mère.

C'était, il y a plus de cinquante ans, Grand père Lalonde et son associé, Michel Dupré, campaient pour la saison de pêche, à la baie au Pigeon, plus haut que les chenaux. Là, ils avaient tendu leurs filets et construit des estrades sur lesquelles ils devaient faire sécher le poisson qui allait constituer leur nourriture durant l'hiver suivant. La pêche avait peu donné, toutefois, et ils avaient changé de campement plusieurs fois, essayant tous les endroits réputés depuis la pointe au Lapin jusqu'à leur poste actuel.

—Je te le répète, Poléon, disait Dupré, nous n'aurons pas de chance, tant que tu t'abstiendras de donner quelque chose à l'Éturgeon Royal. Il nous enlève le poisson des filets, parce que tu ne lui payes pas sa petite bouchée. Je n'aime pas ça, moi, d'aller à la pêche avec toi. Quelque jour, nous partirons et ce sera fini! Ni vu ni connu! Plus de Poléon, plus de Michel et la petite Marie Beauchamp sera loin d'être satisfaite, j'en suis sûr.

—Sacré Michel! répondit Lalonde, tu veux parler de cette vieille légende indienne sur l'Éturgeon Royal? Je voudrais voir un poisson faire la loi à Poléon Lalonde! Je le prendrai même dans mes filets avant longtemps. Je m'en fiche! Je ne jetterai, dans l'eau, aucun des poissons que j'en tirerais, quand même il s'agirait du diable en personne.

—Prends garde à tes paroles, Poléon, il t'entend. Il est pas mal manitou, ce gars-là. Il sortira du lac et viendra te tuer. La



Cie de la Baie d'Hudson, elle-même, lui paye tribut. Bouvier, au Fort, met de côté pour l'Éturgeon Royal, un poisson sur trente.

—Antoine Bouvier est une "squaw". Les cheveux lui dressent sur la tête, si le vent fait bruissier les feuilles, le soir. Moi, je suis Français, je ne crains pas le diable des Sauvages, et s'enveloppant dans sa couverture, Poléon se tourna de côté et s'endormit du sommeil du juste.

Michel éteignit le feu avec le contenu de la bouilloire et suivit son exemple en autant que la peur le lui permit.

Depuis un mois, ils pêchaient ensemble, et durant tout ce temps, Poléon avait obstinément refusé de suivre la coutume depuis longtemps établie d'offrir un poisson, chaque fois qu'il relevait les filets.

Michel passa une nuit agitée et se leva au petit jour hanté par de terribles pressentiments de désastre.

Le matin apparut, gris et bruinant. Ils prirent leur repas en silence, comme s'ils eussent voulu éviter de recommencer la discussion inutile de la veille. Ensemble, ils mirent leur bateau plat à l'eau et s'embarquèrent.

—Nous allons bien voir, dit Poléon, si ce maudit Éturgeon Royal a visité mes filets.

Rendus sur place, le premier halage fit sauter leur cœur de joie.

—Jésus-Marie! cria Michel, il y a cent poissons, s'il y en a un. Toute la longueur du filet, n'était qu'un rayon argenté.

Cette prise emplit presque la moitié de l'embarcation. Poléon se tourna ensuite vers le second filet et comme il se penchait pour le saisir, Michel, furtivement, souleva un poisson par la queue.

—Arrête Michel, lâche ça! En disant ces mots, Poléon se dressa, une aviron en main. Si tu jettes ce poisson, à l'eau, continua-t-il, tu iras le rejoindre, car je t'assomme avec cet aviron. Tu devrais avoir honte de te conduire comme un "papoose".

Michel ouvrit la main avec répugnance et le poisson alla rejoindre ses compagnons au fond du bateau. Ensuite, tout émotionnés, ils hâlèrent le second filet. Quelle pêche! C'était sûrement la meilleure de la sai-

son; cependant Poléon avait refusé de sacrifier à l'Éturgeon. La terreur de Michel se trahissait par le tremblement de ses mains et la pâleur de son visage. Poléon, lui-même, en dépit de son incrédulité déclarée, n'était pas sans remords de conscience.

Tout ceci, Grand père me l'avait dit dans son curieux mélange d'anglais et de français entremêlé de mots Cris, sa langue maternelle.

Mais, à mesure que le récit avançait, les yeux du vieillard devenaient plus brillants; soudain, il cessa de fumer, se pencha les bras en avant comme pour tirer encore son second filet, celui qui devait convaincre Michel que l'Éturgeon Royal n'était qu'un mythe, mais le vieillard se raidit, une de ses mains battit l'air, pendant que ses yeux se dilataient et qu'une expression de terreur se peignait sur sa figure.

Grand père Lalonde resta ainsi, immobile, le silence n'étant plus rompu que par les bruits de l'eau et la voix des enfants qui jouaient au delà de la palissade. J'attendis respectueusement qu'il revint à lui, puis, d'une voix rauque, comme s'il était encore en présence d'un spectacle terrible. Grand père Lalonde poursuivit: Michel avait empoigné le filet et il tirait... Il était plein, encore plus plein que l'autre. Je me baissai pour lui aider parce que c'était lourd, mais alors, Sainte Vierge Marie, le bateau sauta. Une vague énorme, comme si elle eut pris naissance au fond du lac, arriva et tourna le bateau à l'envers. Il n'y avait plus de Michel, plus de poissons, plus de bateau; il n'y avait que moi, Poléon, sur le lac, et un grand nemayoo (éturgeon), d'un arpent de long. Il me regarda avec son petit oeil rouge et se tourna sur le côté.

Je vis sa grande gueule ronde, ouverte, dans laquelle je pouvais loger tout entier et elle était près, tout près... Ensuite, je perdis connaissance. Je crus que j'étais noyé ou que le monstre m'avait avalé.

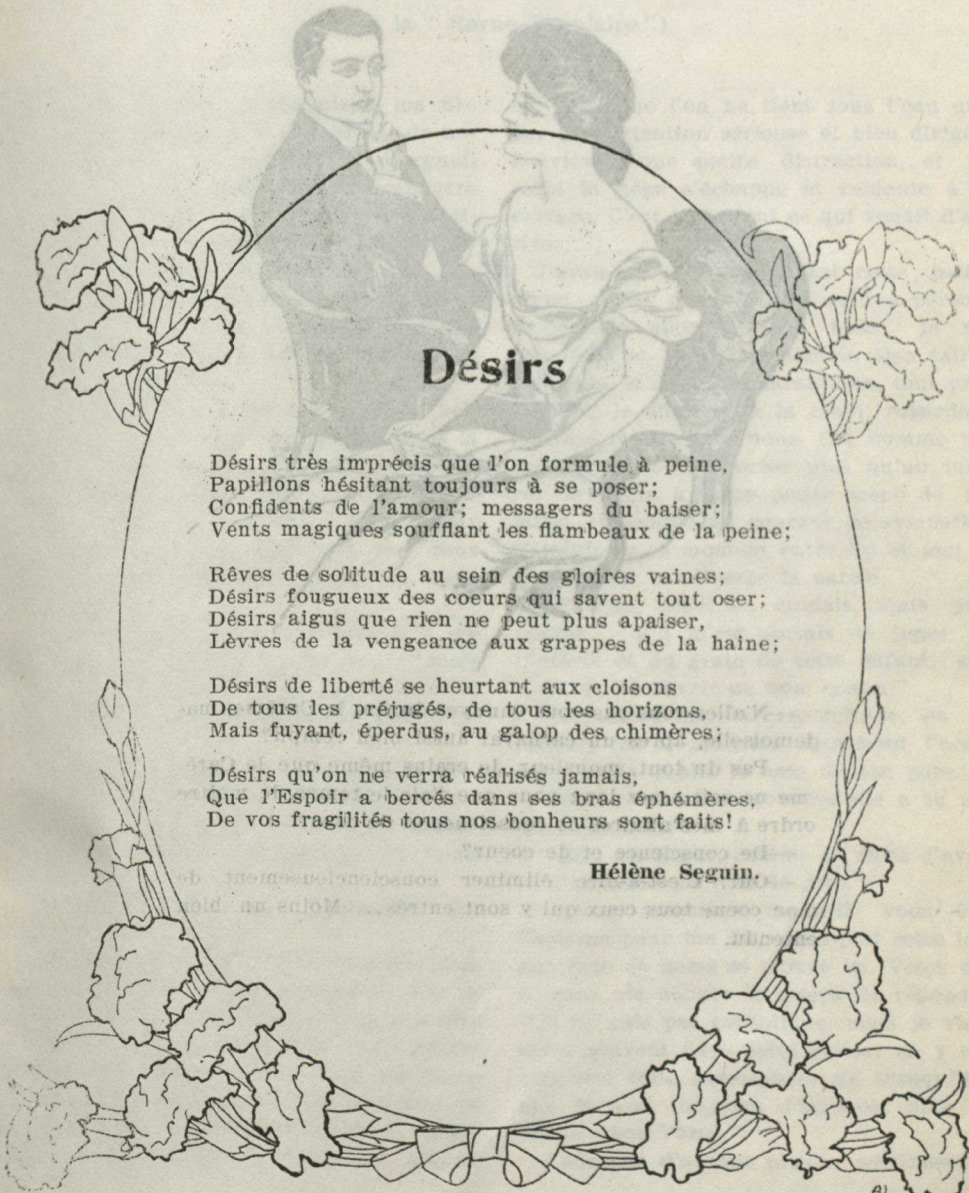
Lorsque je repris mes sens, j'étais couché au camp, Michel faisait sécher mes habits et préparait le thé dans la chaudière. Il tremblait aussi fort que moi, mais il ne disait mot. Le bateau était là, ainsi que les filets, mais de poissons, pas un seul!



## L'Eturgeon Royal

La première fois, après cet événement que nous retirâmes un flet, je jetai le plus gros poisson à l'Eturgeon Royal parce que je l'avais entendu me dire, à l'oreille, comme dans un souffle: "Poléon, ne m'oublie pas!"

Je regardai Michel, mais il ne parut pas avoir entendu, lui! Et chaque fois, depuis, que je hâle un flet de l'eau, je sens fixé sur moi l'oeil rouge de l'Eturgeon Royal et sa voix me murmure " Poléon! Poléon! ne m'oublie pas!"



### Désirs

Désirs très imprécis que l'on formule à peine,  
Papillons hésitant toujours à se poser;  
Confidents de l'amour; messagers du baiser;  
Vents magiques soufflant les flambeaux de la peine;

Rêves de solitude au sein des gloires vaines;  
Désirs fougueux des coeurs qui savent tout oser;  
Désirs aigus que rien ne peut plus apaiser,  
Lèvres de la vengeance aux grappes de la haine;

Désirs de liberté se heurtant aux cloisons  
De tous les préjugés, de tous les horizons,  
Mais fuyant, éperdus, au galop des chimères;

Désirs qu'on ne verra réalisés jamais,  
Que l'Espoir a bercés dans ses bras éphémères,  
De vos fragilités tous nos bonheurs sont faits!

Hélène Seguin.



OUI, BIEN ENTENDU



—N'allez-vous pas vous ennuyer durant le Carême, mademoiselle, après un carnaval aussi bien rempli?

—Pas du tout, monsieur. Je crains même que le Carême ne soit assez long pour que j'aie le temps de mettre ordre à mes affaires de conscience et de coeur.

—De conscience et de coeur?

—Oui. C'est-à-dire éliminer consciencieusement de mon coeur tous ceux qui y sont entrés... Moins un, bien entendu.



# Accroc A La Règle d'Or

Par Un Vieux Zouave

(Pour la "Revue Populaire")

EN août dernier, je conduisais ma fillette, Jeanne, à la cathédrale de notre ville. Un petit point d'orgueil personnel m'avait poussé à lui promettre cette visite; et par une de ces belles matinées qui nous invitent à la promenade, je décidai de remplir ma promesse.

Nous admirâmes tous deux l'ensemble grandiose de ce beau temple, puis nous nous arrêtâmes devant les beaux tableaux de l'artiste Delfosse.

Je fis remarquer à ma fille que ces belles peintures ont bien leurs places dans la première église de notre diocèse, vu que le culte religieux aussi bien que le culte de la patrie y trouvent tous deux leurs profits, comme d'ailleurs ces deux cultes doivent toujours marcher la main dans la main.

"Ils sont bien beaux ces tableaux", me dit ma grande fillette de dix ans; "mais il ne faudrait pas oublier de me montrer le souvenir auquel tu paraîs porter tant d'intérêt."

Nous nous dirigeâmes alors vers la première chapelle latérale du côté de l'épître, et, du doigt, je lui indiquai les tablettes sur lesquelles sont inscrits les noms des Zouaves.

"Lis les noms sur cette colonne-ci," lui dis-je.

Après avoir parcouru de l'oeil à peu près la moitié de la colonne indiquée, elle ne put retenir un petit cri de joie, j'allais dire un petit cri du coeur; elle avait trouvé mon nom inscrit là parmi ceux des Zouaves. Je sentis sur le moment mon orgueil personnel hausser d'un cran, car ce sentiment, chez plusieurs, du moins, est comme

un liège que l'on ne tient sous l'eau que par une attention sérieuse et bien dirigée. Survenne une petite distraction, et de suite le liège s'échappe et remonte à la surface. C'est justement ce qui venait d'arriver.

J'avais, une minute avant cette petite scène, pensé m'apercevoir qu'une personne s'était approchée de nous; je me retournai et je vis un homme bien taillé, bien mis, et dans la quarantaine, tout près de moi, le chapeau à la main, regardant les tablettes devant nous. Cet homme paraissait en outre porter plus qu'un intérêt ordinaire à notre petite scène de famille, et comme un courant de sympathie s'établissait en ce moment entre lui et moi, il crut devoir m'adresser la parole.

"Pardon, dit-il en anglais, mais permettez... S'il m'est permis de juger de l'intérêt et du geste de cette enfant, elle vient de découvrir un nom connu."

"Certainement, lui répondis-je, en sa langue, car il faudrait autrement l'accuser d'avoir oublié le nom de son père."

"Oh! c'est votre nom qu'elle a lu sur cette tablette?"

"Oui, monsieur, comme je viens d'avoir eu l'honneur de vous le dire."

"Alors, monsieur, reprit-il, vous êtes l'homme pour me dire pourquoi cette longue liste de noms se trouve ici. Voici, dit-il, sans me donner le temps de répondre, "je ne suis pas catholique, mais je viens assez souvent dans cette église: on y respire une telle atmosphère de tranquillité que je sors toujours d'ici avec plus de calme dans l'âme."

J'admiraï d'autant plus ce sentiment, si



franchement exprimé, qu'il venait d'un étranger à notre culte, et pour cette raison je prêtai encore plus d'attention à ses paroles. Il continua en ces termes: "Je vous ai dit que je n'étais pas catholique, mais je pourrais ajouter que je ne suis pas protestant non plus, du moins je n'appartiens à aucune église, à aucune secte."

"Mais alors, lui dis-je, vous êtes protestant puisque vous protestez contre tout ce qui peut réglementer les sentiments religieux."

"Comme vous l'entendrez, monsieur, me répondit-il d'un ton calme et poli; mais laissez-moi vous dire que j'ai ma religion à moi, je crois que tout est dans la Règle d'Or: ne pas faire à autrui ce que l'on ne voudrait pas que l'on nous fit."

"Alors, vous êtes tout simplement un philosophe."

J'eus lieu de regretter un peu cette remarque, car ce simple mot eut pour effet de chatouiller beaucoup son orgueil personnel. L'étranger n'était pas non plus, lui, sans ce petit point de faiblesse dans son armure. Il allait continuer à philosopher, quand je pus, sans brusquerie aucune, le ramener à sa question première. Il savait que des jeunes gens étaient allés à Rome, il y a de cela une quarantaine d'années, mais comment et pourquoi, il en ignorait le premier mot. Je lui expliquai le but du voyage. "Mais, dit-il, vous avez dû retirer un beau salaire." Sa religion à lui ne lui défendait pas de s'intéresser au salaire.

"Non, pas précisément, répondis-je, car je dus moi-même payer mon voyage d'ici à Rome, et une fois là, je retirai 4 sous par jour."

En attendant cette déclaration, il faillit tomber à la renverse, et il me regarda fixement comme pour voir si je voulais rire de lui, ou bien plutôt si j'avais perdu tout à coup l'usage de la raison.

Je ne l'en blâmai pas trop, car je compris que le point de vue auquel il se mettait par éducation et habitude était déféctueux, et qu'alors il ne pouvait voir ni clairement ni bien. Après un moment de réflexion il sembla reprendre son aplomb, et il ajouta:

"Mais c'était donc par conviction que

vous avez agi ainsi?"

Sur ma réponse affirmative, il ajouta: "Monsieur, vous êtes heureux d'être un homme à conviction; moi j'aimerais à être un homme convaincu, car il paraît y avoir là une certaine satisfaction, et je ne puis y arriver."

"Mon ami, tant que vous n'aurez que des moyens humains à votre aide, vous n'y arriverez jamais, car ce que l'on a dit déjà avec tant de vérité, est encore vrai: "Errare humanum est."

Au cours de l'échange d'idées diverses sur la religion, la morale, etc., je m'aperçus bien facilement que mon homme avait lu plus de Voltaire que de St Thomas; tout de même j'étais très aise de le voir jouir de l'atmosphère que nous respirions bien que je fusse, d'avance, certain que cette atmosphère ne le ramènerait pas à la vie, ni même à la jouissance de la conviction qu'il convoitait. Nous sortîmes ensemble de l'église, lui se dirigeant vers la gare Windsor, et moi, toujours accompagné de ma fillette, vers la rue Ste-Catherine et de là jusqu'à la rue Bleury.

Qu'il me soit permis de rapporter ici un incident qui touche de près à cette rencontre, ou du moins qui "m'a touché".

En prenant le tramway, je me disposai à suivre la saine et salutaire idée suggérée par la Compagnie, de payer en entrant. Dans ce but je voulus prendre mon portemonnaie, mais, à ma grande surprise, cet objet si utile n'était pas à sa place accoutumée; de fait je constatai qu'il n'était nulle part sur moi.

Tout en me fouillant, une idée lumineuse passa à travers mon cerveau comme une étincelle électrique: j'avais pensé à mon ami, mon philosophe—l'homme à la Règle d'Or.

Pour une fois, l'ami n'avait pas mis en pratique sa fameuse règle, ou bien il l'avait adoptée sens devant derrière. En un mot, il m'avait soufflé, mon portemonnaie. J'étais "touché"!

Je me souvins alors, qu'à plus d'une reprise, le nouvel ami s'approchait... bien près de moi, mais vu le fait qu'il paraissait porter un grand intérêt à ce qu'il voyait et à ce qu'il entendait, comme aussi



## Accroc à la Règle d'Or

nous avions à parler bien bas, je n'y avais pas fait autrement attention. Je dus, ce soir-là, ajouter \$10.00 à la colonne des dépenses et pertes, sans compter les contusions, les graves et nombreuses ecchy-

moses à mon orgueil personnel.

S'il vous plaît, ne pas porter ce récit à la connaissance de ma fillette, car ce serait un nouvel horion à mon amour-propre déjà avarié.

## Madrigal de fevrier

Songes-tu parfois, bien-aimée,  
Assise près du foyer clair,  
Lorsque, sous la porte fermée,  
Gémit la bise de l'hiver,

Qu'après cette automne clémente,  
Les oiseaux, cher peuple étourdi,  
Trop tard, par un jour de tourmente,  
Ont pris leur vol vers le Midi;

Que leurs ailes, blanches de givre,  
Sont lasses d'avoir voyagé;  
Que, sur le long chemin à suivre,  
Il a neigé, neigé, neigé;

Et que, perdus dans la rafale,  
Ils sont là, transis et sans voix,  
Eux dont la chanson triomphale  
Chramait nos courses dans les bois?

Hélas! comme il faut qu'il en meure  
De ces émigrés grelottants!  
Y songes-tu? Moi, je les pleure,  
Nos chanteurs du dernier printemps.

Tu parles, ce soir où tu m'aimes,  
Des oiseaux du prochain Avril;  
Mais ce ne seront plus les mêmes,  
Et ton amour attendra-t-il?

**François COPPEE,**

de l'Académie française.





Echos de France

## Défunts Mardis-Gras

ON n'a pas été grand'chose tant qu'on n'a pas été boeuf gras, disait Monselet, dans une de ses humoristiques boutades. Nous risquons fort de n'être rien du tout, car il n'y a plus de boeuf gras, si ce n'est à l'étal des bouchers, et il n'y a même plus de carnaval.

Comme il était vieux et combien respectable! Pourquoi l'avoir tué, dites? Car on l'a tué d'abord, en supprimant la traditionnelle promenade du boeuf, qui, mené à travers nos rues, comme jadis, le taureau Bel autour des cabanes gauloises, recevait les bravos admirateurs et même les fleurs que nos naïfs enthousiasmes lui prodiguaient.

Ce qu'il y avait de si divertissant dans le carnaval de jadis, c'est que chacun pouvait le fêter à sa manière, tout en le fêtant bien et gaiement. Pour les uns, c'étaient les jours où la Folie secouait ses grelots: mascarades, galanteries, amusettes, qui permettaient de chiffonner un peu la guimpe de Lison et de s'assurer que les joues de Toinette étaient aussi fermes qu'elles en avaient l'air.

Pour les autres, amateurs de bons repas, c'était la table mise pendant des heures et des heures, la succession des victuailles succulentes, des volailles bourrées de truffes, des pâtisseries lourdes et confortables; c'était le défilé des vins les plus rares et les plus parfumés, la grande occasion où l'on remuait les vieux fagots derrière lesquels on allait chercher les bouteilles poudreuses.

Nos pères buvaient et mangeaient ferme, et nos grand-mamans, que ne fatiguait

pas la lutte pour la vie laborieuse ou élégante, montraient, sans en rougir, leur bel appétit.

Ceux qui aimaient les fêtes de famille n'auraient pas manqué de se réunir au carnaval. " Venez faire carnaval chez nous ", écrivait-il aux parents éloignés, qui accouraient alors, emplissant la maison de la cave au grenier. On dressait des couchettes un peu partout, on empilait les enfants dans les grands lits à quenouille ou à bateau, quatre à la tête, quatre au pied, et pendant la " semaine grasse ", on n'eût guère dormi dans la vieille maison, si les repas du soir n'eussent singulièrement alourdi tous les esprits. Quand on disait d'un homme: " Le pauvre! il a fait son carnaval tout seul ", tous les enfants se couvraient de mélancolie. Quoi!... seul, en un jour pareil?... Et on se hâtait de l'inviter.

De cette fête de joie, que nous est-il resté en France, et en quelque coin de France que ce soit? Vous le savez.

C'est la crêpe que font sauter en ces jours-là, dans des poêles à long manche et sur un feu clair de sarments, les fraîches villageoises du Périgord, du Limousin, de l'Auvergne et de presque toutes les provinces.

Faire des crêpes! c'est une joie!... et c'est un régal. Voici de la farine, fine et blanche, fleur de froment délayée avec de l'eau claire, aromatisée d'anis ou de fleur d'oranger. La pâte qu'elle forme est là, dans un vaste saladier de faïence à fleurs bleues.

Hâtons-nous de la battre encore avant



## Défunts Mardis-Gras

qu'arrive la "faiseuse de crêpes", célébrité villageoise qui, sa poêle en main, se promène de maison en maison, le jour du Mardi-Gras. Célébrité qu'on loue à l'avance pour une, deux ou trois heures, professeur émérite auprès duquel viendront s'exercer tour à tour les rieuses jeunes filles, avides de savoir si elles sont bonnes à marier. Car elle est un peu fée, la crêpe du carnaval, et si elle se laisse tourner, virer, lancer en l'air pour retomber sur l'autre face dans la poêle glissante, sûrement celle qui l'a si gentiment fabriquée trouvera un beau mari quand viendra le temps de Pâques.

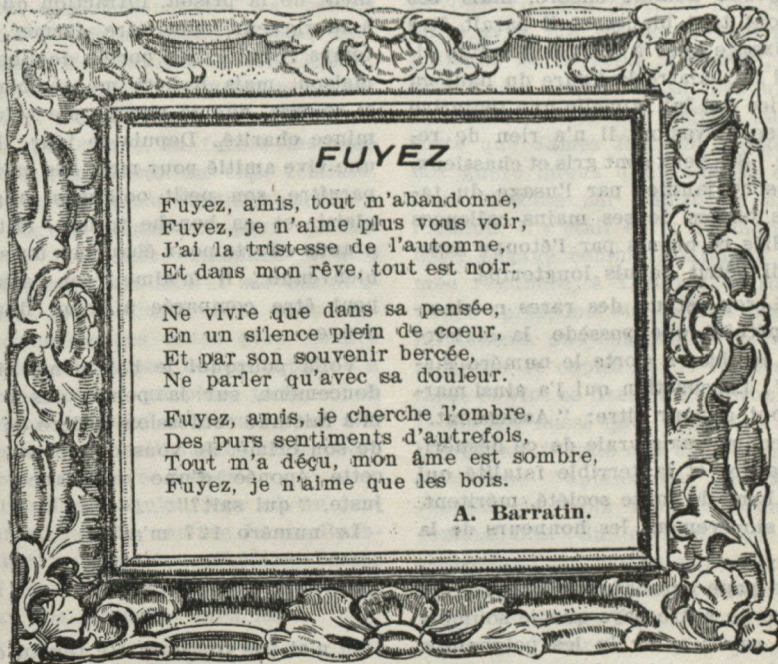
Les crêpes s'accumulent sur un coin de la

table de chêne, vraie tour dorée et penchante, qui a pour base une serviette blanche quatre fois pliée. Elles embaument toute la maison. Point n'est besoin de s'entra'appeler à travers les escaliers. Chacun les hume de loin et vient au plus vite vers elles.

Tout cela, c'est fini... ou à peu près. Nous voilà au Carême, sans avoir connu les joies du Carnaval.

Etes-vous bien décidée à faire pénitence pour des fautes que vous n'avez pas commises?...

—Ma chère soeur, dirait M. l'abbé, rappelez-vous que l'intention suffit...





Nouvelle Acadienne

# La Vengeance de Bob

Par Alex. Villandray

(Pour la "Revue Populaire")

DANS le pénitencier de Dorchester, Nouveau-Brunswick, parmi les malheureux forçats qui vivent dans la demi-obscurité des murs de pierre grise, il est un détenu du nom de Robert Leroy. C'est un jeune homme encore, mais ses cheveux sont tout blancs et il paraît être âgé de soixante ans; à part la terrible cicatrice qui lui balafre la figure du haut en bas, cicatrice qui lui rappelle une tentative malheureuse d'évasion, il n'a rien de remarquable. Ses yeux sont gris et chassieux, ses dents sont jaunies par l'usage du tabac, et les ongles de ses mains calleuses sont fendillés et brunis par l'étau gommeuse qu'il pétrit depuis longtemps.

Robert Leroy est un des rares condamnés à perpétuité que possède la sinistre maison de justice; il porte le numéro matricule 127; l'accusation qui l'a ainsi marqué au front a pour titre: "Assassinat." L'histoire courte mais vraie de ce déshérité de la nature et la terrible fatalité qui l'a mis au banc de toute société, méritent, je le crois sincèrement, les honneurs de la publication.

C'est une page arrachée au grand livre de la justice de notre pays que je sou mets au lecteur; après avoir lu les poignantes aventures de mon triste héros, peut-être une âme charitable accordera-t-elle un peu de pitié, un bout d'oraison, au pauvre prisonnier; les juges ont trouvé son crime très grand; qu'il soit au moins permis à quelqu'un de sympathiser un tant soit peu avec "mon ami le meurtrier"!

Lors de l'une de mes fréquentes visites au pénitencier (les fonctions que j'exerçais m'y appelaient fort souvent), je donnai un peu de tabac à Robert Leroy; c'était une grave infraction au rigide règlement de la prison, infraction qui pouvait, à la rigueur, me faire fermer, pour un temps illimité, les portes de l'hospitalière maison, mais Robert me sembla si sage, si soumis, que je ne pus me refuser cette mince charité. Depuis ce jour, il a conçu une vive amitié pour moi; dès qu'il me voit paraître, son petit oeil gris clignote de plaisir et sa bouche tordue fait de très grands efforts pour ébaucher un sourire de bienvenue; il m'aime, son attachement peut être comparée à celui d'un terreneuve.

Voilà pourquoi je l'ai mené, ainsi, tout doucement, sur la pente des aveux; il m'a fait une confession entière de sa vie et de son crime. Je vous donne ici, crûment, cette épopée d'une vengeance peut-être juste, "qui sait?"...

Le numéro 127 m'a dit:

\* \* \*

Je n'ai pas toujours été revêtu de la défroque ignominieuse du baigne, ma tête n'a pas toujours été rasée; autrefois, il y a de cela quelques années, j'étais un honnête homme et tout le monde me respectait. Je possédais une petite maison aux environs de Shédiac; elle était construite de bois et sise près du rivage, et le matin,



## La Vengeance de Bob

dès l'aurore, la brise maritime nous apportait les émanations salines du grand détroit de Northumberland; ma propriété était minime, mais le champs cultivé qui s'étendait derrière mon habitation suffisait amplement à pourvoir à nos besoins, et l'horizon houleux du golfe Saint-Laurent satisfaisait à notre ambition.

Avec ma petite soeur Rose, une gentille fillette à peine âgée de dix-huit printemps, je vivotais, tranquille, d'un bout de l'année à l'autre; les mois succédaient aux mois, et les heures coulaient paisiblement. Je cultivais mon bien, je faisais la pêche; bref, nous étions heureux Rosette et moi; dans Shédiac, depuis monsieur le curé jusqu'au plus jeune gavroche, tout le monde me saluait gaielement au passage.

Que de fois j'ai fait canoter les jeunes filles dans mon chaland rouge et bleu, car, vous savez, elles m'aimaient les petites Acadiennes. J'étais un grand et beau garçon de vingt-trois ans; que de fois, le soir, au clair de la lune, j'ai réfléchi au choix que je ferais d'une épouse: serait-ce une blonde ou une brune, la future madame Leroy? Des deux côtés du clam féminin, on me faisait également cordial accueil.

Je ne pouvais demander plus parfait bonheur, la Providence semblait veiller tout spécialement sur moi et sur ma douce soeurette. Rose et moi, nous étions demeurés orphelins dès notre plus tendre enfance, elle s'était peu à peu habituée à me regarder comme un père, je la considérais comme un bébé et j'avais pour elle la tendresse et la sollicitude d'une mère aimant son enfant avec frénésie.

Tout alla bien jusqu'au jour où un jeune officier anglais du nom de James Ruthland Haskett apparut dans Shédiac; James Ruthland Haskett était un joli garçon de vingt-deux ans, grand et bien fait.

\* \* \*

Jamais je n'oublierai ce beau matin du mois de juin, quand il vint me demander si je condescendrais à le prendre en qualité de "pensionnaire" pour l'été; sa jolie tête aux cheveux taillés en brosse, ses dents très blanches, sa moustache soi-

gneusement cirée, ses grands yeux brillants et son air aristocratique firent sur moi une délicieuse impression. Je n'avais jamais hébergé de pensionnaires pendant la belle saison en cela je différerais d'opinion et de goût avec la plupart de mes concitoyens qui comptent une partie de leurs revenus à pratiquer cette industrie. Mais James Ruthland Heskett me parut un si bon camarade que je lui louai une petite chambre dont la fenêtre donnait sur la baie faisant face à Pointe-du-Chêne. Les exigences de notre hôte étaient modérées; il consentit à partager avec nous les simples repas que Rose apprêtait elle-même de ses mignonnes mains potelées.

Au bout de quelques jours, j'étais devenu très familier avec Jack, c'est ainsi qu'il avait voulu qu'on l'appelât. J'appris de lui qu'il était né en Angleterre, dans le Devonshire; Son père, un lord dont la famille avait été ruinée sous le règne sanguinaire de la reine Elisabeth, sauf son grand nom et son castel inexpugnable, ne possédait pas un écu vaillant au soleil, de sorte que James Rutland Heskett ne valait guère mieux que nous du côté financier. Fasciné par l'uniforme brillant de l'Albion, il s'était épris du métier des armes; engagé comme lieutenant dans l'armée régulière, à Londres, il fut, peu de temps après, mis sur la liste coloniale; on lui assigna une compagnie en lui donnant le grade de capitaine; il traversa l'Atlantique et vint se fixer en garnison à Halifax. Il me dit aussi que, fatigué, exténué par l'écrasante ineptie des manoeuvres, il avait signé une "application" demandant un "congé" de trois mois et que "l'officier commandant du district" lui avait gracieusement octroyé sa permission. Afin de mieux se reposer, il avait choisi un endroit maritime comme étant, selon l'avis de son médecin, l'endroit le plus propice au rétablissement du système nerveux; voilà, et c'est ainsi qu'il entra dans ma maison.

Tous les soirs, lui et moi, nous causions pendant que Rose, attentive, sur la pointe de ses pieds mignons, vaquait aux divers soins du ménage; il me parlait longuement d'astronomie, de tous les astres que nous apercevions au ciel, de la lune, des étoiles,



des bolides, des satellites; sa science était grande; c'est ainsi que je connus les phénomènes naturels, l'air, les nuages, la mer: pour Jack, toutes ces choses avaient un petit nom doux et sucré... il était très... trop intéressant, Rose buvait avidement ses paroles et le dévorait des yeux.

Ainsi les semaines s'envolèrent pour ne plus jamais revenir.

Je ne remarquai alors rien d'autre chose, sauf ceci: Rose apportait plus de soins dans les apprêts de ses aliments; elle inventait à divers repas des plats nouveaux que Jack dévorait à belles dents semblant, à chaque bouchée nouvelle, entrer en possession d'un regain d'appétit.

Les vacances de Jack touchaient à leur terme; déjà, dans ses causeries du soir, il nous parlait de son prochain départ—départ qui devait creuser un vide immense dans notre vie jusqu'alors si paisible. Toutes les fois qu'il abordait ce pénible sujet, Rose pâlissait et mordait avec rage sa lèvre inférieure, comme si elle eût voulu comprimer un sanglot qui montait dans sa gorge.

Ceci m'intrigua fort, mais je me raisonnai ainsi la chose: Rose n'était qu'une simple petite paysanne, quoique jolie; Jack, lui, devait sa naissance à un père illustre et noble; elle ne devait pas, elle ne pouvait pas aimer un personnage aussi haut placé que l'était le jeune militaire. Je me surpris donc à désirer tout bas un prompt départ de notre hôte. Entre temps, je résolus de les observer étroitement tous les deux, quitte à opposer mon irrévocable veto si, trahissant mon hospitalité, il poussait ses menées trop hardiment.

Un soir de septembre, c'est le plus beau mois de l'année dans l'Acadie, je fus subitement obligé de m'absenter; quelques affaires importantes réclamaient ma présence dans une assemblée de citoyens tenue au centre de la ville.

Vers dix heures, je constatai soudain l'imprudance impardonnable dont je m'étais sciemment rendu coupable.

Je prétextai un violent mal de tête, j'a-

bandonnai l'assemblée en toute hâte, et je me hâtai vers mon logis.....

Quand j'arrivai en face de ma demeure, tout était silencieux; la porte principale était grande ouverte et l'intérieur était plongé dans une profonde obscurité....

Un terrible soupçon traversa mon esprit et fit maladement battre mon coeur...

"Rose! criai-je à demi-voix!"

Silence profond!... Aucune réponse!...

Inquiet, je me glissai furtivement le long des murs tapissés de houblon; je parvins ainsi sans bruit, jusqu'au bocage où Jack avait suspendu son hamac. Le spectacle qui s'offrit à mes regards m'empoigna brutalement à la gorge et me navra.

Là, debout dans un rayon de lune, tête nue et pleinement visible, se tenait Heskett; une fillette, Rose, ma soeur! se cramponnait désespérément à lui et sanglotait, la tête appuyée sur son épaule.

Je retins mon haleine oppressée et je prêtai l'oreille....

Après un court moment de silence, la voix de Jack, douce comme celle d'un ange, arriva jusqu'à moi:

"Ne pleure pas, mon enfant, disait-il, je ne pars pas toujours, je reviendrai bientôt, tu sais que je t'aime, que je n'aime que toi... je ne t'oublierai pas, et d'ailleurs je t'écrirai toutes les semaines...."

—Toutes les semaines, chéri, certain? tu le promets? demanda Rose d'un ton câlin et mouillé de larmes.

—Je te le jure, ma petite reine. Allons! sèche bien vite ces pleurs qui déguisent ton beau visage.

Je la vis lever sa figure vers la sienne, il entourra sa svelte taille de son bras droit... sa main gauche jouait dans l'or de la chevelure de Rose:

"Come je t'aime", dit-il.

—Je t'adore, répondit-elle!"

Puis, Rose, se retirant, passa tout près de ma cachette... elle me toucha presque.

Il la regarda aller et je l'entendis rire.

Une allumette flamba, il alluma une ci-



## La Vengeance de Bob

garett et commença à descendre le sentier qui conduisait à la plage, comme il ouvrait la petite barrière qui séparait mon enclos du domaine public, je sortis de l'ombre et je le suivis.

Deux sentiments diamétralement opposés se livraient une terrible bataille dans mon sein; par moments, une sourde colère me montait au cerveau en brûlante bouffée, et si je n'eus su me contenir j'aurais étranglé Jack de mes deux mains; parfois, j'éprouvais des envies folles de le prendre dans mes bras, de le serrer sur ma poitrine et de l'appeler: mon frère.

Sur la grève, il faisait aussi clair qu'en plein jour, la lune qui brillait au firmament chargé d'étoiles se reflétait ronde, dans la surface polie du liquide amer; pas un souffle, pas une ride sur l'eau, une masse de plomb, un miroir.

Au bruit de mes pas broyant le sable fin et les coquillages, Jack se retourna:

“Bonsoir Bob, dit-il, vous êtes revenu plus tôt que je ne le pensais; j'allais justement faire une promenade sur la grève et respirer l'air pur du golfe Saint-Laurent, m'accompagnez-vous?”

Je fis un signe d'assentiment et l'un près de l'autre, nous continuâmes notre marche.

Abruptement, je m'arrêtai; il allait, causant des beautés de la nature, devisant sur la clémence de la saison... haletant, moi, je ne pouvais comprendre comment un homme qui venait de caresser la tête de Rose contre son sein pouvait être si calme et si froid. Il fit volte-face, nous étions à deux pas de distance:

“Jack, dis-je, tout à l'heure, j'ai été le témoin volontaire d'une comédie qui pourrait bien tourner au drame... je veux vous faire une question, est-ce que vous aimez réellement ma soeur ou si...”

Il me coupa la parole d'un grand éclat de rire:

“Ah! vous avez vu? Vous avez entendu?... Vous étiez là?”

—Oui!”

Je le regardais dans les yeux, l'expression de son visage ne changea pas; il fit un pas, se rapprocha de moi et mettant ses deux mains sur mes épaules, il dit:

“Bob, je suis un homme d'honneur, j'ai-

me votre soeur, elle répond à mon affection; voulez-vous me la donner pour femme, je vous demande sa main.”

J'étais fou, j'étais ivre! Je ne réfléchis pas un instant au grand nom qu'il portait, à notre humble position sociale, je ne vis que le bonheur de ma chérie! Elle aimait cet homme, il était toute sa vie; je serai cordialement les deux mains du capitaine et je donnai mon consentement.

\*\*\*

Son congé étant expiré, il partit. Tous les samedis, dans mon courrier, je trouvais une petite enveloppe bleue adressée à Rose; tous les lundis, je retournais au bureau de poste, un petit cartel parfumé, griffonné par la minuscule plume de mon bébé.

Une certaine semaine, l'employé au guichet, une jeune fille amie de Rose, me dit qu'il n'y avait pas de missive pour sa fidèle.

La pauvre enfant passa un vilain dimanche, elle parla peu, elle était pâlotte et semblait inquiète.

“Bob, serait-il malade? Crois-tu qu'il puisse lui être survenu une maladie... un accident?”

Je hochai la tête et je la reconfortai du mieux que je pus.

\*\*\*

Six mois, six longs mois se passèrent, Jack n'envoya aucune nouvelle; Rose dépérissait à vue d'oeil; vrai, cela me fendait le coeur de la voir triste et tranquille, elle qui était si gaie, si vive auparavant.

Un soir de printemps, j'entendis des sanglots étouffés qui venaient de sa chambre; je poussai brusquement la porte et je l'aperçus, à genoux au pied de son lit blanc et tenant dans ses mains crispées les dernières lettres de son éphémère fiancé.

Ma résolution fut prise sur l'heure; le lendemain, en déjeunant, je dis à Rose:

“Petite soeur, je vais à Halifax voir Jack.”

Monsieur! si vous eussiez vu ses yeux,



Ils brillèrent comme des diamants; elle vint passer ses bras autour de mon cou et me baisa passionnément au front.

—Oui, c'est cela, va mon bon Bob, va, et tâche de me rapporter des bonnes nouvelles!"

Le même soir, je prenais "l'Express Maritime" en route pour la capitale de la Nouvelle-Ecosse.

Arrivé dans la grande ville, mon premier soin fut de me rendre aux casernes. Je demandai au factionnaire de me conduire sans plus tarder auprès du capitaine James Ruthland Heskett, il me mena dans une grande salle dallée dont les murs richement tendus étaient en partie couverts de panoplies et de trophées de toute sorte.

Je n'attendis pas longtemps, quelques secondes à peine; une lourde porte de damas écarlate se souleva et Jack m'apparut revêtu d'un uniforme très compliqué et tout chamarré d'or. Il s'avança vers moi les deux mains tendues:

—Ah! mon cher Bob, je suis heureux de vous voir; c'est bien gentil d'être venu; venez avec moi au "mess" nous dégusterons un "cocktail", il n'est rien comme un bon "cocktail" pour activer une conversation."

Là-dessus, il m'introduisit dans un autre vaste appartement où plusieurs jeunes officiers, comme lui, lisaient, buvaient ou jouaient. Nous primes possession d'une petite table ronde dans un coin reculé; quand le garçon apporta les consommations que nous avions commandées, Jack prit la parole:

—Nous voici à l'aise, nous causerons si vous le voulez bien; comment va la santé Bob? Très bien. C'est bon, et dire qu'il y a au-delà d'une année que nous nous sommes vus; comment se porte notre petite Rose, la fleur de Shédiac?

—Pas bien. C'est un peu à cause d'elle que j'ai entrepris le présent voyage.

—Pour Rose? Elle est malade?

Je le vis pâlir.

—Jack, dis-je, laissez-moi vous poser une question et promettez-moi de répondre franchement...

—C'est juré!

—Avez-vous aimé ma petite sœur?

—Comme un insensé!

—L'aimez-vous encore?

—Hélas! Oui!

—Alors, pourquoi ne l'épousez-vous pas, elle vous aime tant elle?...

—L'épouser, s'écria Jack, mais je ne peux pas!

—Vous ne pouvez pas? Pourquoi?

—C'est que, sa lèvre trembla et sa figure devint livide, je suis déjà marié... depuis six mois; je reviens de mon voyage de noce, ajouta-t-il, d'une voix étranglée.

—Marié!!!

—...Ma femme est riche!... Un million!!!

—Marié!!!

Le sang me monta à la tête, mes tempes battirent, tout tourna autour de moi, j'étouffais! Toutes mes espérances sombaient d'un seul coup! Marié! il était marié, oh! le lâche!

Enfin, je parvins à maîtriser mon émotion; je me levai, et regardant fixement le jeune militaire, je lui dis les dents serrées par la rage:

—Ecoutez mes paroles, monsieur; je m'en vais retourner là-bas, je vais dire à ma soeur combien indignement vous l'avez traitée; elle vous aime, vous êtes son idéal;...elle en mourra, elle en est capable! Remarquez! S'il lui arrive malheur, je vous tiens responsable devant Dieu!"

Tous les officiers, à l'exception de Heskett, étaient debout; je pris hâtivement mon chapeau, à coups de coudes, je me frayai un chemin en bousculant ces momies en uniforme et je me trouvai dehors... je m'enfuis...

\* \* \*

Rose m'attendait.

—Et Jack, l'as-tu vu?

—Oui.

—Il est bien?

—Oui.

—Pourquoi ne m'écrit-il plus?

Elle me regardait avec ses grands yeux bleus pleins d'attente, deux grands yeux où perlaient deux grosses larmes.

—Oh! pour l'amour de Dieu, Bob, dis-



## La Vengeance de Bob

moi tout! Il ne m'aime plus?"

Quoi dire? Quoi faire?... je devenais enragé.

"Rose! ma petite Rose, sois brave... écoute... Jack Heskett est un traître..."

—Un traître lui? Oh! non, non, c'est impossible! pas lui, pas mon Jack, c'est impossible! impossible!

—Écoute... petite soeur... écoute et juge: Jack Heskett est marié depuis six mois...

—Ah! il est marié?"

Ce furent les seules et dernières paroles qu'elle put prononcer; elle me regarda stupidement avec de grands yeux secs et vitreux; sa figure se contracta, ses doigts se crispèrent sur sa poitrine, ses lèvres se marbrèrent de violet...

Avec un cri déchirant, elle tomba roide sur le parquet!...

Je me penchai au-dessus d'elle, une écume rougeâtre filtrait aux coins de ses lèvres, et un mince filet de sang coulait de sa bouche sur sa joue blême et allait se perdre dans l'intérieur de son collet de chiffon.

Elle était morte!

\* \* \*

On enterra Rose. Pendant trois jours je fus comme fou... j'errais à l'aventure sur les galets de la plage, je ne parlais à personne: "je songeais à me venger!..."

Sur le petit tertre de terre fraîchement remuée, dans le grand cimetière, j'avais juré à ma chérie de faire chèrement payer sa mort au braconnier d'amour.

\* \* \*

Quelque temps après, j'écrivis cette lettre au capitaine Heskett:

"Mon cher Jack,

"Veuillez, s'il vous plaît, me pardonner le petit mouvement de colère qui a terminé notre dernière entrevue. Aimerez-vous à faire une petite partie de chasse, c'est le

bon temps. Si vous acceptez, je vous rencontrerai à Painsec.

"Tout à vous,

"Robert Leroy."

P. S.—"Rose n'est plus à Shédiac. Elle est partie."

Deux jours après, je reçus le télégramme suivant:

"Serai à Painsec jeudi midi.

"Signé, J. Ruthland Heskett."

Cette dépêche me causa une vive joie, enfin, j'allais pouvoir savourer ma vengeance.

\* \* \*

Jeudi me vit de bonne heure arpentant Painsec; le train entra, et Jack, plus beau la plate-forme de la gare à la jonction de que jamais, s'élança d'un compartiment de première et vint vers moi. Je lui serrai la main, nous causâmes en marchant de long en large, car notre convoi, pour repartir, devait attendre le passage du train rapide: "L'Océan Limited", qui est le train le mieux organisé sur la voie de l'Intercolonial.

Nous étions debout sur le parapet, près des dormants de la voie, quant, tout-à-coup, mon oreille exercée perçut le coup de sifflet d'une locomotive dans la direction de Moncton: ce ne pouvait être que le rapide, il enregistre soixante-dix milles à l'heure et ne fait pas d'arrêt à Painsec.

Une idée diabolique traversa mon cerveau...

"Et Rose, disait Jack, où est-elle allée!"

—Rose, elle est morte!

—Morte!

—Oui, morte, et c'est toi qui l'a tué!"

En peu de mots, cyniquement, je lui fis le récit de la mort de la pauvre fille qu'il avait si cruellement trompée... le train n'était plus qu'à deux cents verges de nous... il approchait avec une rapidité vertigineuse... j'entendais respirer les



puissants pistons du monstre d'acier...

"Morte! morte! répétait Jack en roulant des yeux égarés.

—Où, bien morte! tuée par toi lâche... l'heure de la vengeance est venue, Heskett, je te hais! je vais te tuer! tu vas mourir, assassiné par le frère de ta victime!"

Sans lui donner le temps de se mettre en garde, avec un bond de tigre, je lui sautai à la gorge... je cherchai à l'étrangler... puis je l'enlaçai dans mes bras... Je le soulevai de terre et je le jetai sur la voie devant la locomotive qui le happa au passage...

Je sentis sur ma face l'haleine enflévrée de l'engin rouge à blanc, je fermai les yeux, j'entendis claquer les énormes roues de fonte sur l'acier des rails... "Je perçus un broyement d'os!"

\* \* \*

Quand j'ouvris les yeux, le rapide filait dans le lointain... A mes pieds gisait un mélange de lambeaux de chairs et de boue qui jadis constituaient un homme... la tête avait été séparée, arrachée du tronc et avait roulé jusqu'au bord de la plateforme...

Oh! cette tête, jamais, de ma triste vie, je l'oublierai!

Cette figure contractée dans un rictus de damné, cette langue bleue sortant d'une bouche violette, ces yeux fixes injectés de sang noirâtre... C'était horrible! horrible!

Je pris ma course à travers les champs pendant que derrière moi, plus de cinquante personnes criaient:

"A l'assassin! Au meurtrier!!"

### Patineuse d'Aujourd'hui

Sous prétexte de patinage,  
La glace porte plus d'un feu;  
Car toute la raison du jeu  
Est dans sa rime: "Badinage."

On s'aborde sans y songer,  
Jusqu'aux propos galants on glisse.  
Et l'on brise, à cet exercice,  
La glace, sans peur du danger.

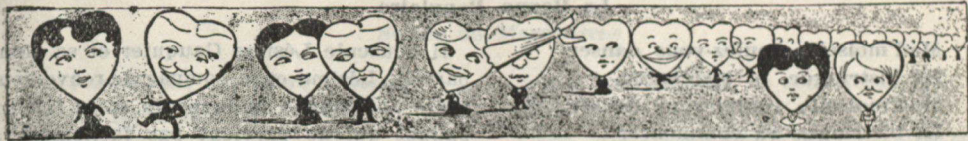
On devient amis, on potine;  
Bientôt, on se donne la main;  
Puis, à deux, on fait le chemin;  
Sur le lac du Tendre, on patine.

Si l'on serre un corsage étroit  
D'un bras peut-être un peu trop libre,  
C'est la faute de l'équilibre;  
Si l'on rougit, c'est qu'il fait froid.

Mais aussi... gare à la culbute:  
L'amoureux grotesque est perdu!  
C'est le seul cas où la vertu  
Prend son triomphe dans la chute.

Léon Xanrof.





Dans le Rang du Bord de l'Eau

## Soirée de Mardi Gras

Par Mistigris

**Mardi-Gras**  
**N't'en va pas,**  
**On f'ra des crêpes,**  
**On f'ra des crêpes,**  
**Mardi-Gras**  
**N't'en va pas!**  
**On f'ra des crêpes,**  
**Et t'en mangeras.**

**C**ETTE année, c'est chez la veuve Rochette que nos amis du Rang du Bord de l'Eau ont enterré les Jours Gras.

Ça devait se faire chez Lésime, où les cloisons sont à coulisse, ce qui assure plus de place. Mais Lésime est encore "chétif" de sa toute récente indigestion.

—Il commence rien qu'à se remплеumer, a dit le bedeau Bolduc, ce qui a settlé l'affaire.

On s'est donc rabattu avec succès sur la veuve Rochette qui n'est pas regardante de sa maison et de son trouble. Sans oublier qu'elle a le plaisir dans le corps comme pas une jeunesse du canton et d'ailleurs.

Seulement, cette année, il faut y aller en douceur et prudence: les abus du dernier carnaval ont ému Monsieur le Curé.

Il ne veut pas empêcher les gens de s'amuser un petit brin en temps voulu, mais faut pas d'extravagances. Autrement il y en aura qui en arracheront pour leurs pâques.

—Il a raison, a dit Philémon, y a moyen de danser sans serrer les créatures comme

si c'était du boudin blanc. Pas de brasse-corps! pas de ouâlesage! Mame Rochette n'a chargé de voir aux affaires et j'avertis les jeunes qu'ils se feront mettre à la porte à la première manque.

La femme de Tânisse a eu beau jurer que les curés des Etats laissaient waltzer, Philémon a tenu son bout.

—C'est à prendre ou à laisser, vous savez. Je veux ben contenter tout à chacun, mais le Bon Dieu avant tout. Aux Etats les gens ont juste assez de religion pour être enterrés comme du monde. S'ils mouraient pas ils finiraient par oublier à quelle église qu'ils vont.

—Mais, Philémon, tu sais bien que Tânisse et moé on se rappelle pus vos danses...

—Dans ce cas-là on va appointer un cèleux comme aux Etats. Ça y est-il?

\* \* \*

Tout le monde ayant trouvé l'arrangement à la perfection, le bal commence.

Et comme le joueur de violon n'est pas encore arrivé, rapport à trois nuits blanches passées de suite au grand village, c'est la mère Blais qui chante la première danse.

Quelqu'un avait bien proposé un peigne. Mais la veuve Rochette, qui a toujours un peu tiré du grand, n'en a pas voulu pour un diable.

Voilà donc l'orchestre de la Mère Blais parti et tous nos gens aussi.



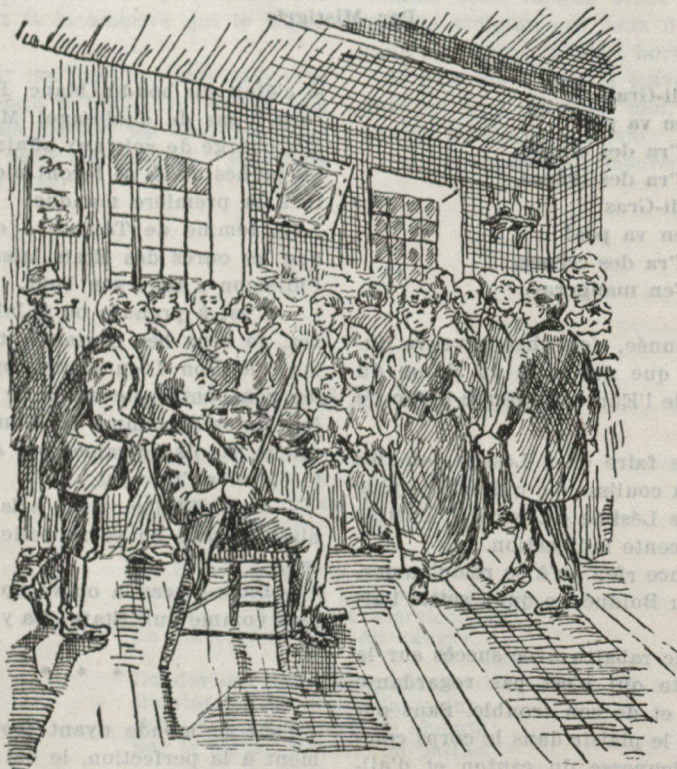
**Mad'moisell', voulez-vous danser  
La bistringue, la bistringue,  
Mad'moisell', voulez-vous danser,  
La bistringue va commencer !**

On n'aurait jamais cru que ça pourrait marcher aussi bien après tant de tiraillements.

Tout le monde est en nage, la musicienne s'accompagne des deux pieds, la femme à Tânisse ne touche pas à terre, les vieux s'en mêlent et les jeunes en profitent pour

Il bouscule Lésime Gauquier et sa compagnie; Lésime et sa compagnie renversent toute une rangée de danseurs, et ça fait un paquet qui ne parvient pas facilement à se déprendre, tant les jeunes se trouvent bien et en profitent pour oublier les avertissements de Philémon, le gardien des âmes et des mœurs du Rang en ce moment.

— Ça vaut un coup, batèche! ou ben mon nom est pas Ustache!



**Pour mettre son instrument en air...**

se prendre par la taille chaque fois qu'ils passent dans le bout où il n'y a pas de lampe.

Ils serrent un peu plus fort pour rattrapper le temps perdu.

Enfin, la Mère Blais s'arrête, parce qu'elle n'a plus de crachat dans le corps.

Philémon, qui a triché en ne lâchant pas la veuve, quand il fallait changer de "partneurs", a trop d'élan pour s'arrêter.

Personne "kicke". Il y en a même qui redoublent et, pendant qu'on se laisse sécher, Ustache, déjà rond et désireux de "licher" un autre coup, entonne:

**Dans cette petite fête,  
L'on voit fort bien  
Que Monsieur qui est le maître  
Nous reçoit bien  
Puisqu'il permet qu'on fasse ici  
Charivari !**



## Soirée de Mardi-Gras

Versez-moi, ma chère hôtesse,  
De ce bon vin  
Pour saluer la maîtresse  
De ce festin  
Car ell' permet qu'on fasse ici  
Charivari !

La veuve rougit comme dans ses meilleures années, Philémon tousse pour se donner de la façon et Ustache profite de l'agrément général pour proposer une autre petite "dish". Tout le monde est encore consentant.

Pendant qu'on va se servir par groupes dans l'autre salle, le violoneux, qui est arrivé, fait danser les jeunes pour mettre son instrument en trime, puis, quand les autres sont "parés", il commence un air qui peut aussi bien servir à scier du bois mais qu'il appelle une danse carrée.

Ustache s'empare de la veuve, Philémon se rabat sur la femme à Tânisse et, quand tout le monde est "gréyé", Tânisse se met à câler.

Comme il a oublié les danses canadiennes et qu'il câle en anglais, jugez du mélange!

Mais ça ne fait rien; le violon à hue, les danseurs à dia, le câleux dans les patates avec ses "swingnages", je vous dis que

le feu à la maison ne leur ferait pas un pli.

Les beaux règlements de Philémon sont oubliés par Philémon lui-même qui serre la femme à Tânisse comme s'il avait peur de se noyer; Ustache et la veuve ne font qu'une toupie; les jeunes sont si collés qu'on dirait des sandwiches.

Et on ne s'arrête que quand la maison vire et qu'une douzaine de danseurs tombent sur le derrière.

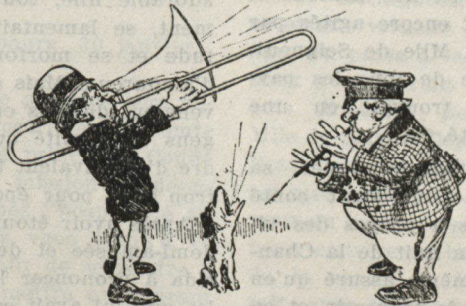
—Crime de crime! s'écrie Ustache, ceux qui diront qu'y a pas moyen de s'amuser créquieusement, eh ben! qu'ils le disent pas devant moi. Mame Rochette, c'est pas pour vanter votre maison, mais jamais on s'est amusé comme ça. Aussi on va boire à votre santé, vous êtes trop fine. Sans compter qu'on a la gorge en furie...

La veuve, qui est dans les transports et dans la joie par dessus la tête, dit d'une voix flûtée:

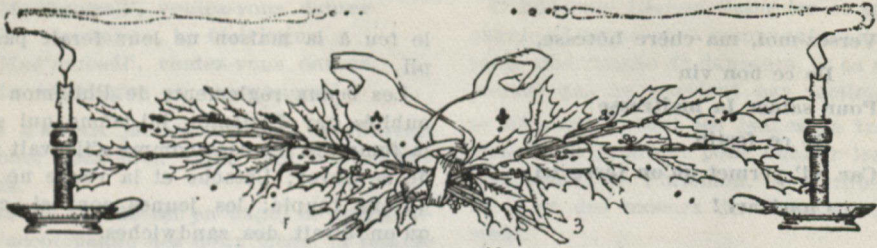
—Je vous cré, qu'on va prendre quèque chose! J'sus toute en nage...

—La femme à Tânisse, donc! A fait de la broue comme du savon à barbe...

Aux dernières nouvelles, la mère Blais et Lésime se mettaient en semelle de bas pour danser un "money musk" sans s'arrêter jusqu'à l'Angelus du matin.







Conte pour la Chandeleur

## Le Miroir

**L**E soir du 11 pluviôse an II de la République (1er février 1794), Mlle Nanine de Seigneulles — qu'à cette époque, où la Terreur battait son plein, on appelait tout uniment la "citoyenne Seigneulles" — remonta de bonne heure dans sa chambre à coucher. En ces temps troublés, elle vivait seule avec une vieille bonne dans une maison de campagne qui lui venait de sa mère, et qui était située aux Oillons, près du village d'Ecouviers, à une petite lieue de la frontière belge. Après avoir passé une bonne partie de son enfance et de son adolescence dans ce pays perdu, elle s'y était réfugiée de nouveau, lors de la mise sous séquestre de l'hôtel patrimonial qu'elle habitait à Verdun avec le marquis de Seigneulles, son père, et qui avait été confisqué comme bien d'émigré, depuis que le marquis était allé rejoindre l'armée de Condé. Les Oillons et Ecouviers n'étant point encore agités par l'esprit révolutionnaire, Mlle de Seigneulles, aimée et respectée de tous les paysans du voisinage, s'y trouvait en une presque absolue sécurité.

Ce soir-là, pendant tout le souper, sa vieille bonne Bastienne lui avait conté des choses renversantes à propos des visions et évocations de la nuit de la Chandeleur. Elle lui avait même assuré qu'en plaçant un miroir sous le traversin et en prononçant certaines paroles, on pouvait voir, cette nuit-là, pendant son sommeil, l'homme qu'on aimerait et qu'on épouse-

rait plus tard. Nanine, légèrement superstitieuse, brûlait de vérifier le fait ; c'est pourquoi elle était remontée chez elle aussitôt après souper.

Une fois seule et à demi dévêtue, elle prit un miroir à la main, et, avant de le cacher sous l'oreiller, elle s'y regarda complaisamment.

Mlle de Seigneulles entraînait dans sa vingt-quatrième année et sa beauté atteignait son plein épanouissement. Grande, svelte, "faite au tour", comme on disait en ce temps-là, elle avait de jolis cheveux noirs frisottants, de grands yeux bruns, la peau blanche, une petite bouche dont le sourire creusait de mignonnes fossettes au milieu des joues. Elle avait aussi le sang-vif et le cœur très tendre. Bien qu'on vécût au fort de la Terreur, on n'en songeait pas moins aux choses de l'amour, et cette adorable fille, tout en vivant fort sagement, se lamentait en secret de sa solitude et se morfondait de n'avoir point d'amoureux. Mais quoi ? Les occasions devenaient de plus en plus rares ; les jeunes gens de qualité qui auraient pu s'éprendre d'elle avaient tous émigré et elle était trop fière pour épouser un malotru.

Après avoir étouffé un soupir de regret, demi-amusée et demi-crédule, elle se décida à prononcer les paroles sacramentelles que lui avait enseignées Bastienne :

Miroir, fais-moi voir, en dormant,  
Celui qui sera mon amant.



## Le Miroir

Puis, elle plaça le miroir sous le traversin, se coucha et s'endormit assez vite.

Or, presque aussitôt, le charme opéra. Au milieu de son premier sommeil, elle vit en rêve une longue perspective de glaces où se mouvaient, dans un brouillard, une multitude de têtes bizarres. Peu à peu, le brouillard s'éclaircissait, les formes se précisaient, puis se fondaient en une seule apparition, — très lointaine, dans l'enfoncement d'une nef d'église. L'apparition se rapprochait lentement et alors Nanine distingua un vieillard à la tête chenue, aux joues ridées, en habit à la française, qui s'avancait vers elle et lui tendait la main. L'idée qu'elle était destinée à épouser ce vieux gentilhomme, pour le moins septuagénaire, l'effraya tellement qu'elle se réveilla frissonnante. Elle eut grand'peine à se rendormir et se leva, le lendemain matin, encore bouleversée de son rêve.

\* \* \*

Comme elle achevait sa toilette, Bastienne entra chez elle et dit, en lui tendant une lettre :

— Mademoiselle, il vient de nous arriver un monsieur qui m'a priée de vous faire tenir ce billet et qui désire vous parler.

Nanine jeta les yeux sur la suscription du billet qu'elle décacheta précipitamment en reconnaissant l'écriture de son père. Voici ce qu'écrivait le marquis de Seigneulles :

Luxembourg, 30 janvier.

“ Ma chère Nanine, ce pli vous sera remis par un de nos compatriotes, le comte de Fréhaut, que Mgr le prince de Condé vient de charger d'une mission confidentielle en Lorraine. Donnez l'hospitalité au comte et cachez-le chez vous jusqu'à ce qu'il trouve un moyen sûr de se rendre à sa destination. Il vous mettra au courant de nos affaires et vous donnera des nouvelles de votre père, qui vous embrasse tendrement.

“ François de Seigneulles.”

Le coeur battant, Nanine se hâta de descendre dans la salle où l'on avait introduit le voyageur. Elle vit un gentilhomme qui paraissait avoir dépassé la soixantaine, emmitouffé dans une longue houppelande brune et ressemblant vaguement au vieillard de son rêve. Malgré son apparence caduque, ses traits tirés, ses paupières plissées, le comte avait l'oeil vif, néanmoins, et ses fins sourcils bruns contrastaient avec ses cheveux gris, qu'il portait très longs et noués sur la nuque par un ruban noir.

Après de cérémonieux souhaits de bienvenue et de brefs renseignements sur la situation et la santé du marquis de Seigneulles, M. de Fréhaut confessa à son hôtesse qu'il était rompu de fatigue, ayant fait à pied, nuitamment, la dernière partie de son voyage, et demanda la permission de prendre un repos dont il avait grand besoin. Nanine donna des ordres pour qu'on lui préparât une chambre. Il s'y rendit dès qu'elle fut prête et ne reparut plus de la journée. Mais, vers le soir, Mlle de Seigneulles ayant fait demander de ses nouvelles, il informa la jeune fille qu'il était complètement délassé et qu'il descendrait pour le souper.

Il se présenta, en effet, vers sept heures, rasé de frais, simplement vêtu d'un habit de gros drap brun à deux rangs de boutons avec les culottes grises collantes et les demi-bottes échancrées. Malgré ses rides, ses cheveux gris et ses épaules voûtées, il avait fort bon air, des manières distinguées, une courtoisie exquise et une vivacité extraordinaire pour son âge. On passa à la salle à manger et tous deux s'attablèrent devant un bon feu de bois flambant. Le menu, surveillé par Mlle de Seigneulles, était substantiel et délicat; les vins de Moselle, choisis parmi les meilleurs crus, M. de Fréhaut fit honneur au repas de son hôtesse et se montra beau convive et brillant causeur. Il avait de la verve, de l'imagination, et racontait, avec beaucoup d'esprit ses aventures d'émigré. Fût-ce l'effet de ce joli vin pétillant dont elle n'avait guère l'habitude, ou bien sa jeunesse et sa solitude prolongée la prédisposaient-elles à l'indulgence?



Quand vint le dessert, Nanine des Seigneulles commençait à trouver son hôte fort séduisant pour un homme qui cheminait vers la soixantaine.

Ils prirent le café au salon et, comme le clavecin était ouvert, M. de Fréhaut demanda à Nanine si elle était musicienne. Sur sa réponse affirmative, il avoua que lui-même avait été, en son temps, un chanteur assez agréable. Nanine lui proposa de l'accompagner et, sans se faire prier, il lui chanta un air d'Orphée: "J'ai perdu mon Eurydice." Il avait une voix remarquablement fraîche et jeune, qui tint Mlle de Seigneulles sous le charme. La musique, on le sait, agit merveilleusement sur le cœur. Quand on quitta le clavecin, la conversation avait pris, comme naturellement, une tournure plus tendre, plus intime. Tout en gardant la mesure que lui imposait son âge, M. de Fréhaut était devenu empressé, presque galant; sa conversation fleurait discrètement l'amour, ses yeux bleus avaient je ne sais quoi de plus caressant et de plus pénétrant. Lorsque, à onze heures, il se retira, après avoir baisé longuement les mains de son hôtesse, il laissa Nanine fort troublée et toute honteuse de l'émotion que lui causait ce tête-à-tête avec un homme qui avait plus du double de son âge.

Elle passa une nuit agitée à se ressouvenir avec trop de complaisance des menus détails de la soirée, à laisser son imagination vagabonder en de singuliers rêves et à rougir, ensuite, de sa folie.

Son réveil fut troublé également, mais d'une tout autre façon. Vers midi, le maire d'Ecouviers arriva aux Ceillons par un chemin détourné et avertit Nanine qu'elle était soupçonnée de loger un émissaire de Pitt et Cobourg. De mauvais gars avaient vu M. de Fréhaut entrer chez elle et avaient couru la dénoncer au comité révolutionnaire de Montmédy. Une visite domiciliaire était imminente. Il venait l'en prévenir en ami.

—Que faire? s'écria Mlle de Seigneulles, effarée.

—Il faut, reprit le brave homme, vous débarrasser au plus tôt de ce dangereux visiteur. Il y a, au bout de votre parc, un pavillon perdu dans les arbres. Cachez-y ce monsieur jusqu'à la nuit. Mon fils viendra le prendre dès qu'il fera brun et le reconduira par les bois à la frontière. Dès que votre homme entendra le cri de la hulotte, il n'aura qu'à enjamber la fenêtre du pavillon et il trouvera mon garçon au pied du mur.

C'était, en effet, le seul moyen de salut. Nanine, toute tremblante, alla instruire M. de Fréhaut du danger qui le menaçait, le fit déjeuner hâtivement dans sa chambre et le conduisit elle-même au pavillon, où elle demeura avec lui, frissonnant au moindre bruit, l'oreille au guet et craignant à chaque instant quelque surprise. Lui, au contraire, habitué à de semblables alertes, se montrait philosophe et ne regrettait qu'une chose: quitter si précipitamment sa charmante hôtesse. La voyant très effrayée, il essayait de la rassurer avec d'affectueuses démonstrations, d'abord paternelles, puis de plus en plus caressantes. Les heures de l'après-midi s'écoulèrent ainsi, avec des alternatives d'anxiété et de mélancolique tendresse. Malgré ses transes, Nanine était étonnée et attristée de voir le temps fuir si rapidement. A la Chandeleur, la nuit vient vite. Vers cinq heures, la petite pièce octogonale du pavillon s'emplit d'obscurité.

—Allons, soupira M. de Fréhaut, le moment de la séparation approche...

Il prit les mains de Nanine.

—Avant de m'éloigner, laissez-moi, mademoiselle, vous remercier de votre bon accueil et vous jurer que j'en garderai un éternel souvenir...

Tout en parlant, il l'attirait vers lui, lui baisait le front d'abord, puis les yeux, Nanine, étourdie, le cœur serré, se sentait en proie à une soudaine langueur. Sa tête tournait, mais c'était un vertige très doux, un éblouissement délicieux... Soudain, le cri de la hulotte, retentissant au fond du chemin, les rappela à la réalité.

—C'est le signal, balbutia Nanine, adieu!

Il voulut la ressaisir, mais elle se recula



avec effort.

—Partez! supplia-t-elle.

Fréhaut enjamba lestement la fenêtre et disparut dans le sentier enténébré...

Revenue à elle et toute remuée, toute confuse d'une pareille faiblesse, Mlle de Seigneulles regagna son logis. Il était temps; les perquisitionneurs arrivaient. Ils en furent pour leurs frais, se montrèrent, en somme, assez accommodants et s'en retournèrent après avoir bu de larges rasades à la santé de la citoyenne.

Nanine se claquemura dans sa chambre, afin de se soustraire aux regards de la vieille Bastienne. Il lui semblait qu'on devait lire sur son visage ses remords et aussi ses regrets. Tout en rêvant au fugitif, elle s'en voulait mortellement de cette impardonnable défaillance qui l'avait jetée dans les bras d'un homme aussi âgé que son père...

Le lendemain, le maire vint la rassurer sur le sort de M. de Fréhaut.

—Il a, lui dit-il, passé la frontière sans être inquiété, et mon garçon l'a conduit jusqu'à Virton...

—Il devait être vanné de fatigue, soupira Mlle de Seigneulles. Songez donc ;

faire à pied une si longue traite... à son âge!

—A son âge, répliqua le paysan en éclatant de rire; ah! il n'a pas plus de trente ans!... Il s'était "mâchuré" et blanchi pour n'être pas reconnu... Mais, une fois en Belgique, il a jeté sa perruque, et notre Claude s'est trouvé nez à nez avec un jeune et joli garçon!

—Ah! murmura Nanine, devenue de nouveau rêveuse et attendrie...

En même temps, ses yeux se mouillaient et elle songeait à ces brèves minutes d'amour, qui ne reviendraient jamais plus.

Lorsque le comte de Fréhaut rentra, en 1815, avec Louis XVIII, il était, cette fois, mûr et grisonnant pour tout de bon. Le roi, en récompense de ses services, le nomma inspecteur des forêts dans le pays messin. Sitôt installé, M. de Fréhaut s'enquit de Mlle de Seigneulles. Elle était restée fille et vivait toujours aux Cellons. Il l'alla revoir, la trouva séduisante encore, malgré ses quarante-cinq ans, et, l'année d'après, ils s'épousèrent.

Et ce fut ainsi que se réalisa, pour Nanine, sa vision de la nuit de la Chandeleur.







Lettre d'une Jeune Fille

## UN BAL

**M**A chère Eléonore. — Je suis couchée, je suis malade, je suis désespérée. Ah! plus jamais, je ne danserai de quadrille. Je me ferai religieuse, ou je me marierai, ou j'en finirai d'une autre façon; c'est décidé.

Représente-toi ce qui m'est arrivé!

C'est inimaginable, c'est affreux, c'est horrible! Tu n'as jamais lu chose pareille dans un roman.

Tu as, sans doute, entendu dire que, la semaine passée, après la bataille de Branyszko, l'armée hongroise devait traverser notre ville. On racontait, sur les soldats hongrois, des choses inouïes; ils devaient saccager, piller, mettre la ville en feu, nous enlever ou nous tuer; maman disait même qu'il nous arriverait pis encore, et elle voulait m'obliger à badigeonner ma figure avec de la suie, pour me rendre repoussante.

As-tu jamais entendu parler d'une idée pareille?

Bientôt, l'armée hongroise entra au son de la musique. Papa était allé recevoir les officiers avec une députation; les domestiques étaient tous partis voir les soldats. Je ne pus découvrir maman dans toute la maison; depuis quelques jours, elle se cassait la tête pour trouver une cachette sûre, et, quand je l'appelais, elle ne répondait pas. Je l'avais, quelquefois, découverte dans une armoire ou dans l'horloge; alors, elle me grondait terriblement, demandant comment j'avais découvert sa cachette.

Restée seule, je trouvais que le plus sage était de préparer beaucoup à boire et à

manger, pour que les Hongrois, une fois rassasiés, ne songeassent plus à nous dévorer; je trouvai que le plus sage serait aussi de leur donner tout ce qu'ils demanderaient et de ne pas leur laisser voir que j'avais peur d'eux.

J'attendis, ensuite, avec résignation, pensant voir bientôt la foule courir dans les rues en appelant au secours.

A la fin, j'entendis, dans le corridor, le cliquetis des éperons et le bruit des sabres sur le sol; je n'entendis pas de jurements, mais, au contraire, on frappa deux coups discrets à la porte.

Était-ce par crainte, par timidité? Mais, je ne sais pourquoi, je fus incapable de prononcer le mot "entrez".

Ne t'imagines pas que la porte fut défoncée à coups de crosse; on frappa de nouveau, et l'on n'entra dans la chambre que lorsqu'e j'en eus donné la permission.



Je m'attendais à voir entrer deux horribles Tartares, aux têtes carrées surmontées de turbans en peau de singe; ils devaient avoir d'énormes barbes et, au lieu de vêtements, être enveloppés de peaux d'ours; ils devaient porter, sur le dos, d'énormes sacs de cuir dans lesquels ils mettraient tout ce qui leur plairait et ce qu'ils se procureraient par les couteaux et les pistolets qu'ils portaient sûrement; tels, enfin, que maman me les avait dépeints! Quelle ne fut pas ma surprise de voir, au lieu de ces monstres, deux jeunes



officiers élégants et charmants: l'un blond, l'autre brun; tous les deux fort avenants!

Leurs dolmans rouges étaient élégamment rejetés sur l'épaule, laissant voir un attila garni de brandebourgs; ils ne ressemblaient guère à ces têtes carrées avec leurs peaux d'ours. Ils demandèrent, tout d'abord, pardon du dérangement qu'ils causaient, et je leur répondis, en balbutiant, que j'étais prête à les servir, qu'ils n'avaient qu'à commander.

Le plus joli des deux officiers, le brun, en entendant mes paroles et en voyant les provisions amoncées sur la table, ne put retenir un sourire qui me mit dans une confusion extrême; je rougis en pensant au dédain qu'ils devaient éprouver pour les deux quartiers de lard et le tonneau de vin préparés à leur intention.

L'officier blond me tira d'embarras en me remerciant, d'une voix fort douce et très harmonieuse, des services que je lui offrais, demandant seulement de lui indiquer une chambre où il pourrait se reposer avec son camarade, car ils étaient très fatigués. Depuis une semaine, ils n'avaient pas couché dans un lit et, depuis deux jours, ils n'avaient même pas dormi.

Pauvres garçons! Je les plaignais sincèrement; depuis une semaine, ne pas s'être couchés dans un lit!

—Comment, leur dis-je, vous n'avez donc pas de canapés ou de lits de camp  
Tous deux éclatèrent de rire.

—Nous avons le sol tout nu, couvert de neige quelquefois, et, au-dessus de nos têtes, le ciel étoilé, répondit l'un.

Vois un peu! Est-ce possible? Chez nous, les domestiques prennent des maladies mortelles pour avoir couché une nuit dehors, en plein été. Il fallait bien que ceux-là fussent des Tartares. Je leur dis de me suivre et je les conduisis dans notre plus belle chambre, où se trouvaient, précisément, deux lits. Comme tous nos domestiques étaient sortis, je voulus préparer moi-même les lits.

—Oh! nous ne permettrons pas cela, nous le ferons nous-mêmes, dirent-ils très poliment et avec empressement.

Voyant que c'était le repos qui leur était le plus nécessaire, je les laissai seuls.

J'étais à peine rentrée dans ma chambre, quand j'entendis des cris horribles:

—Au secours! au voleur! à l'assassin!

Je connaissais la voix qui appelait; mais, dans mon trouble, il m'était impossible de la reconnaître.

—Au voleur! à l'assassin! au secours!

A ma place, je pense bien que tu n'aurais pas non plus couru au secours de ceux qui criaient, quand, tout à coup, ma porte s'ouvrit.

C'était maman... mais dans quel état! Sa robe était relevée sur sa tête et retombait sur ses yeux; elle avait perdu une pantoufle, son visage était aussi rouge que si elle sortait d'un bain de vapeur et elle se plaignait en gémissant et en appelant au secours.

Il me fallut bien des efforts et de la patience pour savoir ce qui s'était passé.

Maman se trouvait dans la chambre que j'avais offerte aux deux officiers. Lorsque j'eus quitté la pièce, les officiers s'étaient tout de suite jetés sur les lits. Maman était cachée entre les matelas. Tu peux te représenter ce qui s'était passé: un des officiers avait failli écraser ma pauvre maman, qui avait alors crié au secours.

Mais, aussi, quelle idée avait-elle eue!



Ce ne fut pas sans peine que je parvins à la tranquilliser et à lui faire comprendre que ces officiers n'étaient pas venus pour piller et tuer; je réussis, à la fin, à lui faire promettre qu'elle ne se cacherait plus et j'allai expliquer aux officiers que maman avait des rhumatismes et qu'elle se couchait entre des matelas pour prendre un bain de vapeur.

Mes hôtes avaient à peine eu le temps de se réinstaller, quand un soldat, leur ordonnance, se présenta, voulant leur parler immédiatement.

—Ce n'est pas possible, dis-je; attendez ou revenez plus tard. En ce moment, ils dorment.

—Où cela? demanda le soldat.

Je lui montrai la chambre; et lui, sans penser, le moins du monde, qu'il était inconvenant de réveiller des gens qui n'a-



vaient pas dormi depuis deux jours, entra dans la chambre.

Je craignais que les officiers, en colère d'être dérangés, ne le missent à la porte.

Ils n'en firent rien, au contraire; quelques minutes plus tard, complètement habillés et sans donner le moindre signe de mécontentement, ils suivirent l'ordonnance. C'est le capitaine qui les faisait appeler.

Ils sont très curieux, ces soldats! Ils savent obéir sans la moindre résistance. Moi, je n'aurais pas été bonne pour être soldat.

J'aime toujours à savoir d'avance, quand on me commande quelque chose, pourquoi on me le commande.

Une demi-heure plus tard, nos officiers revinrent; ils n'étaient pas de mauvaise humeur; on n'eût pas cru qu'ils venaient d'être dérangés; ils ne s'enquirent pas de leur chambre, mais demandèrent à voir maman pour lui expliquer que le corps des officiers organisait, pour le soir même, un bal auquel nous étions priées d'assister; ils m'invitèrent tout de suite pour le quadrille, le tsardas et la polonaise; on ne devait pas valser.

Naturellement, je promis immédiatement tout ce qu'ils demandaient. C'était le premier bal depuis le carnaval. On eût dit qu'ils n'en éprouvaient pas moins de plaisir que moi, car ils ne voulaient plus entendre parler de sommeil.

Mais maman, elle, ne voulait plus entendre parler de rien; elle crut avoir trouvé un grand moyen:

—Tu n'as pas de robe de bal.

—Comment, je n'en ai pas! Et la blanche? Je ne l'ai mise qu'une fois.

—Elle n'est pas à la mode.

—Avec un petit ruban national, dit mon officier brun, vous serez la plus jolie parmi les plus à la mode.

—Mais j'ai mal au pied, dit maman, ne voulant pas encore se rendre.

—Je ne crois pas, maman, que vous soyez obligée de danser tout le temps.

Ce fut par simple politesse que les officiers ne rirent pas; maman me lança un regard qui eût dû me faire rentrer sous terre; mais elle ne me réprimanda qu'après le départ des officiers:

—Malheureuse fille que tu es! tu cours, les yeux fermés, te jeter dans le danger! Et, encore, tu y vas de gaieté de coeur!

Je croyais que, selon les usages, la promesse que l'on ne valserait pas devait tranquilliser maman; mais je crois qu'au contraire, elle en fut plus en colère:

—Tu ne comprends donc rien! Pourquoi donneraient-ils un bal, maintenant? Pour nous faire danser, sans doute? Mais ce n'est précisément qu'une ruse des Hongrois, un complot tramé pour réunir, dans un seul endroit, toutes les jeunes filles de la ville et, quand elles seront toutes là, ils les enlèveront et les emmèneront en Turquie.

—Oh! maman! je croyais que les officiers n'avaient pas le droit de se marier en temps de guerre? répondis-je pour la taquiner.

Elle en fut plus irritée encore, me traita de petite oie et me dit qu'ils ne voulaient pas nous enlever pour faire de nous leurs épouses.

Je ne sais trop pourquoi ces officiers auraient eu besoin de nous, sinon pour nous épouser.

—Tu verras ce qui se passera, dit maman, toujours de mauvaise humeur, mais sans plus s'opposer à ce projet.

Jusqu'au soir, j'eus à travailler pour préparer ma toilette. Suivant les conseils de mon officier, j'avais pris du ruban national dont j'avais fait une ceinture, les deux pans tricolores flottaient sur ma robe blanche. Dans mes cheveux, j'avais placé une rose blanche et une rose rouge qui, avec leur feuillage vert, formaient encore les couleurs nationales. Pour la première fois, je constatai que ces couleurs allaient très bien ensemble et m'allaient fort bien aussi.



Les deux officiers nous attendaient en grande tenue. Ils me firent tant de compliments que je puis à peine me les rappeler.

J'étais si contente que je ne pouvais dissimuler ma joie.

—Allons, allons, murmura maman, tout cela finira par des larmes.



## Un bal

Cependant, elle ne cessait de m'arranger ceci ou cela, sans doute pour que tout fût irréprochable, si l'on venait à m'enlever.

Les deux officiers nous accompagnèrent dans la salle. D'abord, j'en fus très fière; mes rubans tricolores, faisaient fort bon effet, au milieu de nos accompagnateurs, et je pensais l'emporter sur toutes les invitées.

Entre nous soit dit, j'avais l'espoir que nos officiers seuls étaient aussi beaux, tandis que tous les autres devaient avoir des têtes carrées.

Quelle ne fut pas ma surprise, mon désenchantement!

Toutes mes amies avaient deux fois plus de ruban national que moi, et, au milieu de tous les autres officiers hongrois, mes deux chevaliers servants n'occupaient que le deuxième ou le troisième rang.

Ils étaient plus aimables, plus beaux les uns que les autres, plus séduisants que l'on ne pourrait jamais le croire d'hommes qui font couler tant de sang.

Un, surtout, attira mes regards, oh! pas seulement les miens, mais ceux de tout le monde.

C'était un capitaine de Honvéds. Il était de haute taille et fort beau; il avait le teint blanc, et, sur les joues, de belles couleurs rouges; il portait une petite barbe noire en collier; son attila rouge, orné de brandebourgs, semblait moulé.

Et comme il dansait! Avec quel feu il dansait le csardas! Et l'on aurait voulu se jeter dans ses bras, pour l'embrasser devant tout le monde. Je ne parle pas de moi. Et non seulement par sa danse, mais encore par les compliments qu'il disait, par ses grands yeux noirs séduisants, tu ne peux te représenter (car on ne peut l'écrire) combien il faisait de conquêtes; sa vue vous transportait au ciel.

Une heure plus tard, toutes les jeunes filles, toutes les dames, raffolaient de lui.

Je me trouvai dans le même cas.

Si, sur le champ de bataille, il a un air aussi conquérant, je ne comprends pas comment une forteresse peut lui résister.

Représente-toi, maintenant, mes sentiments, quand je le vis se diriger vers moi et m'inviter pour le prochain quadrille.

Que j'étais malheureuse! Je l'avais déjà promis! Oh! que j'aurais aimé que mon danseur eût été subitement envoyé au diable!

Je ne sais pas ce que je lui répondis; mais, ce que je sais, c'est que je crus rêver et planer sur les nuages.

—Mais vous oublierez peut-être ce que vous m'avez promis! ajouta-t-il, pour continuer la conversation.

Si je ne m'étais pas ressaisie tout à coup, je lui aurais répondu, ce qui m'était d'abord venu à l'esprit, que j'oublierais plutôt que je suis au monde que de l'oublier, lui. Heureusement, je pus lui répondre à demi-voix, simplement, que je ne l'oublierais pas:

—Mais à quoi me reconnaitrez-vous?

N'importe quelle petite oie de village aurait répondu, à ma place:

—Je vous reconnaitrai au premier regard, entre cent, entre mille!

Je ne le fis pas.

Comme s'il se fût agi de la chose la plus ordinaire du monde, je détachai un bouton de rose de mon corsage et, sans me préoccuper de ceux qui m'entouraient, je le lui tendis, en disant:

—Je vous reconnaitrai à cela.

Je lui dis ces paroles de la voix d'un greffier qui remet un passeport à un voyageur.

Le capitaine pressa la rose sur ses lèvres pâles. Je n'avais pas regardé; mais je l'avais bien vu. Pour la moitié du monde, je n'aurais pas regardé dans ses yeux, à ce moment.

Il s'éloigna et alla s'asseoir devant une glace placée en face de moi et ne dansa pas. Il paraissait plongé dans des pensées mélancoliques.

Pendant ce temps, on dansa un csardas et une polonaise avant que ne vînt le tour de mon quadrille.

Tu peux t'imaginer combien le temps me sembla long, durant ces danses interminables; et, cependant, je n'avais jamais vu danser avec autant d'ardeur. Tous les danseurs n'avaient pas dormi depuis trois



nuits et ils ne semblaient pas se fatiguer.

Le tour de mon quadrille arriva enfin. L'orchestre jouait l'ouverture et les danseurs s'empressaient de reprendre leur place.

Mon coeur battait fort, quand je vis mon danseur s'approcher; il s'inclina devant moi. Dans la main, il avait ma fleur, qu'il pressait contre son coeur.

Sa main était brûlante quand il pressa la mienne.

J'étais heureuse, j'étais hors de moi.

Nous avions pris nos places. Il me sembla entendre murmurer derrière moi:

— Quel couple délicieux!

Ah! Eléonore! que j'étais heureuse; il me semblait que, par nos mains enlacées, son sang passait dans mon coeur et le mien dans le sien.

Nous attendions la musique.

Mais, avant que l'on eût eu le temps de commencer, on entendit, au dehors, le galop précipité de plusieurs chevaux et, dans le lointain, quelques coups de feu qui firent trembler les fenêtres du salon.

Au même moment, un homme entra dans le salon; il avait son shako sur la tête et était tout couvert de boue; il annonça que l'ennemi attaquait les avant-postes. Un major, qui se trouvait là, avait entendu les coups de feu; il lut sur le visage du messenger, qui venait d'entrer, la nouvelle de l'approche de l'ennemi.

— Oh! c'est heureux, s'écria-t-il en frappant des mains. Nous les attendions. Messieurs, demandez quelques minutes à ces dames, quelques minutes seulement, et nous serons de retour; attendez-nous sans inquiétude.

Et il sortit pour ceindre son sabre. Tous les officiers coururent prendre leurs armes, et tous ces visages joyeux, souriants, séduisants, se transformèrent, instantanément, en visages courageux, héroïques, impitoyables.

Mon danseur me quitta aussi, il alla prendre son épée et son shako.

Son visage paraissait le plus décidé, le plus courageux; ses yeux lançaient des éclairs. Jusque-là, c'était de l'amour, du plaisir que j'avais ressenti; à présent, je n'éprouvais plus que de l'inquiétude et

du dévouement.

Quand il eut ceint son épée, il sembla transfiguré; il paraissait si héroïque, que je serais partie à la bataille avec lui, pour chevaucher à côté de lui et me jeter au milieu des ennemis.

Il avait toujours ma rose dans la main. En replaçant son shako, il la fixa derrière sa cocarde et, quand il se retourna, je vis que ses yeux me cherchaient dans la foule.

Nos yeux se rencontrèrent. Puis, il se hâta de rejoindre les autres officiers.

Nous restâmes seules comme si rien n'était arrivé; le commandant avait ordonné que personne ne s'éloignât avant son retour.



Ce furent, certainement, les heures les plus longues de ma vie.

Plusieurs personnes s'étaient placées près des fenêtres pour entendre, essayant de savoir ce qui se passait et préjugant du résultat selon que les coups de feu se rapprochaient ou s'éloignaient.

Personne n'eût osé retourner à la maison, car on pouvait tomber au milieu des combattants. Le mieux était donc d'attendre l'issue du combat.

Peu à peu, le bruit des coups de feu s'éloigna, et, à la fin, on n'entendit plus rien.

Nous en conclûmes que les Hongrois étaient vainqueurs.

Nous avions raison: un quart d'heure plus tard, au milieu d'un grand bruit et de cris de joie, les officiers rentrèrent dans le salon, gais, souriants, comme si rien ne s'était passé; pourtant, leurs vêtements étaient souillés. Était-ce de la boue? Était-ce du sang? Tous cherchèrent leurs danseuses et se remirent en position.

— Où en étions-nous? demanda l'un d'eux.

— Au quadrille, répondirent plusieurs.

Et les couples se formèrent comme si l'on revenait de la salle à manger.

Seul, mon danseur n'était pas là; le major non plus; je m'étais placée près de la porte, pour regarder. Quelqu'un arriva en courant; ce n'était pas celui que j'attendais.



## Un bal

C'était le major; il regarda autour de lui et, aussitôt qu'il m'eut aperçue, il se dirigea vers moi. Il me fit une révérence bien maladroite, et, sans attendre mes questions, il me dit:

—Ma belle demoiselle, votre danseur vous demande mille fois pardon de son inexactitude; mais, avec la meilleure vo-

lonté du monde, il lui est impossible de venir immédiatement. Il vous promet de vous rejoindre aussitôt que possible, quand on lui aura fait l'amputation de la jambe qu'une balle a traversée...

Ah! Eléonore, je ne danserai plus jamais de quadrille; je suis couchée, je suis malade, je suis désespérée...

## *Coeurs et Fleurs*

(Pour la Revue Populaire)

Mes yeux fixant le ciel, scintillent dans les pleurs,  
Ma pauvre âme s'attriste aux sons de la musique;  
La nuit charge d'échos l'azur mélancolique,  
Moi, je tremble aux accords perlés de "Coeurs et Fleurs".

Si des pleurs ont coulé, ce soir, dans ma paupière,  
Lorsque ces sons pleuvaient, au salon tristement,  
C'est que ces doux refrains ont langoureusement  
Passé comme un zéphyr sur mon cœur solitaire.

Mes yeux devenaient las et mon front harassé,  
Au bruit des trémolos scandés par la tristesse;  
Le cœur plein de soupirs, l'âme pleine d'ivresse,  
J'écoutai ces refrains somnolent et lassé.

Depuis ce temps, hélas! chaque heure de mes veilles,  
Reflète un souvenir des jours qui ne sont plus;  
Mais pourquoi s'attrister sur ces bonheurs perdus,  
Quand l'être peut rêver au fond des nuits vermeilles.

Quand l'ombre de la nuit sur la nature pleut,  
Que l'écho du soir dit une note plaintive,  
Sur le clavier d'antan en mon âme pensive,  
Je crois entendre encore un rythme qui m'émeut.

Antonio Valtèze.



ENTRE LE FEU ET LA POELE A FRIRE



—Il me semble que vous avez dû avoir des jours meilleurs.

—Oh! oui, madame.

—Pourquoi n'essayez-vous pas de réagir. Ce n'est pas une vie que de courir les grandes routes et de tendre la main.

—Je le sais bien. Mais ce que je sais aussi, c'est que le jour où je retournerai chez moi, je trouverai une belle-mère suffragette et une épouse qui est une seconde édition révisée, agrandie et non corrigée de sa maman.



## Masques et Costumes

L'INDIVIDU qui a résolu de se "déguiser" un jour de Carnaval ignore les angoisses du monsieur comme il faut, obligé de se travestir pour aller à un grand bal.

Avant qu'arrive le jour fatal, le monsieur comme il faut connaît toutes sortes d'ennuis et d'inquiétudes. Il sait que tous les invités du bal en question vont rivaliser de luxe ou d'imagination; il sait que, depuis trois semaines, tous s'occupent de leur costume, et que tous rêvent une de ces entrées sensationnelles qui sont une victoire mondaine.

Pour être "à la hauteur", il s'est donné plus de mal qu'il ne s'en est donné depuis quinze ans à son bureau, à son usine ou à son cercle.

Il s'est regardé longuement dans la glace et a dit à son miroir:

—A quoi ou à qui est-ce que je ressemble?

Le miroir lui a répondu:

—Tu ne ressembles à rien de bien précis, ni à personne de bien défini.

Le monsieur comme il faut en a conclu qu'il avait le choix entre la tête de Chi-nois et celle de Henri IV.

Alors, il est allé chez le spécialiste bien connu X... et a sollicité un conseil. L'aimable costumier, qui abrite derrière une physionomie imperturbable une multitude de souvenirs plus comiques les uns que les autres, lui a laissé entendre que la banalité de son visage lui interdisait les grands espoirs et les vastes pensées carnavalesques; il lui a donné à feuilleter des albums où des centaines et des centaines de personnages sourient avec des gestes distingués et s'avancent sur des pieds minuscules.

Ici, la mentalité et la psychologie du

monsieur comme il faut sont entrées en jeu. Il a fallu choisir entre l'admirable costume de prince indien, tout brodé, tout surchargé de pierreries, celui qui fait valoir tous les attraits d'un beau physique, et l'accoutrement d'un "fou du roi", moins seyant, mais qui oblige à une dépense d'esprit, à de la fantaisie, à de la verve et à de l'entrain. Un combat se livre dans l'âme du monsieur comme il faut. Si c'est un bal "à la bonne franquette", s'il est sûr d'y retrouver des amis gais et des femmes spirituelles, il choisit le "fou du roi". Si, au contraire, c'est une fête "à la pose", un défilé de parade, un gala, s'il est certain de n'y rencontrer que des femmes cérémonieuses, s'il prévoit qu'il s'ennuiera et qu'il aura sommeil, il se décide pour le prince indien, dont l'aigrette de diamants et le collier de pierres précieuses impressionneront moins les gens du vestiaire.

Son costume commandé, le monsieur comme il faut va l'essayer plusieurs fois. Quand il l'a chez lui, il l'endosse encore dans son cabinet de toilette, prend des poses, dispose les miroirs pour s'apercevoir de profil et de dos, puis il sonne pour voir l'effet qu'il produira sur son domestique, non prévenu.

Jean arrive. S'il est parfaitement stylé, il trahit seulement sa surprise par un écarquillement des yeux instantanément réprimé et il dit, comme si la tenue abracadabrante de son maître était la chose la plus naturelle du monde: "Monsieur a sonné?"

Monsieur est d'abord vexé du peu d'effet produit; mais, comme il veut connaître l'impression de Jean, il lui demande simplement comment il le trouve. Jean, qui est parfaitement stylé, répond naturel-



lement que ça va très bien au genre de Monsieur.

Si Jean n'est pas parfaitement stylé et si la familiarité avec laquelle son maître le traite lui a donné son franc-parler, il regarde et rit. Ce rire, qui est loin du cri d'admiration attendu par Monsieur et dans l'espoir duquel il a dépensé son argent, l'exaspère... Il regrette une seconde le temps où l'on avait le droit de bâtonner ses gens... Pourtant, il se domine.

—Quand tu riras une heure comme un imbécile, dit-il... Hé bien! comment me trouves-tu?...

—Monsieur est rien rigolo comme ça, ricane le fidèle serviteur.

—Rigolo? en quoi est-ce que je suis rigolo comme ça? demande le prince indien, furieux, sous son étincelante aigrette, comme à la nouvelle d'une invasion anglaise.

Jean comprend tout à coup, à l'accent réellement indigné de son maître, que toute cette splendeur n'a pas été faite pour être "rigolo", et il corrige vivement:

—C'est épatant!... C'est-y riche!... C'est-y brillant!...

Le front du rajah se rassérène. Jean juge que tout est réparé et a le tort d'insister:

—Mais pourquoi que Monsieur s'est mis en femme?



Le masque de la rue, lui, ignore les efforts d'imagination, les recherches patientes et aussi les déceptions cruelles.

Il dit à sa femme ou à un ami:

—Demain, j' me déguise.

—En quoi que tu vas te mettre? interroge la femme

—Je ne sais pas encore, je verrai chez le fripier.

Candeur et simplicité! Le costume lui importe peu, pourvu qu'il ait l'ivresse! Et il la'ura, car sa joie ne sera pas une joie factice, longuement escomptée, son modeste déguisement ne sera pas "de rigueur".

La joie du "déguisé" est la joie la plus naïve et la plus parfaite qui soit au monde, après celle du petit enfant qui casse son joujou ou celle du chien que l'on emmène promener.

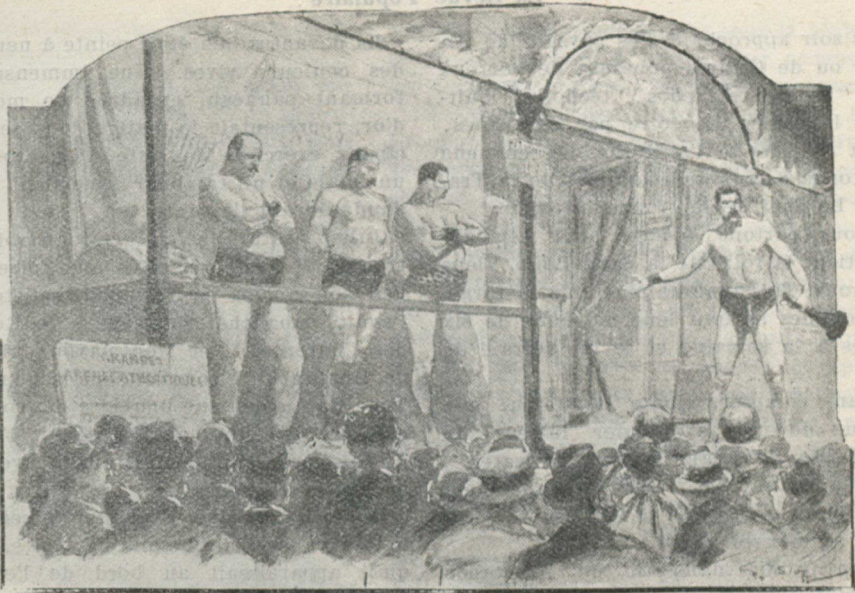
Le pauvre diable qui s'en va sur les boulevards, affublé d'un misérable costume de Pierrot, sait bien qu'il ne va pas étonner les foules; sa joie est donc bien intime, bien personnelle, bien subjective, si j'ose dire. C'est, évidemment, le fait d'être, en Pierrot, de n'avoir pas ses vêtements ordinaires, de se distinguer des autres, qui le rend le plus heureux des hommes. Touchant et incompréhensible enfantillage!

Quoi de plus extraordinaire que ces individus costumés qui parcourent les rues avec un "loup" sur la figure? Ils déambulent à grands pas au milieu de la foule, et, au travers des petites fentes, leurs yeux trahissent le plaisir qu'ils ont à n'être pas reconnus. Reconnus par qui? Comme si leur figure naturelle n'était pas le plus sûr et le plus obscur de tous les masques!

Et la joie du faux nez, comment l'expliquer encore? La joie de l'individu qui, ayant sérieusement fait l'emplette d'un nez en carton, se l'ajuste et s'en va l'âme pleine de contentement, persuadé qu'il donne de l'importance à sa personnalité, qu'il fait une manifestation, qu'il donne une preuve éclatante de fantaisie et qu'il contribue à perpétuer le souvenir de l'esprit gaulois et de la vieille gaieté française?







Amour! amour!

## L'Athlète Homicide <sup>(1)</sup>

I

Il se nommait Marie-Félix-Julien Gollor. Dans le monde des athlètes on l'appela "Le Taureau Borgne". Il était né, entre Sarlat et Souillac, au petit hameau du Gard. Son service militaire achevé, il travailla chez un forgeron de Sarlat. Sa force extraordinaire et son adresse faisaient de lui un ouvrier recherché. Un jour, il eut l'oeil gauche crevé par un éclat de fer. Cet accident le dégoûta du métier. Il était devenu colosse; et déjà, dans les fêtes, il avait, en guise d'amusement, lutté contre les mieux musclés des paroisses avoisinantes et, partout, les avait tombés.

(1) La grande vogue qu'obtiennent toujours, à Montréal et dans le reste du pays, les luttes athlétiques, donne un regain d'actualité à ce petit drame si vrai de psychologie émouvante.

Un samedi,—jour de foire,—son patron s'était absenté, Julien, qui flânait, avisa une baraque de lutteurs devant laquelle la foule se tassait. Par curiosité, il y entra. Le chef de la troupe remarqua les épaules et les biceps du forgeron, lui proposa publiquement la prise avec un de ses hommes.

—Tope!... fit le borgne. Accepté!...

Il dénoua son tablier de cuir et, le torse nu, descendit dans l'arène. Il eut raison successivement de quatre adversaires. Le dernier était un professionnel réputé dans tout le Midi, Baptistou, — surnommé le "Terrible Coltineur"; En moins d'une minute, Gollor le ceintura, l'arracha du sol, le coucha sur les deux épaules dans la sciure de bouleau.

Les Sarladais applaudirent avec fracas. Les lutteurs ne cachaient guère leur déconvenue.

L'âme des athlètes n'est point rancuniè-



re. Le soir approchait. Les paysans de Salignac ou de Carlux, poussant devant eux leurs "velles" et leurs "téchous," quittaient le champ de foire par caravanes. C'était l'heure de l'absinthe. On emmena le victorieux dans un estaminet de la Traverse. Le chef de la troupe lui dit :

— Nous partons demain pour Limoges où se tient la foire de la Saint-Loup. Viens avec nous. Tu gagneras plus qu'à ta forge. Mes hommes se font leur moyenne de six pistoles à la semaine et je les défraie de tout.

— Sans compter, ajouta Baptistou, que tu peux devenir le premier lutteur de France. Je t'enseignerai les "cravates", le "bras roulé", le "tour de hanche en tête", vingt coups que tu ignores, et ferai de toi un nouvel Arpin.

Julien Gollor manquait de résistance dans le caractère. Sa quadruple victoire, autant que l'absinthe buë, le grisait. De tout temps, il avait eu le goût de l'aventure. Il donna un mauvais prétexte à son patron pour prendre, dès le dimanche, un congé de huit jours, partit avec la troupe et, la huitaine expirée, ne revint plus à Sarlat.

Depuis lors, de foire en foire, et de baraque en baraque, sur la sciure ou sur le tapis, Julien le forgeron, devenu "le Taureau Borgne", exhiba sa formidable musculature. Nul ne tenait contre lui. Les leçons du Coltineur avaient profité. L'homme étreint par ces bras cyclopéens, si lourd qu'il pût être ou si agile, n'échappait pas à la chute finale. On organisa un Championnat à Toulouse. Cinquante rivaux y prirent part.

"Le Taureau Borgne" sortit vainqueur du tournoi.

Le lendemain, il était illustre.

De Rochefort à Bayonne, de Carcassonne à Tulle, quiconque s'intéressait aux prouesses du muscle connu "le Taureau Borgne".

Sur les économies déjà réalisées, l'ancien forgeron résolut d'acquérir une baraque qui serait sa propriété exclusive et qu'il promènerait à son gré, durant la saison chaude, sur tous les foirails bien achalandés.

La devanture en était peinte à neuf avec des couleurs vives. Une immense toile formant panneau, encadrée de moulures d'or, représentait le maître dans ses principaux exercices de lutte. Un trombone, un bugle et un tambour appelaient les badauds devant l'estrade.

Julien, naturellement, était le roi de la troupe. Il avait retrouvé aux foires d'Angen son ancien professeur Baptistou, et l'avait embauché. Eustache, "le Rempart des Charentes", et Montmayou, "le Lion de Montauban", complétaient la quadrette. Mme Baptistou, une opulente matrone aux cheveux de teinte acajou, tenait l'emploi de caissière; elle s'en acquittait avec bonne grâce et probité.

Quant au Borgne, il avait pris cette belle assurance que donne la gloire. Lorsqu'il apparaissait au bord de l'estrade, croisant les bras sur son torse nu de belluaire, avec sa courte moustache noire, son profil de gallo-romain, tandis que Baptistou débitait les boniments préparatoires, on eût dit le vivant symbole de la force.

Les hommes s'étonnaient du gonflement de ses biceps; les femmes remarquaient à peine son oeil crevé.

## II

Un lundi de juin, sur la fin de la journée, trois années après les débuts de Julien Gollor, la troupe, venant de Tulle, débarqua en gare de Brive.

Brive offrait toujours des recettes fructueuses, surtout à l'époque des "foires franches" ou grandes foires de juin. D'ailleurs, Baptistou le Coltineur était natif de l'arrondissement. Les Brivistes le revendiquaient pour un des leurs. En considération de cet amour-propre local, chaque fois que la quadrette du "Taureau Borgne" montait sa baraque sur le foirail de la Guierle, il était convenu que, durant tout le temps du séjour, le Coltineur tomberait Eustache et Montmayou pour faire ensuite match nul avec Julien.

Des placards tricolores, apposés à chaque coin de rue depuis huitaine, avaient



annoncé aux Brivistes la visite de la célèbre compagnie.

Les athlètes descendirent du train par une pluie battante qui menaçait de se prolonger dans la soirée. On ne pouvait, sous telles avalanches d'eau, tenter le montage des planches.

—Laissons-les en consigne à la gare, avait dit Julien. Nous les installerons demain.

La véritable "foire franche" ne commence que le mercredi. On alla souper chez un gorgotier.

Mais comment occuper la soirée ensuite?... La pluie continuait à tomber par cataractes. En des circonstances analogues, d'ordinaire, on se distrait à quelque partie de manille parlante.

Par malheur, la veille, à Tulle, une querelle était survenue entre Eustache et Montmayou, celui-ci accusant celui-là d'avoir écorné intentionnellement deux manillons.

Le Coltineur, qui levait quarante kilos à bras tendu, proposa de donner sur place une séance d'haltères, au bénéfice de Mme Baptistou. Soudain l'oeil du "Taureau Borgne" se porta vers une grande affiche bleue, collée dans la glace du comptoir:

### THEATRE DE BRIVE

#### Tournée Betaillouloux

"Les Deux Orphelines," drame en 5 actes.

Julien eut une exclamation.

—Si on allait au drame?...

La proposition fut acceptée d'emblée. Mme Baptistou raffolait du mélo. Montmayou n'avait jamais mis les pieds dans un théâtre en dehors des champs de foire. Pour le Borgne également, ce spectacle était en quelque sorte une nouveauté: il ne connaissait guère jusqu'à présent que l'opérette, vaguement figurée dans les alcazars de grandes villes.

On s'achemina jovialement sous la pluie, et on arriva juste à temps pour occuper les dernières stalles d'orchestre vacantes.

Dès le début, les odieux conseils de la Frochard à son fils émurent l'âme naïve des lutteurs. Lorsque descendirent du coche les deux orphelines, exposant au public leur infortune, le Borgne sentit son coeur aussitôt prêt à se fondre. L'une de ces mignonnes était aveugle. L'actrice qui figurait ce personnage de Louise, toute gracieuse et toute fluette, mettait dans son jeu tant de sincérité apprise et apitoyante qu'une grosse larme roula de l'oeil du Borgne. La fiction l'exaltait comme une réalité. Sa crédulité débonnaire et douce s'égarait peu à peu dans un mirage. Quand il vit Louise la proie de l'ignoble Frochard, quand il la retrouva au quatrième tableau mendiant devant le porche de Saint-Sulpice, ses épaules de titan tressaillirent d'indignation. Il eût voulu bondir par delà les lampes de gaz comme une catapulte, écraser sous son poing ces lâches exploiters de l'innocence. On l'entendit murmurer entre ses dents à l'adresse de Jacques, l'aîné des fils de la Frochard, ces sourdes menaces:

—Ah! le gars, si je t'avais là, je te placerais un collier de force premier choix!

A la sortie du théâtre, quand ses compagnons lui demandèrent quelle impression il emportait de la soirée, Julien Gollor répondit avec son bon sourire de brute:

—La fin m'a remis le coeur d'aplomb. Mais dans le milieu je pleurais comme une bête. Il faudra revenir ici, les amis! Le drame, il n'y a rien de pareil pour vous bien former le caractère!

Il dormit peu. Toute la nuit, son imagination fut obsédée. Elle évoquait, en des hallucinations, cette mignonne créature, si chétive et si fine sous les habillements de l'autre siècle. Le visage rappelait celui des madones telles qu'on les représente sur les chemins de croix coloriés des églises périgourdines, et à ce visage même, les paupières d'aveugle, marbrées de rose et de bistre par les fards, n'ajoutaient, sans l'enlaidir, qu'une expression de mélancolie plus douloureuse. Il avait regardé le nom sur les affiches: Adeline Meignal.



Louise, l'héroïne du drame, et Adeline, l'interprète, se confondaient pour lui en un même individu: la vierge débile, injustement persécutée. Sans doute, dans la vie réelle, hors de la scène, celle qui tenait avec tant d'émouvant réalisme ce rôle de martyre, devait être, elle aussi, quelque pauvre fille sans yeux, exposée, à chaque tournant de route, aux pires accidents du destin. Combien jolie pourtant avec ses cheveux blond cendré, et son profil de vierge, et sa taille aux souples ondulations!...

Les femmes, jusqu'alors, n'avaient guère occupé l'athlète. A peine quelques amitiés de passage nouées au hasard des foirails: une trapeziste à face de virago, des écuyères fantasques et brutales... Et voilà que soudain, pour cette frêle créature, entrevue sur les planches, derrière le flambement d'un cordon de gaz, un immense besoin d'amour lui emplissait l'âme, un besoin d'abnégation aussi et de sacrifice, avec ce rêve de s'instituer le protecteur, la providence d'un être faible et charmant, desservi par le sort, et de trouver là enfin, lui, Julien Gollor, le colosse borgne, l'emploi vraiment utile et noble de sa force!...

### III

Le lendemain, de bonne heure, laissant au Coltineur et à ses autres hommes le soin de monter la baraque sur la Guierle, Julien alla rôder aux abords du théâtre. Des placards étaient déjà collés, annonçant pour le mercredi soir une nouvelle représentation des "Deux Orphelines".

Il obtint de la concierge du théâtre l'indication du garni qui abritait, pendant leur séjour à Brive, les artistes de la tournée Betaillouloux.

C'était une auberge de façade misérable, à laquelle ses contrevents écaillés d'humidité, le lézardage de ses plâtres, donnaient de loin l'aspect lépreux. Le Borgne arpena le trottoir adverse, guettant aux fenêtres une apparition. Il vit sortir de petits hommes glabres et vieillots dont les

yeux papillotaient à ce soleil matinal. L'abus du rasoir et des maquillages avaient flétri et comme délustré leurs joues. Coiffés de chapeaux grasseyeux, leurs maigres épaules serrées en des vestons trop étroits, ils traversaient la chaussée dans un sautillement balancé, se dirigeaient vers le café à véranda où semblait être, ce matin-là, le rendez-vous de la troupe. Julien Gollor les reconnaissait au passage, mettait sur chacun de ces masques blêmes le nom d'un personnage de drame. Celui-ci avec son nez en corbin et ses cheveux de flasse rousse, avait été, sur la scène, Picard, le valet: cet autre, le comte de Linières. Les premiers attablés sous la galerie interpellaient solennellement, les derniers arrivants, les conviaient en phrases pompeuses, et le garçon, qui versait l'absinthe à "ces messieurs les artistes", s'émerveillait en silence de l'ampleur des gestes avec lesquels ils s'abordaient et se donnaient le bonjour. Les femmes vinrent ensuite, mal réveillées, peignées à la diable, sous la voilette à gros grains et à abords effilochés qui dérobaient aux regards indiscrets leur décrépitude précoce.

La grande efflanquée, à la pelisse fripée, s'appelait hier la Frochard. A côté, un double rang de bigoudis tirait les tempes de la comtesse, mère de Louise.

—Il ne manque plus que Meignal et Totor! glapit en fausset le pseudo-Picard.

Tous alors, dans un tambourinage des cuillères et des soucoupes, comme une bande de carabins en liesse, chantèrent sur un même diapason:

—Qui qu'a vu Meignal?... Qui qu'a vu Totor?...

L'athlète continuait de flâner au long des trottoirs. Il tressaillit à ce vacarme, fit halte, tendit l'oreille... Meignal?... n'était-ce point le nom de celle?...

Soudain, de l'auberge, dans un accès de fou rire, un couple dévala au pas de course, la femme gambadant au bras de l'homme. Julien sentit son coeur chavirer dans sa poitrine. Immobile au bord d'un caniveau, les jarrets chancelants, il regardait... Le couple le frôla, poursuivit sa route. Avant de s'asseoir près des camara-



des, la jeune femme, coiffée d'une simple toque de velours bleu sans voilette, détournait la tête, avec son même rire perlé, vers ce colosse borgne qui l'avait, au passage, si étrangement dévisagée.

Julien, maintenant, tremblait comme un enfant.

C'était bien là celle de son rêve, avec ce profil suave de madone, ces boucles cendrées sur lesquelles le fin soleil de juin mettait des coulées de vermeil pâle. Mais à la place des paupières d'aveugle, des paupières vides et meurtries de Louise l'orpheline, deux yeux luisaient,— ceux d'Adeline Meignal,—deux yeux tout noirs, presque trop grands pour l'harmonie du visage, des yeux d'où irradiait une flamme si intense et si fiévreuse que le géant, à cet échange lointain de regards, se sentit comme brûlé au cœur par eux.

Elle s'était assise. Le "père noble" bouffonnait.

M. Totor, dédaigneux et rengorgé, une main sur l'épaule d'Adeline, arrêta d'un geste les plaisanteries qui s'apprétaient.

De la chaussée, Julien Gollor suivait ces manèges. Les choses, devant son intelligence, s'éclairaient peu à peu, pour s'embrouiller davantage ensuite.

Ce freluquet chétif, à face anémiée, qui affichait sur sa jeune camarade une si présomptueuse main-mise, n'était-ce point le même qui, au théâtre, dans le personnage de Jacques, exploitait l'orpheline? Ainsi, au-delà des feux de la rampe, dans la vie quotidienne des comédiens nomades, cette union odieuse contre laquelle la crédulité simpliste du spectateur avait, du fond de la salle, sourdement protesté, elle se réalisait, elle s'étalait au grand jour des villes!... Sous d'autres noms et des qualificatifs nouveaux, Mlle Adeline et M. Totor, c'était bien quand même Louise et Jacques, celle-là subissant en sacrifiée la tyrannie de celui-ci.

Et le forain, dans ses conceptions confuses de primitif, s'abandonnait vers d'autres sentiments. Aux pitiés, aux compassions de la veille, succédaient d'obscures jalousies, de ténébreuses haines, qu'éclairaient seuls, comme deux fanaux de salut ou de détresse, les yeux phosphorescents

de la cabotine au profil de vierge.

IV

—Il faut que ce pauvre Julien ait du vice ou de l'entêtement pour nous trimballer à cette allure! grommelait Baptistou le Coltineur.

—Sûrement, il est pris de berluée... ajoutait tristement le "Rempart des Charentes". Si ça doit durer longtemps, je démissionne.

A son tour, le "Lion de Montauban" maugréa:

—C'est pitié tout de même!... Penser que pour ma dernière quête de bénéfice, à Cahors, j'ai récolté tout juste dix-huit sous!...

Ce disant, les trois hommes, avec l'aide des musiciens, dressaient et boulonnaient sans conviction les panneaux démontables de la baraque.

On était sur un grand cours planté d'arbres, faisant face à un théâtre, le cours Michel-Montaigne à Périgueux. L'express de la matinée y avait amené de Cahors la glorieuse quadrette. La pluie tombait par fines gouttes; un gros nuage gris, opaque et bas, tenait tout le ciel, ne laissant guère présager d'éclaircie pour l'après-midi.

—Il y a de quoi se tourner la bile, vraiment, répétait le Coltineur. De Brive, alors que les recettes rendaient, le patron nous réembarque pour Tulle où nous n'avions eu, la semaine d'avant, que des affaires piteuses. De Tulle, on saute à Cahors, sans même que le public soit averti. Dans les deux endroits, c'est le four noir. A peine posés là, on démarre à la galopade, comme un peloton d'escarpes. Nous voici à Périgueux où il n'y a de monnaie que les jours de foire. Après-demain nous serons je ne sais où, à Bergerac ou à Libourne, à faire la parade sur un cours désert et à nous pousser la bourre devant des banquettes dégarnies. Tout ça, à cause de cette tournée des "Deux Orphelines" que le patron persiste à escorter, alors qu'elle nous fait préjudice partout.

Mme Baptistou, assise sur un tas de



portants peints, suivait d'un oeil terne et somnolent le travail de montage. Les petites ondées matinales collaient à son front les frisures défaits, enduisaient d'une couche luisante son visage camard. Elle appuya de phrases amères les récriminations de son homme.

—Pour sûr, la tournée Betaillouloux fut cause du mal. Julien n'est plus le même, depuis cette soirée de Brive. A son âge, on prend facilement une toquade... Je l'aurais cru plus sérieux tout de même. Et puis les cabotines, on sait ce que c'est... des traînures, des riens du tout. Il faut bien supposer pourtant qu'une de ces mijaurées lui tient au coeur.

—Qu'il aime qui lui plaira! répliqua le mari. Ça le regarde... Je dis seulement que, quand on se nomme comme moi Baptistou le Coltineur, quand on a tombé Baignaize le Fauve, Desbordes le Camionneur, les meilleurs hommes du Midi, quand on a vingt médailles d'or et dix championnats, on sent de l'humiliation à travailler quasiment dans une baraque vide, pour un quarteron de musards que la presse et l'affiche n'ont point renseignés et qui paraissent ignorer votre talent. Julien est mon vieux copain, c'est mon élève; c'est moi qui lui ai donné les premiers principes classiques. Mais Baptistou le Coltineur se doit à sa réputation, à son passé. Pas plus qu'Eustache et que Montmayou, malgré ses cinquante-deux ans sonnés, il ne continuerait à s'amoindrir au service d'un patron qui discrédite sa quadrette à plaisir.

Des grognements significatifs annoncèrent que, chacun pour sa part de gloriole et d'intérêt, les deux autres acquiesçaient aux doléances du doyen.

Un silence suivit. Puis M. Baptistou reprit avec cet accent limougeau qui grasse si bizarrement sur les pénultièmes:

—Depuis qu'on a roulé de la gare ici les charrettes à décors, nous n'avons point revu Julien. C'était la même chose tous les matins, à Brive, à Tulle, à Cahors... Sans doute que, sur l'instant, il roucoule quelque part ailleurs.

Le Coltineur eut un haut-le-corps d'effervescence, et tordit entre ses doigts un

boulon faussé.

Mme Baptistou ne se trompait guère. Comme à Brive, Julien sous la pluie fine gondolant les bords de son feutre melon, faisait les cent pas à proximité de l'hôtel qui hébergeait les artistes de la tournée Betaillouloux. A minuit, à la sortie du théâtre, il recommençait pareil manège avec la constance et la naïveté d'un adolescent féru d'amour. Mlle Meignal, dès le second jour, avait remarqué ce colosse, stationnant sur son chemin, la suivant ensuite d'un oeil attendri et mouillé. Elle s'en amusait sans pitié, le suppliciant par ses cascades de rire ou bien sautillant pour le provoquer, au bras du gringalet dont la lèvre insolente se plissait alors d'un rictus victorieux.

Rien ne lassait la patience et la crédulité de Julien. La mortelle fiction entrée dans son cerveau s'y était installée en despote, s'ancrait plus profondément d'heure en heure par l'irrésistible pesée de l'obsession. A Tulle, à Cahors, le soir, après quelques passes de luites devant un public clairsemé, il quittait subrepticement l'arène, laissant ses trois acolytes faire des reprises de "chiqué" pour la galerie. Il courait au théâtre,—loge ou poulailler,—et s'installait n'importe où. C'était l'heure où, d'ordinaire, le rideau se levait pour le quatrième tableau, cette scène de la place Saint-Sulpice qui, la première fois, l'avait tant empoigné. Il s'emplissait l'âme des gestes et des attitudes de Mlle Meignal, étouffait un sanglot lorsque l'actrice, dans son personnage de mendiante aveugle, tendait une sébile aux passants en pleurant sa romance.

O ma tendre musette,  
Console ma douleur!  
Parle-moi de Lisette...  
Ce nom fait mon bonheur.

Je la revois plus belle,  
Plus belle tous les jours,  
Je me plains toujours d'elle  
Et je l'aime toujours!

Il s'irritait avec des exaspérations croissantes contre l'infamie de Jacques Fro-



## L'Athlète Homicide

chard. L'issue heureuse du drame ne parvenait pas à dissiper pleinement ses candidesses angoissées. Lorsque, la représentation achevée, il guettait sous un reverbère le passage des artistes, il voyait Mlle Meignal s'en aller, un peu lasse de la soirée, avec des airs soudain alanguis et comme frioleux, appuyée sur M. Totor. Et il se persuadait encore, dans son imagination obtuse de brute, que les dernières scènes du mélodrame avaient menti, que le misérable Jacques perpétrait bien sur sa victime prisonnière et sans défense, le monstrueux accaparement préparé durant cinq actes...

Donc, ce matin-là, laissant ses hommes sur le cours Montaigne monter à contrecœur les planches qu'on déboulonnerait le lendemain, Gollor s'était posté, comme de coutume, devant l'hôtel des artistes. Affalé sur un banc, le front entre les poings, il surveillait, de son oeil unique, tout injecté de sang par l'insomnie, la façade noireâtre derrière laquelle sommeillait l'idole.

Au coup de six heures, un homme descendit sur la chaussée. C'était M. Totor. Il fut suivi presque aussitôt par le directeur Betailouloux. Tous deux parurent échanger quelques propos plaisants sur la présence obstinée du colosse à l'oeil crevé ; après quoi ils s'éloignèrent ensemble pour l'absinthe matinale. Sous le sarcasme deviné de ces deux hommes, Julien avait frémi de rage et de dédain. Il demeura quelques minutes comme médusé, dans une prostration de cyclope vaincu. Puis, d'une brusque détente des reins, il se mit sur pieds, secoua—tel un fauve au réveil—ses flancs engourdis et, délibérément, marcha vers l'hôtel. Une résolution irrésistible le poussait. La route était libre.

—Mlle Meignal?... demanda-t-il à un garçon qui balayait.

L'individu interpellé eut un recul de stupeur devant cette volumineuse charpente d'os et de muscles. Il répondit d'une voix blanche :

—Chambre douze... Au second, à gauche...

Julien gravit lourdement les deux étages; les marches craquaient sous son poids.

Il lut sur une porte le numéro douze et frappa. Il lui sembla que son coeur se déclanchait.

Il y eut derrière la porte un clic-clac de sandales. Mlle Adeline tira la gâchette, avança dans un rais de lumière sa tête blonde ébouriffée.

—Oh! fit-elle effrayée, en reconnaissant l'homme.

Et elle essayait de repousser le panneau sur lui.

Mais, sans un effort, d'un simple contact du coude, Julien chassait le panneau grinçant...

—Que me voulez-vous!... Qui êtes-vous?...

Il avait retiré son feutre rond dont il pétrissait sous ses pouces les bords déformés. Tout ému qu'il fût lui-même, il répondit en demi-emphase, comme si la simple annonce de son nom eût dû être pour elle un gage de sécurité.

—Je suis Gollor... "le Taureau Borgne"... Je viens pour le cas où vous désireriez mon assistance contre quelqu'un.

Par une fluxion de l'avant-bras, il fit saillir, sous le veston de cheviotte râpée, son prodigieux biceps.

Elle ne comprit pas d'abord, et pensa se trouver en face de quelque maniaque.

—Je suis Julien le lutteur... Dans notre profession, on a des muscles et du coeur; on se fait un devoir de protéger les opprimés. Disposez de moi pour ce que vous voudrez.

L'accent était d'une sincérité pénétrante. La petite cabotine paraissait de plus en plus déroutée. Cependant la franchise de cette physionomie, la douceur de ce débit, calmaient peu à peu ses appréhensions premières. Elle répondit :

—En quoi aurais-je besoin de vous, mon ami?... Je suis, moi, artiste dramatique... Nul ne m'inquiète ni ne me persécute. Portez vos offres ailleurs.

Sur la cheminée, dans le désordre d'une installation provisoire, Julien avait vu, dressées contre le globe de la pendule, de grandes photographies à glaçure miroitante.

C'étaient Adeline et Totor, en quelques-unes de leurs principales interprétations.



L'image de l'homme-mauviette exaspéra Julien. Après un silence, il reprit :

—Excusez-moi si j'ai l'esprit pauvre et la langue fourchue. Nous autres, lutteurs, nous ignorons les fioritures. Je vous ai suivie depuis Brive; je n'ai pas manqué un soir dans les théâtres. Ah! il me remuait le sang, votre rôle d'aveugle! Je sais bien que les pièces qu'on représente là sont de l'invention et de la menterie. Mais on n'a pas roulé les champs de foire pendant trois ans comme Julien le Taureau, sans faire des remarques et sans s'instruire sur certaines choses. J'en ai connu, dans les troupes de l'Ouest et du Midi, des enfants volées qui grandissaient chez les saltimbanques... Enfin... Voilà pourquoi je vous disais...

—Ah! interrompit-elle vivement, nous prenez-vous donc pour une troupe d'acrobates?... Sachez, mon garçon, que notre chef de tournée se nomme Betaillouloux, de l'Ambigu; que moi, Adeline Meignal, j'ai joué à Paris, aux Bouffes-du-Nord et aux Gobelins, que je suis connue, archiconnue, et que je travaille plus pour la gloire que pour le profit. Si vous n'êtes pas un fou, vous me semblez un sot ou un malotru.

Le ton ne laissait pas de doute sur l'irritation intime de l'actrice. Le Borgne en fut bouleversé. Il venait de blesser cette vanité, de s'alliéner peut-être à jamais ce cœur capricieux et susceptible. Il se fit humble et contrit, s'appuya du genou sur l'accotoir d'un fauteuil branlant. Tant d'amour obscur bouillonnait sous ses tempes qu'il sentait sa tête par moments prête à éclater. Pour être pardonné, il se fût abaissé aux plus mortifiantes servilités.

—Oui, balbutiait-il, je m'exprime mal... Je suis une bête... encore une fois... Je viens de vous peiner, ma petite dame. Soyez indulgente... ne me tenez point rancune. Que suis-je auprès de vous?... Un fils de paysans qui a eu pour toute école les forges et les baraques de lutte. Seulement, je vous aime, je vous aime à en perdre le sommeil.

Il joignit à la dernière phrase un grand geste gauche et suppliant. La comédienne marqua un sursaut d'honnête femme qu'on

outrage.

—Qu'entends-je? Sortez vite, malheureux!... Si mon mari vous surprenait!...

En même temps, elle désignait les photographies de M. Totor, dressées sur la cheminée. Le Borgne, à l'évocation du rachitique freluquet, haussa les épaules doucement. La comparaison entre ce chafouin et lui, aussitôt, lui restituait la notion de la supériorité physique.

—Vous n'auriez tout de même pas à rougir de moi, ma petite dame... Moi aussi, je suis fameux... et en vedette sur les affiches. De Nantes à Carcassonne, tous les amis de la lutte connaissent et glorifient Julien le Taureau.

—Vraiment?... Vous êtes si illustre?... Je serais très curieuse de vous admirer. Où et quand vous exhibez-vous, Monsieur le Borgne?

—Où vous irez, mes hommes iront. Nous donnons séance l'après-midi et le soir. Pour l'instant, la baraque est devant le théâtre, sur le cours.

—Soit! Ici ou ailleurs, en échange de votre fidélité d'admiration, je vous promets d'aller à mon tour vous admirer.

Une larme mouilla la paupière du lutteur. Il cherchait des mots éloquentes. Elle le congédia sans qu'il eût trouvé la phrase d'adieu.

—J'ai promis... dit-elle... Comptez donc sur ma visite dans votre... casino. Et sortez vite, vite!... Si on vous voyait ici!... Dieu sait quels ennuis vous m'attireriez!...

Elle ouvrit elle-même la porte pour l'éconduire. Les prunelles noires dans ce contre-jour n'avaient plus leur éclat mobile: elles semblaient deux petits gouffres de ténèbres où le regard du Borgne se perdait. Une poussière de soleil, filtrant de la fenêtre à travers l'étamine des rideaux, enveloppait d'un nimbe doré la chevelure défaite et vaporeuse. Il eut ce désir et cette audace, tandis qu'elle tournait le bouton de la porte, de lui saisir le poignet qu'il étreignit.

—Merci! Merci! bégayait-il, docile et confiant comme un gosse. Quand vous aurez vu travailler Julien le Taureau, vous saurez qui il est... oui... vous saurez...



Une exclamation l'interrompit. La duègne de la troupe, appelée par le bruit des voix, débouchait en peignoir d'un corridor et buttaït sur lui. Elle s'engouffra dans la porte libre dont le battant claqua bruyamment.

Et tandis que le Taureau Borgne, une dernière illusion dans l'âme, redescendait de son pas appesanti les marches craquantes, des accès de rire aigu, à deux gosiers, ébranlaient au second étage les cloisons sonores de l'hôtel.

V

La baraque maintenant était montée, en plein centre de cette Grande Rigaudie, qui vit, à Sarlat, les débuts de Julien le Borgne.

C'était un jeudi, deux heures d'après-midi. Si encore on se fût risqué ici un samedi, même sans affiches, la foire hebdomadaire eût amené du public!... Mais un jeudi!...

Le trombone, le bugle et le tambour s'évertuaient dans le vide depuis plus de vingt minutes pour convoquer les badauds devant l'estrade... Les badauds eux-mêmes s'abstenaient. La venue du "Taureau Borgne" dans son pays natal n'était pas assez ébruitée d'avance pour remuer la torpeur des foules.

—Tu vois, répétait aigrement le Coltineur, tu vois où tu nous conduis. Dans ton propre pays, sur le mail où nous nous sommes empoignés la première fois, pas un client! Que devient notre participation aux bénéfices, quand les recettes sont nulles!... Si encore il ne s'agissait que de galette, on a le coeur bien placé, nous autres lutteurs!... On patienterait... Mais quand on est des hommes comme nous quatre, faire la poire pour des feuilles d'arbres et pour des moineaux, c'est tout de même mortifiant, tu l'avoueras!

—Je n'ai demandé l'avis de personne.

Mme Baptistou intervint:

—Soyez juste, Gollor! Les hommes n'ont pas tort de se plaindre. Depuis douze jours, nous suivons un itinéraire où nous

ne trouvons de foire nulle part. La tournée Betaillouloux, sur ce même itinéraire, est allée l'année dernière, paraît-il, jusqu'à Perpignan. L'y suivrons-nous?...

Eustache et Montmayou soutinrent cette observation par des rugissements approbatifs.

—Encore un coup, je vais où il me plaît, fit le Borgne.

—Soit! En ce cas, il ne nous reste qu'à te souhaiter l'adieu.

Julien, sous cette résistance, s'exaltait peu à peu.

—Et toi, répondit-il durement au Coltineur, toi, pauvre retraité de cinquante-deux ans, où trouverais-tu ton pain sans le "Taureau Borgne"?

A ces mots: "retraité de cinquante-deux ans", Baptistou devint tout blême et serra les poings. Sa femme dut se cramponner à lui pour empêcher une violence.

—D'ailleurs, voyez de quoi vous vous plaignez, voyez! répétait maintenant Julien en désignant, d'un grand geste circulaire, la surface du mail.

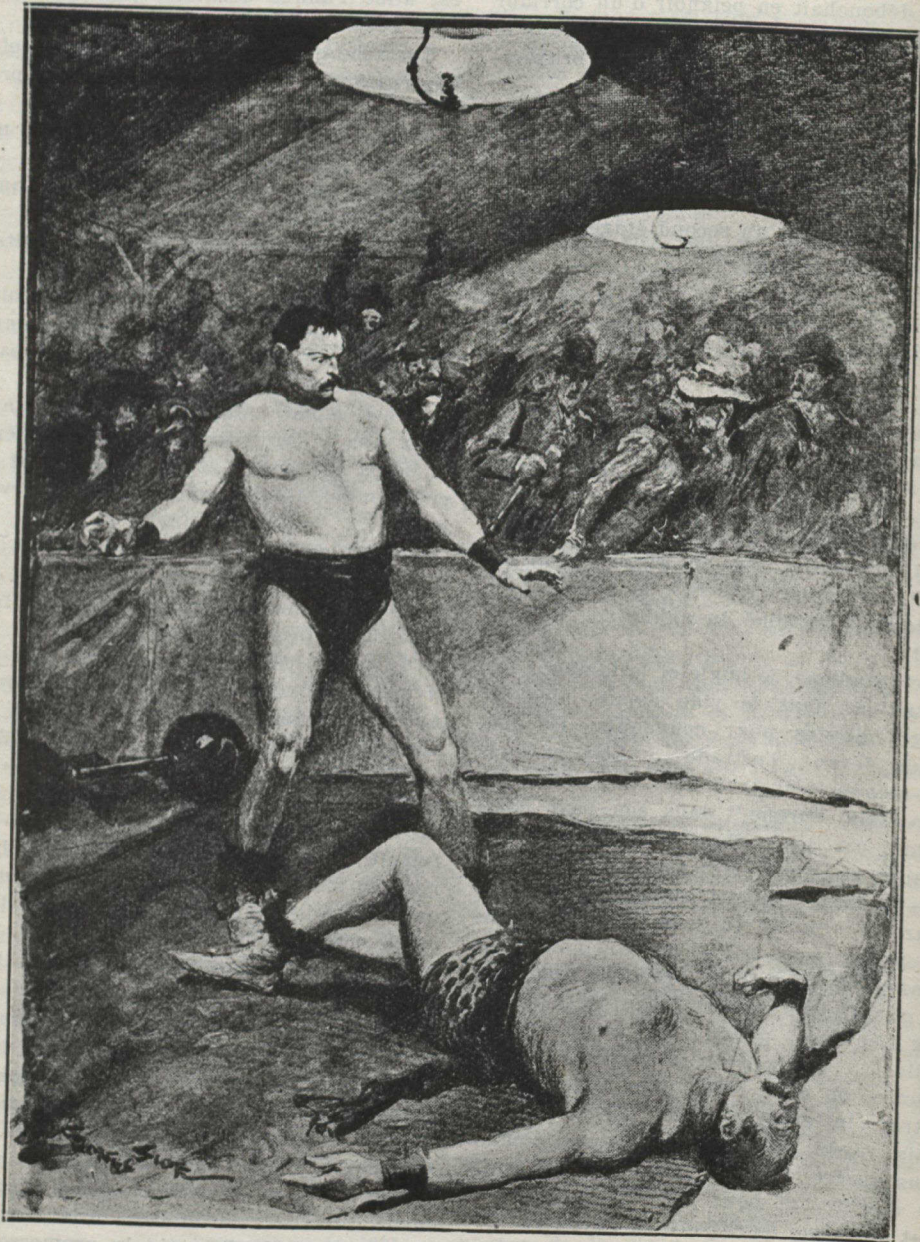
De toutes les directions, des bandes arrivaient, convergeant vers la baraque. Avec une spontanéité bien gasconne, la nouvelle que Julien Gollor était dans Sarlat s'était répandue depuis midi de bouche en bouche, d'estaminet en estaminet. Des artisans, des employés de bureau, des femmes s'approchaient de l'estrade. Derrière ce premier flot, un second se formait, puis un troisième... Il y eut bientôt deux cents personnes devant les tréteaux.

—Bonjour, Julien!... Ça va-t-il toujours?...

Des interpellations amicales fusaient de partout, les héréts s'agitaient, pour fêter le compatriote retrouvé. Cette ovation si franche qui semblait exclure les comparaisons, ne servit qu'à exaspérer la rage du Coltineur. Au-delà des remous de la multitude, l'oeil du Borgne cherchait obstinément quelque retardataire. Mlle Meignal, si elle s'avisait de tenir la promesse de l'avant-veille, contemplerait ici l'athlète dans le complet épanouissement de sa popularité et de sa gloire.

Les musiciens, après un dernier scherzo





Gollor, immobile, hébété, contemplait à terre ce cadavre...



d'ouverture, égouttèrent leurs cuivres. C'était le moment pour Baptistou de débiter l'habituel boniment invitateur. Il s'y refusa d'un geste de dépit. Julien alors s'avança lui-même au bord de l'estrade.

—La séance débutera par une prise entre M. Baptistou, le Coltineur "Terrible" et Montmayou, le "Lion de Montauban". Votre serviteur aura l'honneur de se mesurer ensuite avec le fameux Eustache, le "Rempart des Charentes". Finalement, les deux vainqueurs lutteront ensemble... Entrez, Mesdames! Entrez, Messieurs! C'est un franc aux premières, cinquante centimes aux secondes, vingt centimes aux troisièmes!... Que personne ne reste dehors! Les quatre hercules les plus réputés du Midi vont lutter devant vous... Spectacle unique!... Entrez!... Entrez!... Dans une minute, on commence!...

Il y eut un nouveau roulement de tambour. Des semelles lourdes piétinèrent l'estrade. Les pièces blanches et les gros sous tintaient dans les sébiles de Mme Baptistou. Les troisièmes et les secondes étaient bondées. Aux premières, quelques fauteuils encore restaient libres.

La lutte de Montmayou contre le Coltineur traîna un peu. Il y eut un long truffage préparatoire, des massages de poignet et d'avant-bras. Par un tour de hanche en tête, savamment exécuté, Baptistou mit enfin le "Lion de Montauban" sur le tapis.

Julien fut plus expéditif avec Eustache. Dès la première prise, sur une ceinture-arrière témérairement portée par l'adversaire, il lui emprisonna les deux poignets et, se laissant choir à la renverse, écrasa sous lui le "Rempart des Charentes".

Le public trépignait d'enthousiasme. Par dessus, la balustrade des troisièmes, les roses et les oeillets furent jetés pour Julien. L'agent de police, qui venait de s'introduire dans la baraque, applaudissait lui-même avec la foule. Le ciel était nuageux, on avait dû allumer les quinquets pour éclairer la salle.

—Maintenant, Mesdames et Messieurs, afin de clôturer la séance, votre serviteur Julien Gollor, né au Gard, près Sarlat, (bravo!... bravo!...) va lutter contre

Baptistou le Coltineur.

Une mauvaise flamme brillait dans l'oeil du Coltineur. Il se souvenait en cet instant, que, sur ce même mail de la Rigaudie, Julien, obscur débutant, simple amateur, l'avait, trois ans auparavant, tombé par surprise. Que penseraient les spectateurs si, tout à l'heure, le vieux professeur de cinquante-deux ans, par quelque coup-savamment calculé, démolissait leur idole?

Les deux hommes se mirent en garde, le buste ramassé, les mains tendues, cherchant la prise. Tout à coup, dans le silence recueilli, qui s'était fait d'un bout à l'autre de l'enceinte, un brouhaha s'éleva. Des banquettes remuèrent. Le Taureau Borgne entendit un froufrou de jupe. Une jeune femme blonde s'installait aux premières, escortée de godéureaux tapageurs. D'un coup d'oeil rapide vers la rampe, le Borgne reconnut Adeline Meignal. Sans doute, en même temps que lui, Baptistou avait fait la même constatation. Profitant du trouble qu'il pressentait chez Julien, le Coltineur activa la prise, fonça "à la bourre" et, à l'universelle stupéfaction, amena "le Taureau vers le tapis. Julien s'y ancrâ sur les coudes et les genoux dans une défensive invulnérable...

Il eut ainsi le loisir d'observer la salle. C'était bien Mlle Adeline qui venait de se placer au premier rang, et, sur l'identité de ceux qui l'accompagnaient, Julien Gollor, ancien habitant de Sarlat, n'avait point de doute. Ces deux jeunes hommes à mine anémiée, c'étaient les pires sujets du pays,—l'un fils d'avoué, l'autre fils de notaire,—si mal réputés l'un et l'autre, que le populaire même les méprisait. Comment, en si peu d'heures, depuis son arrivée. Adeline ne les connaissait-elle?...

Mme Baptistou ne disait-elle pas, quelques minutes avant la séance, qu'une tournée Bétaillouloux, l'année précédente, effectuait ce même itinéraire?... Cela expliquait peut-être... Mais alors?...

Une colère le prit, lui aussi. Il secoua l'étreinte par laquelle Baptistou essayait de le maintenir au tapis. Debout, il attaqua rudement.

Le Borgne et le Coltineur, front contre front, se guettaient. Mlle Adeline, toute



frissonnante, s'était pelotonnée dans l'épaule de son voisin de gauche. Le Borgne crut entendre un baiser. Il se rua dans un besoin d'asouvir sa jalousie sur quelque chair vivante. Baptistou esquiva une première prise.

Le Borgne ceintura par avant le Coltineur qui, de rage, le mordit à l'épaule.

Alors, dans un aveuglement de brute, lâchant les reins ruisselants de sueur, le Borgne porta ses deux mains au cou du Coltineur. Il emboîta ses dix doigts en collier, donna sur la nuque, de haut en bas, une secousse brusque.

Le Coltineur, du coup, s'affaissa comme un plomb, au milieu du tapis. La mort fut instantanée. Les vertèbres cervicales

étaient brisées.  
—Pouah! fit la cabotine en se cachant les yeux, et elle s'enfuit avec ses compagnons.

Le public avait rompu les barrières. L'agent de police dut dégager Gollor et le protéger contre une foule soudain menaçante. Les cris déchirants de Mme Baptistou scandaient le brouhaha croissant des indignations populaires.

Gollor, immobile, hébété, contemplant à terre ce cadavre ventru, nu jusqu'à la ceinture, et déjà il ne comprenait plus par quelles complications de pensées et de circonstances il était devenu presque involontairement meurtrier.

### *La Neige est Belle*

La neige est belle. O pâle, ô froide, ô calme vierge,  
Salut! Ton char de glace est traîné par des ours,  
Et les cieux assombrés tendent, sur son parcours,  
Un dais de satin jaune et gris couleur de cerise.

Salut! Dans ton manteau doublé de blanche serge,  
Dans ton jupon flottant de ouate et de velours  
Qui s'étale à grands plis immaculés et lourds,  
Le monde a disparu. Rien de vivant n'émerge.

Contours enveloppés, tapages assoupis,  
Tout s'efface et se tait sous cet épais tapis.  
Il neige, c'est la neige endormeuse, la neige.

Silencieuse, c'est la neige dans la nuit.  
Tombe, couvre la nuit atroce et sacrilège,  
O lis mystérieux qui t'effeuilles sans bruit.

Jean Richepin.





## Rouet et Quenouille

Par Pierre Voyer

DANS une étude que je viens de terminer sur l'Hiver Canadien, déplorant l'inactivité presque générale, dans nos campagnes, durant cette saison, et la disparition d'une foule de petites industries domestiques, je dis qu'on pourrait parcourir des paroisses entières sans y trouver un seul rouet. Et j'ai, pour ce numéro de notre revue, non à dissenter sur cette constatation (c'est partie remise) mais à condenser ici le rôle du rouet et de la quenouille dans le passé.

Un rouet, une quenouille, ces choses, aujourd'hui si désuètes, furent longtemps, dit Henriette Bezançon, le symbole de la femme vertueuse. Rien peut-être ne prête davantage aux souvenirs émus ou merveilleux. La chanson monotone du rouet a bercé l'humanité. Il est le frère de ces touchants berceaux primitifs, étroits comme des petites chasses, où vagit l'enfance du moyen-âge: entre eux deux évolua toute la vie obscure et patiente de la femme.

Filer la laine, le chanvre ou le lin, c'est-à-dire les convertir en fils en les enroulant sur des fuseaux, est une occupation qui remonte à la plus haute antiquité. Dans l'Enfer païen, les trois Parques—que La Fontaine appellera "les Soeurs filandières"—flaient les destinées des hommes: "Clotho", qui présidait à la naissance, tenait la quenouille; "Lachésis" tournait le fuseau, et "Atropos," de ses fatals ciseaux, tranchait le fil des vies humaines. La laine noire indiquait les existences malheureuses; la laine blanche, mêlée d'or et de soie, les destinées prospères; d'où l'expression d'antan: "des

jours filés d'or et de soie. Hercule, Mon amoureux, file aux pieds d'Omphale, reine de Lydie.

Dans les fables du paganisme, le rouet et la quenouille jouent un grand rôle.

Fileuses encore, toutes les belles et vertueuses juives dont la Bible nous transmet les noms: Rébecca et Rachel... et Ruth, la glaneuse d'épis... car Salomon, parmi les occupations de la Femme forte,—c'est-à-dire l'idéal hébraïque,—nous la montre "filant la laine des troupeaux au milieu de ses servantes," leur distribuant la tâche et donnant elle-même l'exemple du travail. Femme forte, quoique païenne, était cette trop belle Lucrèce, du sang de laquelle jaillit, indignée, la République romaine. (510 ans avant J.-C.)

Dans une étude lue à l'Académie française, M. Autran dit de Lutèce: "Quelle noble et douce figure que celle de cette femme aux yeux baissés, assise au milieu de ses esclaves et leur donnant l'exemple du travail et des vertus austères! Comme elle est bien la digne épouse du mari absent, du soldat qui est allé combattre pour la grandeur de la cité naissante! Ses fuseaux à la main, chaste et laborieuse, on dirait le lis des champs filant lui-même sa tunique; on pense à la femme forte de Salomon, et l'on respire je ne sais quel parfum de cette religion domestique qui fut la mère du patriotisme romain."

Un autre écrivain dit: "La vierge Marie filera, de ses mains immaculées, la laine dont sera tissée la robe de l'Enfant Jésus, miraculeuse robe sans couture qui grandira en même temps que Lui. Dans les



beaux jours d'automne, à la campagne, on voit flotter dans l'air des fils blancs, brillants, extrêmement légers et soyeux; l'implacable réalité nous apprend qu'ils sont arrachés à la toile de certaine araignée champêtre... Mais la légende, poétique et douce, assure que là-haut, la Sainte Vierge file, avec une quenouille et un rouet d'or, cette laine d'une blancheur et d'une finesse invraisemblable, dont quelques brins tombent jusqu'à nous: ce sont les "fils de la Vierge"...



Au moyen âge, quand les hommes courent sans cesse aux combats et aux aventures, la femme seule, toujours seule, mais patiente et chrétienne se tient au rouet. La mère du grand monarque Charlemagne est entrée dans l'histoire sous le nom de Berthe la fileuse et au long pied. Voici ce que la légende raconte d'elle. Victime de ses suivantes, Margiste et Aliste, elle fut, tandis qu'elle se rendait à la cour de Pépin le Bref pour l'épouser, entraînée loin de son escorte et abandonnée dans une forêt pour y devenir la proie des bêtes sauvages. A la faveur d'une étrange ressemblance, Aliste se substitua à elle et régna. Au bout de sept ans, la reine Blanche-fleur, mère de Berthe, qui était venue de Hongrie pour la revoir, découvrit la supercherie en apercevant les deux pieds égaux de l'intrigante. Par miracle, Berthe n'était pas morte; elle avait trouvé asile dans une cabane de bûcherons et gagnait son pain en filant. Un jour, le roi Pépin, qui était à la chasse, découvrit une fileuse d'une merveilleuse beauté, assise devant son rouet, dans une clairière agreste... Il la reconnut à son pied plus grand et la ramena dans son royaume.

Les nobles de France partent pour délivrer Jérusalem. Sont-ils fait prisonniers, leurs dames fileront pour leur rançon. Songeuses, quasi-immobiles, comme des statues gothiques, que pensaient-elles en travaillant dans l'ombre des hautes salles, ces "Dames du temps jadis" que pleure la ballade de Villon?... Sans doute, elles auraient pu dire mélancoliquement, com-

me la fée Viviane éloignée de l'enchanteur Merlin et filant sa quenouillée de fils de la Vierge: "Mes doigts travaillent, ma pensée est ailleurs, ou plutôt, s'il faut être sincère, je ne pense pas du tout, je rêve, je regrette, je désire... j'appelle..." (E. Quinet, "Merlin l'Enchanteur").

On sait la fière réponse de Duguesclin, prisonnier des Anglais, au prince Noir s'apitoyant sur son sort: "Monseigneur, il n'est femme sachant filer, au royaume de France, qui ne file pour ma rançon." Et ce fut vrai.

Avant d'être guerrière, Jeanne d'Arc fut, dit un biographe, une simple et douce fille ne sachant ni lire ni écrire, mais sachant coudre et filer.

Il y a trois siècles les récits "à morale" tenaient grand parti du rouet. En voici un spécimen:

Il y avait une fois une jeune fille qui était jolie, mais négligente et paresseuse. Quand on l'obligeait à filer, elle s'en acquittait avec tant d'ennui que, plutôt que de démêler les petits pelotons de filasse qui se rencontraient dans le lin, elle arrachait des poignées tout entières, qu'elle jetait à terre auprès d'elle. Sa servante, qui était une fille laborieuse, ramassait tous ces brins de filasse, les nettoyait, les filait bien fin et elle s'en fit faire une jolie robe. Un jeune homme avait demandé la gaspilleuse en mariage, et la nocé allait se faire. Le soir avant ce grand jour, l'active servante dansait gaiement avec sa robe neuve. La future se mit à chanter:

La fillette se fait gloire

Des restes de mon fuseau!...

Le jeune fiancé lui demanda ce qu'elle voulait dire; elle lui raconta que, avec le lin qu'elle avait jeté au rebut, sa chambrière s'était fait une robe. Le jeune homme, apprenant cela et voyant la nonchalance de l'une et l'activité de l'autre, laissa là sa fiancée, s'adressa à la servante et la prit pour femme.



Presque toutes les filles de la reine Vic-



Le Meme Vieux

Toast avec...



Le Meme Vieux

Whisky : Dewar





Prof.

## Lavoie

Fabricant  
Expert de  
Perruques  
et Toupets  
pour Dames  
et Messieurs

—  
Maison  
fondée en  
1860  
—

Cheveux teints dans toutes les nuances désirées. Coiffures pour Bals et Soirées

Assortiment complet de Tresses en Cheveux, Naturels, Accessoires de Coiffure, Peignes et Ornaments en Tous Genres pour Cheveux.

Importation directe de Paris, Londres, New York.

No 8, Rue NOTRE-DAME OUEST  
Coin Boul. Saint-Laurent, Montréal.

## La Place Sure et Fashionnable

Pour Parfums, Savons, Poudre et les meilleurs articles de toilette et d'hygiène pour tous, surtout la femme.

Pour tous les articles servant à la photographie : toutes les qualités, toutes les variétés, toutes les quantités.

Pour faire remplir avec soin et promptitude toutes les prescriptions.

Téléphonez si vous voulez que le messenger de l'établissement aille chercher chez vous les ordonnances à remplir; il retournera avec les médicaments.

**S. MOISAN, Pharmacien,**

Angle St-Laurent et Sherbrooke

Tel. Bell Est 4730

toria ont filé au rouet, et sérieusement. De même que chacune d'elle s'est livrée à d'autres travaux identiques utiles.

On assure que le rouet n'a pas de secret pour notre reine actuelle, que chez son père, roi du Danemark, elle fournissait une somme de travail étonnante.

Or, si j'ai vu, dans ma jeunesse, beaucoup de vieilles Canadiennes filer, je n'ai jamais vu de jeunes. Et je crois que la chance d'en voir est plus que problématique. Le rouet canadien est allé rejoindre le moule à chandelle et le métier à tisser.

### L'ART DE PLAIRE

Tous, nous voyons que les éléments du charme ce sont des dispositions et des dons natifs; mais encore faut-il, pour que le résultat soit obtenu, qu'à ces dons s'ajoutent des qualités. Eût-on la plus heureuse nature du monde, on n'arrive à rien si on ne l'aide pas. Sans doute nous avons vu qu'une femme qui a du charme est, d'abord, celle qui ne pense pas à elle; mais s'oublier pour les autres, c'est tout autre chose que de négliger le soin de son âme. Il n'y a aucun rapport entre la stérile infatuation des vaniteux— et des vaniteuses— qui ne se contemplent eux-mêmes que pour se ratifier béatement dans tous leurs défauts, et le sentiment de celui qui ne pense à soi que pour se corriger et s'amender en quelque chose. Il est certain, par exemple, qu'une femme qui s'instruit et s'enrichit de connaissances auxquelles elle est apte, non seulement accroît ainsi sa valeur, mais augmente les ressources de son charme. Il est constant aussi que pour garder ce charme alors même qu'elle l'a, une femme doit s'interdire tout ce qui est bouderie, caprice, maussaderie, tous ces petits mouvements d'humeur qui ont vite fait de déparer un caractère comme les tics déparent un visage; il lui faut donc se surveiller, se dominer, se réprimer, et vouloir sincèrement devenir meilleure. Il faut que les efforts de sa volonté secondent les dons de sa nature. En sorte qu'on peut assurer que, chez les femmes qui le possèdent pleinement, le charme n'est sans doute pas une qualité acquise,— mais c'est une qualité méritée.